

# Helika

Charles DeGuise

The Project Gutenberg EBook of Helika, by Charles DeGuise

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

Title: Helika

Author: Charles DeGuise

Release Date: August 10, 2004 [EBook #13149]

Language: French

Character set encoding: ASCII

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK HELIKA \*\*\*

Produced by Renald Levesque and La bibliotheque Nationale du Quebec

HELIKA

MEMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ECOLE

PAR LE

Dr. CHS. DeGUISE

LA REUNION D'AMIS.

C'est en vain que nous chercherions a nouer des liens plus forts: et plus durables que ceux qui nous unissent a nos compagnons d'ecole, et a nos condisciples de college. La vieille amitie d'autrefois a jete dans nos coeurs des racines si profondes, que nous les sentons grandir avec le nombre de nos annees.

Lorsque rage a desseche notre veine, et que les blessures de la vie ont

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

laisse sur chaque epine du chemin le reste de nos dernieres illusions, elles viennent nous rejouir et nous consoler sous la riante et gracieuse image de notre enfance, avec ses jeux, son espielerie et son insouciance. Ses racines ont alors produit des fleurs precieuses que le vieil age se plait a cueillir comme l'a fait l'auteur des "Anciens Canadiens."

Mais parmi ceux de nos jeunes compagnons, il en est qui nous sont restes plus sympathiques; parce qu'ils etaient d'un caractere plus conforme au notre, plus jovials ou taciturnes, plus taquins ou espiegles, suivant, qu'ils ont pris eux-memes plus ou moins; de part dans nos escapades d'ecoliers. Aussi quels francs eclats de rire, lorsque nous nous rencontrons et nous racontons nos reminiscences du passe, de notre vie d'ecole, et de nos annees de college.

En parlant de la jeunesse, temps helas, bien eloigne de moi aujourd'hui, il m'est revenu une narration, et la lecture d'un manuscrit, faite par un ancien maitre d'ecole, qui sont encore l'une et l'autre dans un des replis de ma memoire, comme un emouvant souvenir des temps passes. Ces souvenirs datent de loin, puisque je n'avais qu'a peine vingt ans lorsque je les entendis de la bouche du pere d'Olbigny.

Le pere d'Olbigny etait un vieux maitre d'ecole.

Il etait un jour, arrivant on ne savait d'ou, venu prendre possession de l'ecole de notre village.

Après un examen passe devant le cure et les syndics, qui n'etaient malins ni en grammaire, ni en calcul, il avait ete decide qu'il etait capable de nous enseigner l'alphabet.

Or, le pere d'Olbigny etait un homme instruit, profondement instruit. Il parlait, et ecrivait correctement plusieurs langues anciennes et modernes; comme nous pumes en juger plus tard.

Son exterieur n'etait rien moins que prevenant en sa faveur. Une balafre affreuse lui partageait transversalement la figure, et lui donnait une expression etrange; mais ses yeux etaient si bons, si doux et si charges de tristesse; ses procedes a notre egard si affectueux et si paternels, que nous l'aimames a premiere vue et nous nous livrames a l'elude, crainte de lui faire de la peine. Il nous traitait tous avec la meme bonte, mais il y avait une classe qui paraissait lui etre privilegiee. Cette classe se composait de jeunes gens de mon age et j'en faisais partie.

Ce fut donc en pleurant qu'il recut nos adieux, lorsque nous laissames l'ecole pour endosser la livree de collegiens.

Un soir, dix ans apres, nous retrouvions les memes condisciples de cette classe, au coin du feu ou nous avons ete convies par l'un de nous. Naturellement, nous vinmes a parler de notre temps d'enfance et de notre cher monsieur d'Olbigny. Il avait laisse nos endroits, et ce fut alors que l'un de nous, nous informa qu'il habitait une maison ecartee a quelque distance du village de B...., et qu'il y vivait en veritable ermite.

Nous decidames, seance tenante, d'aller passer une soiree avec lui.

Il vivait, paraissait-il, dans un penible etat de gene. Plusieurs de mes

amis. étaient riches, une souscription fut ouverte et la bourse qui fut formée lui fut transmise sous forme de restitution. Il avait, reçu par ce moyen de quoi vivre largement, comparativement, pendant deux ans.

Au jour fixe, personne ne manqua à l'appel.

Le père d'Olbigny pleura de joie de nous revoir, il nous recut comme ses véritables enfants. Quelques verres d'eau de vie que nous avions apportés le rendirent plus expansif. Il nous avoua qu'une main inconnue lui avait, fait une restitution; cette main, ajouta-t-il plaisamment, ne peut venir que du ciel, parce que je ne connais personne sur la terre qui me doive restitution. Ce fut après un toast pris à sa santé, et qu'il nous eut affectueusement remerciés, qu'il continua:

Il fait bon, mes amis, d'être jeunes, de voir l'avenir se dérouler devant nous avec tous les rêves dorés que l'espérance nous fait entrevoir. Vous voir réunis autour de ma table, me rappelle une époque bien éloignée, et cependant à peu près analogue.

Nous étions nous aussi, mes compagnons d'école et moi, autour de la table d'un professeur, qui avait autant de plaisir à nous recevoir que j'en éprouve aujourd'hui. Hélas! j'étais cette soirée-là bien gai, bien joyeux, et me doutais guère qu'elle aurait une si grande influence sur le reste de ma vie.

Si je croyais que cette histoire put vous intéresser, je vous en raconterais une partie et la terminerais par la lecture d'un manuscrit, écrit dans toute l'amertume du repentir par l'auteur même d'un drame terrible de jalousie et de vengeance.

Des bravos enthousiastes accueillirent cette proposition ou plutôt cette bonne aubaine. Les verres se remplirent les pipes s'allumèrent et ce fut avec un religieux silence que nous écoutâmes le palpitant récit qui va suivre:

Il y a au-delà de soixante ans que quelques amis et moi avons formé le même projet que vous exécutez, d'aller revoir notre ancien professeur. C'était un bon vieux curé qu'on appelait monsieur Fameux. Il habitait un village qui se trouvait presque sur la lisière des bois. Rien ne pouvait d'ailleurs mieux nous convenir. Nous avons décidé dans notre réunion, d'aller faire une partie de chasse et de pêche auprès d'un lac qui se trouvait à quelques dix lieues dans les grands bois, et nous n'avions qu'un faible détour à faire pour aller lui serrer la main. Outre le plaisir que nous éprouvions d'avance à revoir ce bon vieux père, nous esperions pouvoir nous procurer des guides qu'il nous ferait connaître parmi les chasseurs et trappeurs de sa mission. Bien que l'heure du soir fut avancée, nous nous dirigeâmes vers le presbytère, et ce fut en nous pressant dans ses bras que monsieur Fameux nous recut. Jamais nous ne pouvions arriver plus à propos, car il nous annonça au réveillon que lui-même partait le lendemain matin pour aller explorer des terres auprès du même lac, qu'on lui avait dit être très fertile, et où il avait intention d'aller fonder une colonie. Puis, ouvrant la porte de sa cuisine, il nous montra quatre vigoureux gaillards étendus sur le parquet, la tête sur leurs havre-sacs et faisant un bruit par leurs ronflements capable de réveiller les morts. Voilà nos guides, ajouta-t-il.

Enfin, après une intime causerie, nous récitâmes la prière et nous nous étendîmes sur des lits de camp; puis, lorsque le dernier d'entre nous

s'endormit, le pretre agenouille priait encore.

Le lendemain, le soleil radieux s'elevait a peine de l'horizon que nous etions sur pieds. La messe sonnait, nous nous y rendimes.

Je ne sais quel charme cet homme de bien repandait sur tout ce qu'il faisait ou disait; mais la messe entendue, nous sentions au dedans de nous un calme, une paix et un bonheur intimes que je n'ai peut-etre jamais eprouves depuis. Le dejeuner se se ressentit de notre disposition d'esprit, il fut gai et petillant de bons mots; puis havre-sacs sur le dos, nous primes, en chantant de gais refrains, le chemin des grands bois.

## LE VOYAGE

Tout alla pour le mieux pendant les premiers six milles, mais a mesure que le soleil s'elevait, la chaleur devenait de plus en plus forte, et vers midi, l'air etait suffocant. Les moustiques, cette journee-la, s'etaient lies pour soutirer le droit de passage; aussi, fallut-il que chacun du nous leur payat un tribut; a vrai dire, ils etaient encore plus avides que certains douaniers auxquels vous n'avez pas donne un bonus. Les enflures et les demangeaisons insupportables, que leurs piqures nous causaient, faisaient presque regretter d'etre venus si loin chercher le plaisir. De plus, les sources d'eau que nos guides s'attendaient a rencontrer sur notre route, etaient taries en consequence de la secheresse exceptionnelle de l'ete.

Vers quatre heures de l'apres midi, nos gosiers etaient arides, nos palais desseches et nos estomacs criaient famine. Depuis le matin, nous n'avions que grignote par ci par la quelques morceaux de biscuits, tout en marchant. Malgre l'assurance que nos guides nous donnaient, que nous n'etions plus qu'a deux milles de la chute; nous allions faire halte, lorsque la grosse voix de Baptiste, notre premier guide, se fit entendre. Il avait pris les devants depuis quelque temps, et jamais refrain plus agreable parvint a nos oreilles. A boire, a boire, qui donc en voudra boire chantait-il en meme temps qu'il se montra portant une enorme gourde bien remplie. Apres que nous eumes avidement vide le contenu de cette bienfaisante gourde et pris quelques minutes de repos, nous nous remimes en route rafraichis et reconfortes. Les guides entonnerent les gais chants des voyageurs canadiens, ensemble nous fimes chorus. Point ai-je besoin de dire que ces chants n'eussent pas ete admis au Conservatoire de Paris.

Enfin haletants, fatigues, meconnaissables par l'enflure causee par les piqures des mouches, nous arrivames sous la direction de Baptiste dans une charmante erabliere ou le bruit d'une forte chute d'eau se faisait entendre. C'etait l'oasis desiree. Des hurras frenetiques la saluerent. Nous allions nous elancer dans la direction de la chute, lorsqu'un sifflement aigue et un signe energique de Baptiste qui se tenait immobile au milieu du sentier, nous arreta. Il nous montrait du doigt une magnifique famille de perdrix branchees sur un arbre du voisinage. Elles semblaient etre venues s'offrir intentionnellement comme le menu du repas, aussi n'en fimes nous pas fi. Quatre a cinq coups de feu jeterent a nos pieds la bande emplumee. De grands battements de mains de la part de monsieur Fameux et des spectateurs furent la couronne de

ce bel exploit. Notez que nous avons tiré les perdrix presque à bout portant.

La joie augmenta encore lorsqu'un de nos guides, qui était resté en arrière, arriva avec quatre beaux lièvres qu'il avait rencontrés; mais elle devint délirante quand nous aperçûmes bouillonner l'eau des cascades dont nous n'étions plus éloignés que de quelques pas.

Une minute plus tard, nous étions sur les bords de la rivière et aux pieds d'une des chutes les plus pittoresques qu'on puisse contempler. Le spectacle était beau, grandiose, et bien digne d'être le seul de nous faire oublier les tourments de la soif et de la faim que nous avons endurés, mais ventre affamé n'a pas d'oreilles, c'était le temps ou jamais de le dire, car ce qui nous rejouit le plus et nous mit en belle humeur, ce fut lorsque des feux furent allumés et que les marmites commencèrent à bouillir. Pendant ce temps, tout le monde était à l'œuvre. Les uns écorchaient les lièvres, d'autres préparaient les perdrix, on découpait des tranches de lard et de jambon; quelques-uns enfin buchaient le bois, tandis que Baptiste confectionnait les assiettes avec des écorces de bouleau et faisait des micouines, des fourchettes de bois, bref enfin, tout le monde ainsi à l'œuvre fit merveille, et une demi-heure après, le bruit des machoires eut dominé celui des meules des plus assourdissants moulins. Il y a de cela bien près de soixante ans et je ne crains pas de répéter aujourd'hui à la face du monde que jamais repas fut mieux cuit et mieux assaisonné avec plus grande sauce de l'appétit, que celui que nous primes on plutôt devorâmes au pied de la chute de la décharge du Lac à la Truite. Enfin les appétits satisfaits, les pipes allumées, nous nous étendîmes avec délices sur les bords de la rivière.

Il eût été difficile de choisir un plus beau moment pour contempler le paysage qui nous entourait. Le soleil allait bientôt s'enfoncer derrière le rideau des grands arbres, les oiseaux dans leur suave et beau langage le saluaient et lui souhaitaient le bonsoir; quelques petits écureuils, d'un air éveillé et mutin, s'approchaient en sautillant, leurs queues coquettement retroussées, pour glaner quelques restes de notre repas; puis vifs comme l'éclair, remontaient au haut d'une branche ou au sommet de l'arbre pour nous envoyer leur trille de colère ou de plaisir.

Mais la beauté qui ne pouvait être surpassée, était celle de la chute, avec ses mille paillettes d'or qui brillaient au soleil couchant. Les rochers qui la surplombaient, semblaient eux aussi tout émaillés de diamants. L'arc-en-ciel brillait à leurs pieds de ses plus vives couleurs, pendant que la nappe d'eau qu'elle formait au bas, tranquille d'abord, puis comme prise d'un accès subit de rage, se ruait un instant après frémissante et écumeuse de cascades en cascades, hérissant la crête de chacune de ses vagues, comme pour attester sa colère de voir son cours intercepté.

Tous ces chants ou ces bruits divers, toutes ces beautés sauvages et primitives étaient égales, surpassées peut-être par la grandeur de la chute elle-même.

L'eau se précipitait d'une hauteur d'à peu près cinquante pieds; mais dans sa chute, elle rencontrait d'énormes rochers superposés les uns aux autres, bondissant de l'un à l'autre, elle s'élevait et retombait blanche et floconneuse comme la neige, pour se former un peu plus bas, en gerbes de diamants auxquels le soleil couchant, ce véritable peintre céleste, imprimait ses plus magnifiques nuances et son plus éclatant

coloris.

La splendeur de ce tableau ne saurait être surpassée. Toutefois, un pic incline d'une hauteur de cent pieds au dessus de la chute, et dont la base était minée par l'incessant travail de la rivière attirait notre attention dans ce moment. Nous en étions même à supputer, combien il lui faudrait de temps, avant que de parvenir à le précipiter dans l'abîme, lorsque sur une des pointes les plus élevées, survint une apparition presque fantastique.

## LE LAC.

Cette apparition était celle d'une jeune fille mollement appuyée sur une légère carabine de chasse. Deux dogues énormes étaient à ses côtés. Le costume de cette jeune fille était demi-sauvage autant que nous en pûmes juger. Nous ne pouvions, comme de raison, par l'éloignement, distinguer ses traits; mais à sa taille svelte et dégagée, au contour de ses épaules, et telle qu'elle nous apparut dans sa pose à la fois gracieuse et nonchalante, nous nous formâmes l'idée qui se confirma plus tard, qu'elle était admirablement belle.

Monsieur Fameux la reconnut.--Adala seule, dit-il, ou donc est le vieil Helika? Voyez, ajouta-t-il, en s'adressant à Baptiste, elle semble nous avoir reconnus tous les deux, et la voilà qui nous fait signe d'aller la rejoindre. Si Helika, qui ne la laisse jamais d'un seul pas, n'est pas auprès d'elle; c'est qu'un malheur lui est arrivé ou qu'il gît sur son lit de mort. La jeune fille comprit sans doute le signe que Baptiste lui adressa, car elle s'assit dans une pose pleine de grâce et de tristesse, pendant que notre guide allait traverser la rivière plus loin dans un endroit guéable.

Les chiens s'étaient étendus à ses pieds, comme deux vigilantes sentinelles. Nous aurions dû le dire déjà, Baptiste était le type du chasseur et du trappeur canadien. Il était par conséquent le commensal et l'ami de toutes les tribus sauvages, il en possédait la langue et les dialectes. Pendant l'absence de Baptiste, nous pressâmes monsieur Fameux de questions. L'histoire de cette malheureuse enfant des bois est bien douloureuse, nous répondit-il d'une voix pleine d'émotion; mais elle ne m'appartient pas. C'était nous faire comprendre qu'il ne pouvait en dire plus long; mais ces quelques paroles de monsieur Fameux, comme bien vous pensez ne firent que redoubler notre curiosité déjà bien surexcitée. Baptiste revint au bout de quelque temps, sa bonne et honnête figure était empreinte de tristesse.

Helika est bien malade, dit-il, l'enfant des bois cherche du secours. Nos coups de feu à la chasse de tantôt l'ont effrayée; elle a craint de rencontrer quelques pirates des bois; voilà, pourquoi elle s'est retirée sur l'autre rive et vous supplie d'arriver au plus vite. C'est Helika qui l'envoie vous chercher; elle se fut rendue jusqu'à votre presbytère, si elle n'avait rencontré personne pour remplir son message auprès de vous. Helika est gisant dans sa cabane sur son lit de mort, et il désire ardemment vous voir. Elle retourne immédiatement auprès de lui, avec l'espoir que nous la suivrons de près. Si vous n'êtes pas trop fatigué, mon bon monsieur, nous allons tous deux nous remettre en marche, pendant que les autres guides dresseront des campements pour la nuit à vos

jeunes compagnons. Demain, je les attendrai sur les bords du lac avec des canots. Le pretre et Baptiste partirent immediatement.

La veillee se passa en conjectures. Cet incident nous avait singulierement intrigues, parce qu'aucun des guides qui nous restaient ne pouvait donner des renseignements precis sur le nom et l'origine de la jeune fille. Tout ce qu'ils nous apprirent, ce fut qu'ils l'avaient bien souvent rencontree dans les bois, toujours accompagnee d'un vieillard d'une haute stature, qui paraissait lui porter un amour et une sollicitude veritablement paternels. Bien plus, son attention pour elle, et ses soins etaient ceux de la mere la plus tendre. Ils ajoutaient aussi, qu'esclave de tous ses desirs, il venait de temps en temps dans le village, y sejourner aussi longtemps qu'elle le voulait. Il y prenait les meilleurs logements; mais les seules visites qu'ils faisaient ou recevaient, etaient celles de monsieur Fameux. Il la conduisait dans les magasins, ne regardait jamais au prix des etoffes qu'elle choisissait, suivant ses caprices, le prix en fut-il tres eleve.

L'un d'eux assurait meme avoir entendu monsieur Fameux dire au pere Helika, tel etait le nom du vieux sauvage: je suis heureux de voir combien vous vous donnez de peine pour former l'education de votre chere Adala, et combien elle repond admirablement a vos efforts, elle parle et ecrit aujourd'hui parfaitement le Francais.

Il y avait certes dans ces informations, matiere plus que suffisante pour piquer notre curiosite deja excitee a l'extreme. Malgre notre fatigue, nous mimes longtemps avant de nous endormir tous, faisant des suppositions plus ou moins ridicules ou extravagantes.

De bonne heure, le lendemain matin, nous etions en route tout en discourant sur l'incident de la veille. Comme toujours lorsqu'on est jeune, la gaité nous était revenue Avec le repos; aussi ne mimes-nous pas de temps a franchir les trois milles qui separaient le lac du lieu de notre campement. Lorsque nous arrivames sur ses bords, deux beaux grands canots, creuses dans le tronc de gros pins, nous attendaient. Baptiste se promenait sur le rivage et du revers de sa main essuyait une larme.

Hatez-vous, messieurs, nous dit-il, le pere Helika desire vous voir. Il a parait-il quelque confiance a vous faire, et le pauvre vieillard n'a plus bien longtemps a vivre. En peu d'instants nous fumes installes dans les canots et pesames hardiment sur l'aviron.

Le lac etait beau ce matin la. Sa surface etait plane et unie, pas une ride ne venait troubler le paisible miroir que nous avions devant les yeux. Quelques vapeurs humides s'elevaient ca et la des rochers ou de la masse d'eau. Elles nous apparaissaient comme les images fantastiques des fees de nos anciens contes. Les cris des huards se faisaient entendre de l'un ou l'autre rivage, tant l'atmosphere etait calme. Parfois aussi, le martin-pecheur nous envoyait des notes saccadees et stridentes, tantot fremissantes de joie de la prise qu'il venait de faire d'un petit goujon. Les fleurs des glaiuels, qui nageaient a la surface et s'ouvraient au soleil levant nous faisaient penser a un riche tapis de verdure emaille de fleurs. Mais entre les rives et le pied des montagnes avoisinantes, de beaux grands arbres seculaires donnaient par les differentes nuances de leur feuillage un cadre magnifique au miroir qui s'etendait devant nous. Ces arbres avaient une grandeur et une majeste impossibles a decire.



Quelques-uns d'une taille plus svelte s'inclinaient complaisamment comme s'ils eussent voulu contempler leur beauté dans le cristal limpide de l'eau, tel que peut le faire une coquette jeune fille. D'autres au contraire élevaient leurs troncs énormes et secs, montrant ainsi leurs branches desséchées comme les membres d'un vieillard. Tandis qu'un bouquet verdoyant semblait, comme la tête d'un patriarche, avoir seul conservé un reste de sève et de vie. On voyait à ses pieds, des arbustes de différentes familles s'élever et sembler lui demander protection.

Plus loin et du quatrième côté du lac, s'étendait une savane sombre et triste. Des arbres rabougris, une mousse épaisse, un terrain marécageux et rempli de fondrières donnaient à cet endroit un aspect solitaire et désolé. Il formait un contraste frappant qui faisait ressortir d'avantage la beauté des autres rives. Nous nageâmes en silence pendant quelque temps, absorbés dans la contemplation de la sauvage et pittoresque beauté de paysage, lorsqu'après avoir doublé un cap, nous aperçûmes un plateau élevé de quinze à vingt pieds qui dominait le lac et la rivière.

## HELIKA.

Sur ce plateau qui pouvait avoir une étendue d'une dizaine d'arpents, trois grandes huttes se touchant les unes les autres avaient été élevées. L'une d'elles avait une apparence toute particulière. Bien que comme les autres, elle fut construite de matériaux grossiers, sa forme ressemblait à celle d'une chaumière, elle était plus spacieuse que les autres. Le houblon et quelques vignes sauvages, en la tapissant à l'extérieur, lui donnaient un air de fraîcheur et de bien-être. Des fenêtres l'éclairaient de tous côtés, les unes donnant sur le lac, les autres sur la rivière, Nous connaissons plus tard comment le propriétaire avait pu se procurer un tel luxe pour un sauvage, habitant la profondeur des forêts.

De forts volets garnis de fer avaient été posés pour les protéger du dehors. Par-ci par-là, un trou ou plutôt une meurtrière était percée. Enfin, on voyait combien Helika, puisque c'était sa demeure, était jaloux de veiller à la sûreté de ceux qui l'habitaient.

Les deux autres étaient construites de gros morceaux de bois, superposés les uns aux autres, et encochés à chacune de leurs extrémités pour s'adapter l'un dans l'autre et donner la solidité à cette construction toute primitive. Ce fut vers la première que Baptiste nous conduisit. La chambre d'entrée était spacieuse et parfaitement éclairée. Bien que l'ameublement en fut grossier, il offrait toutefois tout le confort désirable. Quelques fleurs sauvages de diverses familles y étaient cultivées avec le même soin que nous en prenons pour les fleurs exotiques. Des livres aussi étaient disposés sur quelques rayons. Mais ce qui frappa surtout nos regards, ce fut lorsqu'ils tombèrent sur un lit recouvert d'une peau d'ours où gisait un vieillard dont les traits portaient l'empreinte de la mort.

Cet homme devait être bien vieux. Des rides profondes sillonnaient son front et ses joues en tous sens. Il avait plutôt l'air d'un spectre, aussi n'eut-on pas manqué de le considérer comme tel, si ses yeux noirs et enfoncés dans leur orbite n'eussent conservé un éclat extraordinaire.

Ses sourcils étaient épars, son nez aquilin ressemblait au bec d'un oiseau de proie. Son front était haut et fuyant, ses lèvres minces et son menton proéminent, tout annonçait dans la figure de cet homme une indomptable énergie. L'ensemble de cette figure dénotait une si implacable férocité, qu'il eût fait frémir celui qui l'aurait rencontré un soir dans un chemin détourné ou sur la lisière d'un bois. Cependant, au moment où nous l'aperçûmes ses mains étaient jointes sur sa poitrine, ses lèvres s'agitaient et semblaient répéter les paroles d'une prière que monsieur Fameux disait à haute voix.

Comme contraste, agenouillée auprès du lit, se tenait dans l'attitude de la prière la jeune fille de la veille. Son épaisse chevelure inondait ses épaules et descendait jusqu'à la ceinture. Elle avait le dos tourné vers la porte. C'était bien la taille que nous avions admirée le soir d'avant, elle offrait dans ses contours tout ce que nous avions pu imaginer dans nos rêves de jeune homme de plus gracieux et de plus parfait. Nous étions arrêtés sur le pas de la porte à contempler ce tableau, lorsque le bruit de nos pas la fit se retourner. Jamais de ma vie, je n'ai vu aussi ravissante figure, nous en fûmes tous éblouis, fascinés. Murillo ou Raphaël eussent été heureux d'en faire le portrait et de le présenter comme celui de leur Madone. Une profonde tristesse était empreinte sur ses traits, et les larmes abondantes qui inondaient ses joues rehaussaient encore, s'il était possible, son angélique beauté. En nous apercevant, elle se retira timide et confuse dans un coin de la chambre; mais sur un signe du moribond elle disparut dans l'autre hutte. Celui-ci, après avoir jeté sur nous un regard perçant, et scrutateur, nous dit: "Vous devez avoir besoin, messieurs, de prendre un peu de nourriture et de repos, pendant que moi de mon côté, je vais avec ce saint homme terminer ma paix avec Dieu".

Une vieille sauvagesse nous conduisit dans la troisième cabane où un repas, composé de gibier et de poisson, nous avait été préparé. On s'était mis en frais pour nous y recevoir, car les lits, de sapin avaient été renouvelés. C'était, nous dit Baptiste, la maison que le père Helika avait fait construire spécialement pour y exercer l'hospitalité, là, chasseurs canadiens ou sauvages y trouvaient toujours un gîte et la nourriture. Ils restèrent tous deux trois heures en tête à tête, et lorsqu'à l'appel de monsieur Fameux nous entrâmes dans la chambre du mourant, une transformation complète s'était faite sur son visage. Les yeux n'avaient plus rien de farouche ou d'inquiet, des larmes même s'en échappaient. C'était bien encore la même figure énergique mais elle n'avait plus ce cachet de férocité, cet air empreint de trouble et de remords que nous avions d'abord remarqués; elle indiquait plutôt le calme et le recueillement intérieur qui ne paraissaient pas exister auparavant.

Monsieur Fameux insista pour qu'il prit quelque nourriture. Il le fit pour lui complaire. Le bon prêtre lui parla quelques instants à l'oreille; mais il secoua la tête et reprit tout haut: non Monsieur, c'est en vain que vous voudriez m'en dissuader, ma confession doit être publique; puisse-t-elle être une légère expiation de mes crimes et servir d'exemple à ceux qui se laissent entraîner par la fougue de leurs passions. Un frisson involontaire parcourut les membres des assistants, nous pressentions quelque drame lugubre, sanguinaire peut-être, dont Helika avait été le héros.

Nous primes donc chacun une place autour de son lit, et c'est ainsi qu'il commença:

## LA CONFSSION.

Plus de quatre-vingts ans ont passe sur ma tete, et la terre dans quelques heures va recouvrir cette masse de boue et de misere qui devrait y etre enfouie depuis mon enfance. On ne souffre pas dans le fond du cercueil apres la mort; mais devrais-je sentir chacun des vers qui doivent devorer mon cadavre, dussent-ils m'occasionner les souffrances les plus atroces, je remerciais Dieu de m'infliger des peines aussi legeres; car quelques grandes qu'elles fussent, elles ne pourraient vous donner une idee des epouvantables tortures que les remords ont fait endurer a ma conscience depuis de longues bien longues annees.

Dieu est juste, ajouta-t-il, d'un ton penetre. Il m'a fait entendre sa grande voix dans tous les objets de la nature; oui je l'ai entendue, glace de terreur depuis au dela de quinze ans dans le frizelis des feuilles comme dans les roulements terribles du tonnerre, je l'ai entendue dans le souffle leger de la brise comme dans les hurlements epouvantables de la tempete; et depuis le brin d'herbe jusqu'au grand chene des bois; je l'ai vu dans la goutte d'eau dont je me desalterais jusqu'au fruit savoureux que je voulais gouter. Je l'entendais, je le voyais, je le sentais en moi-meme, ce vengeur inexorable des crimes que nous commettons et des souffrances que nous faisons endurer a nos freres de meme que je l'ai eprouve plus tard, sous le fouet du maitre et dans les chaines de l'esclavage.

En prononcant ces paroles, bien que les membres du vieillard fussent glaces par le froid de la mort, nous voyions cependant un fremissement qui lui parcourait tout le corps. Sans doute qu'il remarqua notre surprise de l'entendre s'exprimer aussi bien, car il ajouta en continuant: Ne soyez pas surpris si je parle un francais qui peut vous paraitre bien pur pour un habitant des bois, mais j'appartiens a votre race, et c'est a une vengeance diabolique que je dois le triste etat dans lequel vous me voyez aujourd'hui.

Dans mon enfance et ma jeunesse, j'ai vu moi aussi de beaux jours. Si vous saviez comme j'etais heureux lorsque je revenais chaque annee dans ma famille pour y passer mes vacances. Nous etions plusieurs compagnons de college de la meme paroisse. Oh! que nous nous en promettions des parties de peche et de chasse et comme alors nous avions le coeur leger, l'ame pure et tranquille. Il me semble encore voir ma vieille mere, mon pere et mes soeurs accourir au-devant de moi, me presser tour a tour dans leurs bras et m'arroser la figure de leurs larmes lorsque je venais déposer A leurs pieds les prix nombreux que j'avais obtenu pour mes succes classiques. Puis le bon vieux cure que nous ne manquions jamais d'aller voir, il nous avait baptises, fait faire notre premiere communion; de plus, il nous avait inities aux premieres notions de la langue latine. Il nous considerait donc comme ses enfants et nous recevait avec le plus grand plaisir et la plus touchante affection. Son presbytere et sa table etaient toujours a notre disposition. Il etait aussi fier de nos succes que si nous lui eussions appartenus.

Nos jours de vacance se passaient en des parties de peche et de chasse; mes bons parents refusant que je prisse part a leurs travaux crainte que je ne me fatiguasse. Le soir amenait les joyeuses veillees. Nous nous

reunissions tantot dans une maison, tantot dans l'autre. Au son du violon nous dansions quelques rondes au milieu des rires de la plus folle gaité; puis, dix heures sonnant, la voix de l'aieule se faisait entendre, nous tombions à genoux et recitions en commun la prière du soir, et nous nous séparions en nous promettant bien de recommencer le lendemain.

La voix du moribond à ces souvenirs se remplit d'émotion puis il ajouta comme se parlant à lui-même. Chers souvenirs des beaux jours de ma jeunesse, combien de fois avec celui des larmes de plaisir de mes bons parents n'êtes vous pas venus tomber sur mon cœur désespéré comme la rosée bienfaisante sur la fleur desséchée? Ah! pourquoi ai-je à jamais abandonné le sentier béni de la vertu avec ses joies si pures et si naïves pour céder à mon exécration passion? Pourquoi ai-je perdu le touchant exemple de cette vie de calme, d'amour et de religion que me donnaient ma famille et tous ceux qui m'entouraient!... À ces reminiscences de son passé si fortuné, Helika ferma les yeux comme pour savourer une dernière fois les délices des beaux jours de son enfance. Il parut se recueillir et garda le silence pendant quelque temps.

Monsieur Fameux s'approcha de lui et voulut le dissuader de continuer son récit. "Non monsieur, répondit-il, je dois aller jusqu'au bout de mes forces, c'est un devoir que ma conscience m'impose, et je l'accomplis avec plaisir; ma résolution est inébranlable." Puis il demanda quelque chose pour se rafraîchir. Cette demande fut sans doute entendue de l'autre côté, car la même indienne dont nous avons déjà parlé, apporta une tisane d'une couleur verdâtre. Il but quelques gouttes de ce breuvage qui parut le ranimer. "Éloigne Adala, dit-il à la vieille, qu'elle n'entende pas ce qui me reste à dire."

C'est peut-être mal, ajouta-t-il, en se tournant vers monsieur Fameux, mais je voudrais conserver l'estime et l'amour de mon enfant jusqu'au dernier soupir, puis il reprit:

Vers l'année 17... nous touchions aux vacances qui devaient commencer vers la mi-juillet, mais je ne sais comment me l'expliquer aujourd'hui, était-ce un pressentiment qu'avec elles allaient s'éteindre pour toujours les joies de ma vie? Hélas! elles devaient être les dernières, car je terminais mon cours d'étude. Je me sentais triste et abattu. Il y a toujours quelque chose de solennel dans ce suprême adieu que nous faisons à nos belles années de collège. Le succès avait couronné mon travail au-delà de mes espérances. Je remportai presque tous les premiers prix de ma classe. L'accueil que je reçus à la maison paternelle fut encore plus chaleureux, plus affectueux, s'il était possible qu'il ne l'avait été les années précédentes.

Mon père, ma mère et mes sœurs me recurent avec les mêmes démonstrations de joie, j'étais le seul fils. Or sans être bien riche, ma famille jouissait d'une honnête aisance comme cultivateur. Après les premiers embrassements. "Il va falloir, me dit mon vieux père, bien te reposer mon enfant. Je t'ai acheté un beau fusil, un beau cheval est à l'écurie, j'ai quelques épargnes, amuses-toi, promènes-toi et surtout laisse tes livres pour jouir de la vie dont tu ne connais pas encore les plaisirs".

Puis ma mère et mes sœurs me conduisirent dans la plus belle chambre qui avait été préparée avec tous les soins, la tendresse et l'affection qu'elles me portaient. Je remarquai plein d'attendrissement, avec quelle ingénieuse sollicitude on y avait déposé tous les objets qui pouvaient

flatter mon gout et me procurer le plus grand confort.

Tu vas faire ta toilette maintenant, me dit ma mere en m'embrassant, nous avons invite les voisins a souper, et j'espere que tu vas t'amuser dans la soiree puisque tous tes anciens compagnons d'enfance avec leur soeurs sont de la partie.

En effet personne n'avait manque a l'invitation. Les bons voisins avec leurs enfants etaient venus se reunir a cette fete, et je rougissais d'orgueil et de plaisir, lorsque je voyais ces braves gens venir me presser la main avec une consideration qui tenait presque du respect; et me prodiguer des eloges sur mes succes, en presence des jeunes filles et de leurs freres.

Le souper fut bien joyeux, les langues deliees par quelques verres de bon vieux rhum, debitaient mille et mille plaisanteries qui etaient saluees par des tonnerres d'eclats de rire. Les chants ensuite succederent aux bons mots, enfin la gaité etait au diapason, lorsque nous nous levames de table. Ma mere, par une delicate attention, m'avait fait placer aupres d'une jeune fille plus jolie, plus instruite et plus distinguee que ses compagnes. Cette jeune fille n'etait pas precisement belle, elle n'etait peut-etre pas meme jolie, tel qu'on l'entend dans l'acception du mot, mais sa figure etait si sympathique, sa voix et son regard si caressants et si doux, qu'elle repandait autour d'elle un charme et un bonheur auxquels il etait difficile de resister. Sa conversation etait entrainante, et se ressentait de son caractere aimant et contemplatif, elle avait une teinte de melancolie lorsque le sujet s'y pretait, qui donnait a sa figure et a ses paroles quelque chose d'enivrant. Pendant le souper nous parlames de differentes choses, mais le sujet sur lequel je me surpris a l'ecouter avec un indicible plaisir, ce fut lorsqu'elle m'entretint des beautés de la nature. Ce n'etait certes pas dans les livres qu'elle les avait etudies, ce n'etait pas non plus dans les ebouiffantes dissertations des romanciers; mais dans le grand livre de la nature, ou chacun y puise les connaissances et la foi en celui qui a cree toutes ces merveilles. Elle en parlait avec chaleur et emotion, et, suspendue ses levres, j'ecoutais les descriptions qu'elle me faisait. Elles debordaient, pittoresques et animees, comme une cascade de diamants.

Bref, ai-je besoin de le dire, j'avais alors vingt ans, l'enivrement de la fete, le sentiment suppose de ma superiorite, les vins qui avaient ete verses a profusion, les eloges qu'on m'avait prodigues, tout enfin avait contribue a exalter mon cerveau. Mais lorsque je me levai de table, je sentis dans mon coeur quelque chose que je n'avais pas encore eprouve.

Le bal s'ouvrit ensuite, je dansai plusieurs fois avec cette jeune fille que je nommerai Marguerite, et quand la veilee fut finie, qu'elle fut partie avec ses parents, j'eprouvai un vide mele de charme et un sentiment de vague inquietude indefinissable. Il fallut m'avouer, que de l'avoir vue au bras d'un beau et loyal jeune homme, et echanger ensemble des paroles d'intimite en etait la cause. Quelques regards que j'avais surpris produisirent dans mon etre un bouleversement jusqu'alors inconnu. Ce jeune homme s'appelait Octave, il avait ete mon condisciple de college et jusqu'a ce temps mon ami. Il avait termine ses etudes depuis deux ans, et etait revenu prendre les travaux des champs sur la ferme de son pere. Ca fut en vain cette nuit-li que je cherchai le sommeil, je la passai a me rouler sur mon lit, et, lorsque plus calme le lendemain matin, je voulus descendre dans les replis de mon ame,

je sentis que j'aimais eperdument Marguerite, et que le demon de la jalousie allait prendre possession de moi.

Je formai donc la resolution de ne plus la revoir. Effectivement, bien des jours se passerent, oui quinze longs jours s'ecoulerent avant que je la revisse, et cependant pas une heure, pas un instant au jour ou de la nuit sans que je pensasse, que je revasse a elle. Tout le monde me faisait des reproches sur mon air morne et abattu, j'avais perdu le sommeil et l'appetit. Mes parents etaient inquiets, ma bonne mere ne manquait pas de l'attribuer au travail excessif de mes etudes.

Cependant il fallut ceder aux obsessions et retourner aux soirees du village. Je croyais etre assez fort pour pouvoir affronter le danger. J'y rencontrais frequemment Marguerite et Octave et m'en revenais chaque soir de plus en plus eperdument amoureux et jaloux. Son nom m'arrivait sur les levres a chaque jeune fille dont j'apercevais dans le lointain la robe onduler sous les caresses de la brise. Je partais pour la chasse sans munitions, ni carnassiere et allais m'asseoir sur le bord de la mer, et la, des journees entieres je pensais a elle. La plainte de la vague qui venait tristement deferler sur la plage convenait a ma tristesse.

Ainsi se passa ma premiere annee chez mes parents. La demeure de Marguerite etait presque voisine de la notre, nous nous visitions reciproquement et la voyais tres frequemment, Il etait impossible qu'elle ne s'apercut pas du feu qui me devorait. Cependant sa conduite envers moi et ses paroles etaient toujours affectueuses et amicales, mais qu'etaient-elles ces marques d'amitie pour moi qui sentais au dedans de mon coeur un brasier devorant? De ma fenetre je voyais sa demeure, ses allees et venues et avec fremissement j'apercevais sa silhouette dans le lointain. Lorsqu'elle se rendait a l'eglise, je la suivais de loin et aurais ete heureux de baiser les traces de ses pas dans la poussiere du chemin.

Vous pouvez juger de ce que j'eprouvais avec cet amour immense, quand je la voyais au bras d'Octave et avec quelle rage j'appris un jour qu'ils etaient fiances. Elle devint desespoir, le jour ou je la rencontrai rougissante de bonheur et de plaisir, elle etait amoureusement inclinee vers Octave et le main dans la sienne, ils se souriaient l'un a l'autre, Pendant que je passais ainsi toutes mes journees en folles reveries amoureuses, Octave par son travail et avec l'aide de l'argent que son pere lui avait donne s'etait acquis une belle propriete, et moi je ne faisais rien. Ma famille etait tres occupee de voir la tournure que prenait mon esprit, car je devenais de plus en plus morose et taciturne. Ma mere un jour a la suggestion de mon pere m'en fit la remarque d'une maniere douce et maternelle. Je lui repondis d'un ton bourru et grossier. La sainte femme m'ecouta avec etonnement d'abord, comme si elle n'en pouvait croire ses oreilles ou comme si elle se fut eveillee d'un mauvais reve, puis tout a coup elle fondit en larmes et m'entourant de ses bras elle me dit en m'embrassant: "Pauvre enfant, tu souffres donc bien." Elle ne put ajouter un seul mot, les sanglots la suffoquerent. Ces larmes de ma mere furent les premieres qu'elle versa de chagrin, mais elles ne furent pas, hélas! les dernieres que virent couler ses cheveux blancs et dont seul je fus la cause par mon ingratitude et ma mechancete.

Enfin le jour decisif arrivait, il me fallait sortir de cet affreux etat.

Un dimanche matin, Octave etait absent, je revenais de l'eglise accompagnant Marguerite. Je resolus de profiter de l'occasion pour tenter un dernier effort. Je lui rappelai d'une voix emue les joies, les plaisirs de notre enfance, combien alors les journees etaient longues et ennuyeuses quand nous ne pouvions nous rencontrer pour partager nos jeux et nos promenades. Je remontai ainsi jusqu'au temps present. Elle m'ecouta d'abord avec plaisir, ne sachant ou je voulais en venir. Mais bientot mes paroles devinrent plus significatives et plus pressantes. Lorsque je lui exprimai en termes brulants combien je l'aimais, quels etaient mes rêves, le bonheur que j'avais fonde sur son amour et son union avec moi, elle rougit, puis palit au point que je crus qu'elle allait defaillir. Je lui fis ensuite le tableau de mes souffrances passees et de mon desespoir si elle refusait de se rendre a mes voeux. Alors des larmes abondantes glisserent sur ses joues, mais elle ne me repondit pas. Je redoublai d'instances, tout mon coeur, toute mon ame, tout mon amour passerent dans mes paroles, elles devaient tomber sur son coeur de glace comme des gouttes de feu. Insense, j'esperai un instant qu'elle aurait pitie de moi et se laisserait flechir, mais ce ne fut qu'un éclair.

Jugez de ce que je devins, lorsque me prenant les deux mains et m'enveloppant de son regard si doux et si caressant elle me dit en pleurant: "Le ciel m'est a temoin que je donnerais la plus grande part du bonheur qu'il me destine pour vous savoir heureux. Mais pour vous appartenir je manquerais au serment que j'ai fait a un autre devant Dieu, je manquerais de plus aux cris de ma conscience et a la voix de mon coeur; car je ne vous cacherai pas je suis fiancee a Octave et que dans peu de jours nous serons irrevocablement unis." Je ne sais quelle transformation se fit dans ma figure, si elle eut peur de l'expression des mes traits ou de l'effet de ses paroles; mais en levant les yeux sur moi elle recula de quelques pas.

"Pourquoi ajouta-t-elle tristement, faut-il que je vous cause du chagrin? une autre vous comprendra mieux que je ne le puis faire, car elle sera plus que moi a la hauteur de votre intelligence et vous serez heureux avec elle. Octave et moi vous avons designe une place au coin du feu ou vous viendrez vous asseoir bien souvent, nous causerons, nous nous amuserons et nous nous occuperons de vous trouver une epouse digne de vous".

Tels furent les dernier mots qu'elle m'adressa en me pressant affectueusement la main. Elle etait toute emue et tremblante, je la voyais pleurer et j'avais l'enfer dans le coeur; c'est ainsi que nous nous quittames.

Je passai le peu de jours qui suivirent cet entretien et precederent leur union dans des transports de rage et de jalousie inexprimables. Mes parents crurent veritablement que je devenais fou furieux.

Cependant, ainsi qu'elle me l'avait dit, huit jours apres, la tete brulante, la figure affreusement contractee, j'entendis a l'abri d'un pilier de la petite eglise de notre paroisse le serment qu'Octave et Marguerite se firent de s'appartenir l'un a l'autre. J'aurais voulu voir le temple s'ecrouler sur eux et les mettre en poussiere. C'en etait fait de moi, j'avais au fond du coeur tous les esprits du mal et tout ce que le coeur humain peut avoir de haine contre son semblable, je le ressentis pour eux. De tous les pores de ma peau sortait le cri vengeance, vengeance! Si elle m'eut apercu lorsque sa robe vint me froter au sortir de l'eglise, elle eut recule, epouvantee comme a

l'aspect d'un serpent.

Fou, insense, j'avais espere jusqu'au moment solennel. Oui j'esperais qu'elle comprendrait toute l'immensite de mon amour et combien j'aurais travaille a la rendre heureuse. Le dimanche meme, malgre la publication des bancs, cet espoir m'enivrait encore.

Vous etes peut-etre surpris qu'apres tant d'annees et en ce de moment solennel ou il ne me reste que peu de temps a vivre, je vous parle avec autant de chaleur du passe; mais sur son lit de mort, le vieillard sent quelquefois son sang se rechauffer aux brulants souvenirs de sa jeunesse: c'est la derniere lueur du flambeau qui va s'eteindre.

Je laissai le cortege nuptial s'eloigner et m'elancai hors du temple. Je courus a la maison, fis un paquet de quelques hardes, me munis d'un bon sac de provisions et d'amples munitions, sifflai mon chien et repondant a peine aux douces paroles de ma mere qui pleurait en m'embrassant, je pris le chemin du bois.

Mes bons parents je ne les ai jamais revus depuis; mais j'ai appris par d'autres que mes deux soeurs avaient embrasse la vie religieuse dans un couvent des Soeurs de Charite; que mon pere et ma mere joignaient leurs prieres aux leurs pour celui qu'ils croyaient mort depuis longtemps. Helas! leur fils denature n'a pas ete essayer les pleurs de leurs vieux ans et leur fermer les yeux.

## DANS LES BOIS.

Les forces du moribond etaient completement epuisees. Ces souvenirs charges de repentir avaient trop longtemps pese sur son ame.

Il indiqua a monsieur Fameux un endroit dans la chambre ou il trouverait un manuscrit qui contenait toute l'histoire de sa vie. Il nous demanda comme une faveur de vouloir en prendre connaissance, de le publier meme, si on le voulait, afin qu'il servit d'enseignement.

Sur un des rayons poudreux de ses tablettes, Monsieur d'Olbigny alla prendre un manuscrit jauni par le temps: "Voila, nous dit-il, qui completera l'histoire d'Helika, si elle vous presente quelqu'interet. Mais auparavant, permettez-moi de vous raconter ses derniers moments."

Il etait donc evident que l'heure supreme etait arrivee pour le vieillard, aussi le sentait-il lui-meme. Il nous fit signer comme temoins, un testament olographe qu'il avait prepare, par lequel il instituait Adala, sa legatrice universelle, lui enjoignant toutefois de prendre un soin tout filial de la vieille indienne et nommait monsieur Fameux son executeur testamentaire.

Toutes ces dispositions prises, il nous exprima le desir de rester encore quelques instants seul avec le ministre de Dieu. Ses forces l'abandonnaient rapidement. Apres un assez long entretien avec monsieur Fameux, sur sa demande nous rentrames dans la chambre. La jeune fille agenouillee, recevait toute en larmes la derniere benediction et les derniers baisers du mourant, pendant que la vieille indienne regardait d'un oeil sec et stoique cet emouvant tableau.



Bientot apres, nous nous mimes a genoux et recitames les prieres des agonisants; quelques heures plus tard, Helika etait devant Dieu. Le surlendemain, nous le deposames dans sa derniere demeure a l'endroit qu'il nous avait lui-meme indique. La ceremonie fut touchante et bien propre a nous impressionner. La nature avait cette journee la une teinte morne et sombre. Le temps etait couvert, le soleil voile ne repandait qu'une lumiere blanchatre a travers les nuages qui le recouvraient. Une brise froide et glacee comme un vent d'automne, imprimait aux arbres des craquements et un balancement qui leur arrachaient des plaintes continues; elles faisaient echo aux lamentations la jeune orpheline, qui, la figure prosternee, arrosait de ses larmes la terre sous laquelle reposait celui qu'elle avait aime comme son pere.

Les plaintes du vent allaient s'eteindre dans les fourres comme des sanglots. Le lac souleve par la brise venait deferler ses vagues sur les galets du rivage avec de sourds gemittements.

La ceremonie terminee, Adala toute en larmes se jeta dans les bras de monsieur Fameux. "Ma grand'mere et moi seules desormais sur la terre que deviendrons-nous, si avec l'aide de Dieu vous ne nous protegez".

Tes parents, ma chere enfant, lui repondit-il d'une vois emue veillent sur toi du haut du Ciel; sois donc confiante et resignee, tant que Dieu me laissera un souffle de vie, je tiendrai leur place sur la terre; aupres de toi; d'ailleurs, le pauvre vieillard, qui vient de rendre son ame a Dieu, t'a laisse de quoi completer ton education et vivre richement. Benis la Providence pour ce qu'elle a fait, car dans ses inscrutables desseins, elle donne en abondance d'une main ce qu'elle parait oter de l'autre. Tu dois d'ailleurs, d'apres l'ordre de ton bienfaiteur, abandonner la vie des bois, venir au sein de la civilisation, ou tu rencontreras plus de protection et te preparer a y remplir la mission que le ciel te destine.

Ce fut avec une voix pleine d'emotion et de reconnaissance qu'Adala remercia M. Fameux de ces bonnes paroles. Pour nous, apres cet entretien, nous n'eumes, au gre de nos desirs, que bien peu d'occasions de la revoir. Toujours sous la surveillance de la vieille sauvagesse; elle l'aidait a preparer nos repas, a renouveler le sapin de nos lits, pendant que nous passions nos journees a la chasse ou a la peche et que le bon missionnaire explorait les terres.

La journee finie nous nous retrouvions le soir au coin du feu et nous racontions les exploits du jour avec leurs incidents; puis l'heure du repos arrivee, nous donnions, dans nos prieres, un souvenir au pauvre vieillard qui venait de nous laisser. Le lendemain, quelque matinal que fut notre dejeuner, il etait toujours pret. La bonne indienne et Adala nous l'avaient prepare avec le plus grand soin.

Nos coeurs jeunes et neufs de toutes impressions devaient ceder aux attraites de cette enfant des bois, qui avait pour nous le parfum et la suavite d'une fleur sauvage, poussee sous l'ombrage des grands arbres de nos bosquets. Sa seduisante beaute et sa grace naturelle etaient rehaussees encore s'il etait possible, par la tristesse repandue sur ses traits et par ses habits de deuil.

Est-il etonnant que ses charmes produisent leur effet sur nous. Bois Hebert, l'un de mes compagnons, se prit a l'aimer avec toute la force et l'ardeur du son temperament de feu, et jamais dans le cours de sa vie

son amour se ralentit un seul instant.

Pourquoi, ne vous avouerai-je pas que je cedai a l'entrainement, que je l'aimai moi aussi comme on ne peut aimer qu'une seule fois dans la vie, c'est vous dire qu'elle fut mon premier et mon dernier amour. Bois Hebert etait beau, riche et noble, brave comme un lion, il possedait de plus un caractere d'or et une generosite qui ne se dementit jamais; aussi obtint-il facilement la preference sur moi, qui n'avais autre chose a lui offrir qu'un coeur devoue.

Ce qui vous surprendra peut-etre encore plus, c'est que j'ai toujours ete a l'un et a l'autre le plus sincere et intime ami, partageant avec Bois Hebert toutes les peripeties de sa vie aventureuse, et reprenant dans les temps de calme mes fonctions de precepteur aupres de ses enfants quand il eut epouse Adala.

Pardonnez, ajouta monsieur d'Olbigny, au vieillard, les pleurs qui coulent de ses yeux, et permettez-moi de tirer le rideau sur ces souvenirs qui m'emeuvent encore malgre moi. D'ailleurs, si quelqu'un d'entre nous en ressent le courage apres la lecture de ces pages, il pourra voir l'histoire de leur vie dans le "Braillard de la Magdeleine".

Je reprends la lecture du manuscrit, c'etait, si vous vous en rappelez au sortir de l'eglise et apres que Helika eut recu les embrassements de sa mere, pour prendre les grands bois.

Ou allais-je? ou ai-je ete? Qu'ai-je fait? Je n'en sais rien. J'etais habitue au college aux plus violents exercices. En gymnase j'etais de premiere habilete et l'on me considerait comme un tres grand marcheur; ma force et ma vigueur etaient reputees extraordinaires.

Lorsque la connaissance me revint, j'eprouvai une grande lassitude dans les jambes, je marchais encore mais d'un mouvement automatique. Je devais etre bien loin, mon pauvre chien ne me suivait plus que difficilement, et le soleil etait monte sur les onze heures du matin. Mon front etait brulant et je frissonnais parce qu'une fièvre ardente me devorait. J'etais aupres d'un petit ruisseau ou coulait une eau fraiche et limpide; j'y trompai mon mouchoir et m'en enveloppai la tete; cette application me fit du bien. Je tirai ensuite de mon havre-sac quelques aliments, mais je ne pus pas meme les approcher de ma bouche; je les jetai a mon chien qui les devora. Quelques instants apres, je dormais profondement, Je n'avais pas ferme l'oeil depuis longtemps et avais toujours marche depuis le matin de la veille. Grace a ma forte constitution, lorsque je m'evellai le lendemain, la fièvre avait disparu completement et mes idees etaient parfaitement lucides.

Le soleil s'etait leve dans tout son eclat; un nid de fauvelles place sur une branche aupres de moi, etait balance par la brise du matin. Le pere secouant ses ailes toutes humides des gouttes de rosee, adressait au Createur ses notes d'amour et de reconnaissance, pendant que la mere distribuait a la famille la becquee du matin. Un instant, une seconde peut-etre, je les contemplai avec plaisir; mais tout A coup, le demon de la jalousie me souffla le mot Marguerite, Marguerite, depuis deux jours et une nuit dans les bras d'Octave. Oh! alors je bondis dans un transport de rage inexprimable. Je saisis mon fusil, ajustai le musicien aile et fis feu J'avais bien vise, le chantre qui m'avait eveille par son ramage, tomba mort a mes pieds, la mere mortellement blessee roula un peu plus loin; tandis que je lancai le nid et la couvee par terre et les ecrasai sous mes pieds. Leur bonheur, leur gaité m'avaient paru une

provocation derisoire.

Fou, furieux, je m'enfoncai encore plus avant dans la forêt. Ma conscience m'avertissait de prendre garde, que j'allais en finir avec la vie honnête et entrer dans la carrière du crime. Mais une autre voix me soufflait les mots vengeance, vengeance, et malheureusement, ce fut cette dernière qui l'emporta. Dès ce moment je n'eus donc plus qu'une idée fixe, inflexible, inexorable. Ce fut de tirer contre Octave et Marguerite, une vengeance terrible parce que dans ma folle méchanceté, je les accusais d'avoir empoisonné le bonheur de mon existence.

Je l'avoue aujourd'hui, après cet acte de barbarie, j'eus peur de moi, quand je sondai l'abîme des maux dans lequel j'allais m'enfoncer. Jamais une créature vivante n'avait été mise à mort par moi, pour le seul plaisir de voir couler son sang ou par méchanceté. Mais de ce jour, le génie du mal s'empara de moi et se garda bien de lâcher sa proie; pour la première fois, je vis le sang avec une joie féroce.

Je continuai donc ma marche en m'avancant du plus en plus dans la forêt; je marchai encore plusieurs jours, ne sachant où j'allais. Les étoiles et la lune, la nuit, le soleil, le jour, me servaient de boussole, et ma fureur, ma jalousie augmentaient à chaque pas. Tout en cheminant, je méditais, je m'ingéniais à trouver quelle pourrait être la plus grande souffrance que je pourrais leur infliger.

Le meurtre ou l'empoisonnement d'Octave se présenterent bien à mon esprit, je tressaillis d'abord à cette idée, qu'Octave mort, je pourrais encore espérer de devenir le mari de Marguerite; mais en y réfléchissant, je songeai qu'elle n'était plus aujourd'hui cette chaste et candide jeune fille que j'avais connue, et ma rage s'en augmenta encore s'il était possible. Pour la satisfaire, je sentis qu'il me fallait inventer d'autres tortures que tous deux devaient partager. Il me les fallait terribles mais incessantes.

Depuis cinq jours que j'avais laissé la maison paternelle, j'étais à l'aventure lorsqu'un matin j'arrivai sur le bord d'une clairière. Au milieu, une biche, nonchalamment couchée, suivait avec orgueil et amour les ébats d'un jeune faon qui folâtrait auprès d'elle. Ils étaient tous deux dans une parfaite sécurité. J'avais des provisions en abondance; mais l'instinct féroce déjà me dominait. J'ajustai donc le faon, le coup partit et il tomba à deux pas de sa mère. Un jet de sang s'échappa de sa poitrine. Surprise d'abord, la malheureuse biche regarda autour d'elle pour se rendre compte sans doute du lieu d'où venait le danger, puis ses regards se portèrent sur son petit. Il était étendu par terre, ses membres s'agitaient et se raidissaient sous l'étreinte d'une suprême agonie. D'un bond elle fut auprès de lui, et lorsqu'elle aperçut le flot de sang qui ruisselait de sa blessure, elle poussa un gémissement si triste, si plaintif qu'il eût attendri le cœur le plus endurci. Ce cri d'une inenarrable douleur, qui ne peut venir que des entrailles d'une mère, me rejouit cependant intérieurement, et ce fut avec plaisir que j'observai ce qui se passa. La pauvre mère, en continuant ses gémissements, se mit à lécher la blessure et à inonder son petit de son souffle, comme pour réchauffer ses membres que le froid de la mort saisissait. Elle tournait autour de lui, essayait de soulever sa tête, puis s'éloignait ensuite de quelques pas comme pour l'engager à la suivre et à fuir avec elle. Elle revenait un instant après, recommençait encore à l'appeler comme elle avait du faire bien des fois dans sa sollicitude maternelle, pour l'avertir d'éviter un danger; mais le faon ne bougeait pas, il était bien mort. À mesure que le faon se

refroidissait et qu'elle voyait ses efforts de plus en plus inutiles, ses braiements devenaient plus desesperes et dechirants. Parfois elle courait a chaque coin de la clairiere et faisait retentir les echos des bois de ses plaintes, comme si elle eut appele au secours, puis elle revenait en toute hate aupres de son petit, paraissant refuser de croire qu'un etre fut assez mechant pour lui avoir donne la mort, Enfin, lorsqu'elle se fut assuree que tout espoir etait perdu, elle s'arreta morne et immobile aupres de lui, appuya ses narines sur les siennes. C'etait le dernier baiser que donne la mere sur les levres glacees de son enfant. La clairiere etait d'une petite etendue, la biche avait la face tournee vers moi; je remarquai dans ses yeux une expression d'indicible douleur et des larmes abondantes qui s'en echappaient.

Je le confesse, loin d'etre touche de cette scene, j'y pris un froid et secret interet. Apres l'avoir contempnee pendant quelque temps, je sortis soudain de ma cachette. Une idee diabolique venait de me frapper. Il ne me restait plus qu'a attendre pour la mettre a execution. Ma figure devait etre bien hideuse de mechancete, car la pauvre mere en m'apercevant s'enfuit toute effaree en poussant de douloureux gemitissements. Je passai aupres du faon et d'un brutal coup de pied, je le lancai a vingt pas plus loin. J'avais remarque avec joie que la biche s'etait retournee sur la lisiere du bois et qu'elle m'observait. Puis je continuai ma route en sifflant joyeusement.

#### DANS LA TRIBU.

Je passai deux mois m'eloignant toujours des endroits ou j'avais ete autrefois si heureux, et jamais l'idee des angoisses que ma famille devait eprouver de mon absence ne se presenta a mon esprit. Je ne vivais plus depuis longtemps que de chasse et de peche. Je m'etais ainsi habitue aux bruits des bois, et pouvais a mon oreille et a l'examen de la piste reconnaitre quelle etait la bete fauve, et quelquefois la tribu du sauvage qui avaient traverse les sentiers que je parcourais.

Un soir j'etais occupe a preparer mon repas, j'avais decide de passer la nuit aupres d'une belle source ou je m'etais installe. Depuis au dela de deux mois je n'avais point rencontre de creature humaine. J'etais tout occupe aux preparatifs du souper, qui d'ailleurs ne sont pas longs dans les bois, lorsque des craquements de branches inusites se firent entendre a quelques pas en arriere de moi. Je me retournai, deux yeux etincelants brillaient dans la demi obscurite, et mon feu faisait miroiter l'eclat de la lame d'un poignard deja leve pour me percer. L'instinct de la conservation s'etait reveille en moi. Heureusement que mon fusil etait sous ma main, je le saisis et en appuyai la gueule sur la poitrine du survenant. Ne tirez pas, me dit-il, je me rends. Jette ton poignard, m'ecriai-je, ou tu es mort. Il le laissa tomber par terre, De mon cote, je deposai mon fusil, saisis mon homme d'un bras ferme, et le conduisis aupres du feu. Gare a toi, lui dis-je, d'une voix tonnante, si tu fais le moindre mouvement. Que me veux-tu? Que cherches-tu ici? Il balbutia alors quelques paroles que je ne compris pas. Je le fis asseoir en face de moi de maniere que la lumiere eclaire son visage. Que veux-tu lui demandai-je de nouveau? Il me repondit, j'ai faim, je veux manger. Et, certes, le gaillard m'eut bien dispute ce repas, s'il ne m'eut senti de force a lui resister. Je lui coupai une large tranche de venaison, il la devora en aussi peu de temps que je mets a vous le dire. Je lui en

donnai une seconde, et, pendant qu'il la mangeait avec la meme avidite, je pus l'examiner tout a mon aise a la lueur de mon feu.

C'etait un jeune sauvage a figure veritablement patibulaire. Bien que sa charpente fut robuste et osseuse, on voyait par son teint have et amaigri qu'il avait souffert de la misere et de la faim. Il etait hideux, son visage refletrait toutes les mauvaises passions de son ame, et en l'interrogeant je pus me convaincre qu'il etait aussi laid au moral qu'au physique. Il appartenait a une de ces races abatardis de sauvages, qui ont pris tous les defauts et les vices des blancs, sans meme en avoir conserve leurs rares qualites. Il me raconta avec un cynisme etrange ses vols et ses rapines, me nomma avec des ricanements sataniques les victimes qu'il avait faites en tous genres. Puis il confessa qu'il s'etait echappe de la prison dans laquelle il avait ete enferme pour la troisieme fois. Je compris d'apres ses paroles, que ce n'etait pas une evasion, mais le degout ou la crainte qu'il ne gatat les autres prisonniers, fussent-ils meme des plus pervers, l'avait fait rejeter de son sein. C'etait d'ailleurs dans un temps ou l'on croyait que le jeune delinquant, ne devait pas venir en contact et prendre les lecons des plus roues ou infames bandits.

Je le fis ainsi longtemps causer, et m'assurai que je pourrais le dominer. Je me convainquis qu'il serait le meilleur instrument de ma vengeance, et lui demandai ses projets d'avenir. Il m'apprit qu'il allait rejoindre une tribu Iroquoise qui se trouvait a quelques vingt lieues plus loin.

Pourquoi lui demandai-je ne vas-tu pas rejoindre tes freres de ta tribu? Ils ne voudront plus me recevoir, me repondit-il. C'est la troisieme fois qu'ils m'ont chasse.

Je suis Huron, ajouta-t-il, d'un ton determine, mais malheur a eux quand je serai chez les Iroquois, et que j'aurai le moyen de me venger.

Nous causames longtemps, bien longtemps et melames deux gouttes de sang que nous tirames l'un de l'autre avec la pointe d'un couteau, en signe d'eternelle alliance. C'est un serment que le sauvage, fut-il le plus renegat, n'oserait pas violer. Il convint de plus qu'il m'obeirait aveuglement.

Peut-etre est-ce le temps de dire ici que, malgre ma sceleratesse, je suis toujours reste franchement l'ami de mon, pays.

Je lui ordonnai de me conduire dans sa propre tribu, me faisant fort de lui obtenir son pardon.

Les nations sauvages qui nous etaient alors allies etaient peu nombreuses, et il me repugnait de voir ce jeune homme plein d'intelligence et de force, passer dans le camp ennemi. Il connaissait parfaitement les villages et les moyens de leurs habitants, et aurait pu aider puissamment les ennemis a devaster notre colonie francaise qui n'etait alors, on le sait, que dans son enfance.

Malgre sa repugnance il m'obeit.

Je me presentai quelques jours apres dans sa tribu, et m'offris a leur chef comme voulant faire partie des leurs. L'occasion etait on ne peut plus favorable. Nous etions en 17.... L'histoire du Canada nous apprend combien furent longues et sanglantes les luttes que nous soutinmes

contre les Iroquois, leurs plus mortels ennemis.

J'eus toutes les peines du monde a obtenir son pardon du grand chef mais enfin il ceda a mes instances et a l'assurance que je lui donnai que j'allais combattre avec Paulo a leurs cotes.

Il m'est inutile de faire l'histoire des actes de courage et d'audace qui furent deployes dans nos rencontres desesperees, ainsi que des affreux supplices qui furent infliges aux malheureux prisonniers.

Apres trois ans de guerre, j'etais unanimement choisi comme un des principaux chefs de ta tribu. Vingt fois j'ai vu la mort autour de moi, et me suis trouve presque seul au milieu de nombreux ennemis. Bien que je desirasse ardemment de mourir, je voulais faire payer ma vie aussi cherement que possible, je ne sais combien de monceaux de cadavres j'ai vus a mes pieds sans que la mort elle-meme eut voulu de moi, malgre mes

blessures nombreuses.

Pendant que je prodiguais ainsi mon sang pour sa tribu, Paulo. en miserable lache, fuyait du champ de bataille, aussitot que l'action s'engageait; mais quand le feu etait cesse, le premier il etait a l'endroit du carnage pour depouiller les morts et torturer les blesses.

Ma position de chef que je devais a ma force musculaire, (tel que mon nom Helika, qui veut dire bras fort, vous l'indique,) me donnait un ascendant considerable sur mes nouveaux allies. Le fait est que mon pouvoir etait illimite parmi eux, et qu'ils obeissaient aveuglement a mes ordres.

Depuis quatre ans, nous faisons cette guerre barbare et sanguinaire avec toute la ferocite et l'acharnement possibles, lorsque nous apprimes par un envoye des Iroquois, que le reste de leur tribu demandait la paix. Nous la leur accordames aux conditions les plus avantageuses pour nous. Malgre nos exigences, ils y accederent volontiers.

La paix une fois signee, ce fut alors que surgirent en moi plus terribles et plus inexorables les idees de vengeance. Le jour elles faisaient bouillonner mon sang et donnaient a ma figure une expression diabolique. La nuit elles revenaient encore dans mon sommeil et me faisaient entrevoir les jouissances des demons lorsqu'ils enlevent une ame a leur Createur.

## L'ENLEVEMENT

Mon plan etait tout trace, et Paulo en connaissait une partie, il devait etre mon complice dans son execution.

Bien qu'occupe dans les luttes continuelles de ruses et d'embucades que nous avons a tendre ou a eviter dans une guerre indienne, pour surprendre et ne pas etre surpris par l'ennemi; je me tenais cependant parfaitement au courant de ce qui se passait au village. Mes coureurs, d'apres mon ordre, allaient frequemment roder autour de la demeure d'Octave, et me rapportaient qui s'y passait. Il avait achete a un mille du village une charmante propriete, ou il jouissait avec Marguerite du

plus grand bonheur domestique. Une petite fille, alors agee de trois ans, etait venue mettre le comble a leur felicite. Cette enfant, par sa rare beaute et sa gentillesse, faisait les delices de ses parents qui l'aimaient avec idolatrie.

Tous ces details exasperaient encore ma rage contre eux. Ils etaient si heureux, et moi si malheureux. Oh! le temps de les faire souffrir a leur tour, le pere et la mere d'abord et leur enfant ensuite etait venu. Car, dans ma fureur insensee, je tenais cette chere et innocente petite creature solidaire des tourments que j'endurais.

Je ne perdis donc pas de temps, et partis accompagne de Paulo. Peu de jours de marche nous amenerent aupres du village. J'envoyai mon complice en exploration pour examiner les lieux, se rendre compte de la position, et prendre connaissance du personnel de la maison. Je lui enjoignis d'avoir bien soin de ne pas se laisser voir.

Le miserable ne manquait ni d'intelligence, ni d'adresse, aussi s'acquitta-t-il de sa mission de maniere a lui faire honneur. Il avait su se glisser aupres de la ferme, compter le nombre de ses habitants, et apprendre parfaitement la topographie des lieux.

Nous nous rendimes aupres de l'habitation d'Octave, pour guetter une occasion favorable et accomplir mon dessein.

Elle etait situee sur une legere eminence, et dominait un agreste et beau paysage. Une riviere profonde l'une certaine largeur dont le cours etait rapide, coulait a quelques arpents de sa porte. Cette riviere etait traversee au moyen d'un bac.

Nous etions aux beaux jours de juillet, c'est-a-dire que c'etait le temps de la fenaison. Octave possedait de l'autre cote de la riviere, de vastes prairies.

Le soir du jour ou nous arrivames, nous pumes remarquer qu'il avait fait abattre une grande quantite de foin, qui devait etre engrange le lendemain. Or, il fallait pour cette operation un grand nombre de bras, et je compris que tous ceux de la ferme seraient mis en requisition, Cette circonstance secondait parfaitement l'execution de mes projets.

Pauvre Marguerite, si tu avais pu apercevoir le soir dont je parle, les yeux flamboyants ou brillait une joie diabolique, les deux figures hideuses et sinistres qui du dehors epiaient les abords de ta maison, et jusqu'aux tendres caresses que tu donnais a ton enfant, tu serais morte d'epouvante.

Le lendemain de cette soiree nous nous tinmes Paulo et moi dans le voisinage, surveillant avec le plus grand soin ce qui se passait.

Ce fut avec un indicible plaisir que nous vimes Octave, Marguerite et tous leurs employes traverser la riviere pour s'occuper aux travaux des champs. Angeline, c'est ainsi que la veille je l'avais entendu appeler par sa mere, avait ete confiee aux soins d'une vieille servante.

La journee se passa sans incidents. Marguerite traversa deux ou trois fois pour venir embrasser l'enfant. Vers cinq heures du soir, j'ordonnai a Paulo d'aller couper la corde qui retenait le bac. L'embarcation emportee par un courant rapide disparut bientot de nos yeux, et alla se briser dans des cascades qui etaient a quelques milles plus loin. Au

même moment, je remarquai que la vieille servante était sortie et occupée pour un instant dans le jardin qui se trouvait à un demi arpent de la maison. Tout semblait concourir à assurer le succès de mes projets.

Je profitai de son absence pour entrer par une fenêtre qui était ouverte du côté opposé où elle se trouvait. L'enfant dans son berceau, dormait du sommeil doux et calme de l'enfance. On voyait avec quelle tendre sollicitude sa mère avait orné sa couche, et rendu son lit aussi douillet qu'il était possible. Sur les meubles et le berceau étaient dispersés les jouets. Au moment où j'entrai dans la chambre, la petite avait quelques-uns de ces beaux rêves dorés ou elle causait avec les anges que sa mère lui avait représentés comme de petites sœurs, car sa figure était épanouie, et un sourire d'un ineffable plaisir errait sur ses lèvres. J'ai peine à me rendre compte aujourd'hui comment, malgré mon extrême scélératesse, je ne fus pas ému de ce touchant tableau. Pourtant avec fureur, la saisis dans mes bras, m'élançai vers la fenêtre, et gagner le bois qui était à deux arpents plus loin, ce fut pour moi l'affaire d'une minute, je ne pus pas toutefois m'évader tellement vite, que l'enfant éveillée soudainement en sursaut, jeta un cri qui fut entendu de la vieille servante et qui la fit accourir en toute hâte à la maison. Elle alla sans doute droit au berceau de l'enfant, car elle sortit aussitôt en poussant elle aussi un autre cri qui fut entendu des travailleurs sur l'autre rive.

Derrière un des grands arbres, je pus voir sans être vu ce qui se passait. Je savais que la rivière guéable qu'à plusieurs milles plus loin, et m'étais assuré qu'il n'y avait aucune embarcation qui put leur permettre de traverser. Je vis les employés d'Octave et Marguerite les retenir pour les empêcher de se noyer, en voulant aller porter secours à leur enfant, sans qu'ils pussent eux-mêmes savoir quels dangers la menaçait.

J'avais au moins deux grandes heures devant moi avant qu'ils arrivassent à la maison. Deux heures et la nuit étendrait ses sombres voiles dans la forêt, ma fuite était assurée.

Cependant Paulo par mon ordre, avait jeté dans une des chambres de la maison un brandon incendiaire, et était revenu me rejoindre tandis que la vieille fille sur les bords de la rivière, s'arrachait les cheveux et jetait des cris de désespoir. Bientôt après elle aperçut la fumée qui s'échappait par l'embrasure; je la vis courir à la maison, et quelques instants plus tard le feu était éteint, mais l'enfant déposée dans une hotte que j'avais préparée exprès était sur mes épaules, et je pris ma course vers la profondeur des bois, Paulo me suivait et portait les provisions.

Je marchai ainsi sans relâche deux jours et deux nuits, ne m'arrêtant qu'un instant pour donner quelque nourriture à la petite malheureuse, ne prenant pas moi-même le temps de dormir. La troisième journée, nous devions avoir parcouru une distance considérable, et par les précautions que nous avions prises de ne laisser aucun vestige de notre passage, nous étions hors de l'atteinte de ceux qui nous poursuivaient. Nous fîmes halte, et je sortis pour la première fois l'enfant de sa hotte. La pauvre petite était affreusement changée, elle n'avait cessé depuis le moment de l'enlèvement de pleurer et d'appeler à grands cris sa mère, son père, tous ceux enfin de qui elle pouvait espérer quelque protection. La frayeur qu'elle éprouva en apercevant nos figures est encore présente à ma mémoire, elle cacha son visage dans ses deux petites mains, et se mit à pousser des cris déchirants en appelant



encore maman, maman. Je fus obligé de la menacer pour lui faire prendre quelque nourriture qu'elle avait jusqu'alors presque toujours refusée.

Je tenais l'enfant sur mes genoux et la sentais trembler d'effroi. Je revois encore ses beaux yeux chargés de larmes qui nous imploraient tour à tour d'un air suppliant, pendant que la peur lui faisait étouffer des sanglots, et que sa petite bouche ne s'ouvrait que pour nous demander sa mère. Au lieu d'en avoir pitié, j'eus la féroce de lever la main sur elle et lui défendis d'une voix terrible de ne jamais prononcer ce nom devant moi, puis je l'étendis sur un lit que j'avais fait préparer par Paulo, car véritablement je commençais à craindre que l'enfant ne mourut épuisée par ses larmes et que ma vengeance ne fut ainsi qu'à moitié satisfaite.

Elle s'endormit enfin et bien longtemps pendant son sommeil des soupirs vinrent soulever sa poitrine. Lorsqu'elle s'éveilla quelques heures après, ce fut d'une voix triste et timide qu'elle me demanda à manger.

Pendant qu'elle dormait j'avais préparé pour elle nos meilleurs aliments. Ce n'était certes pas par tendresse que je l'avais fait, car je sentais au dedans de moi une telle fureur contre l'enfant d'Octave, que je l'eusse saisie par les pieds et lui eusse broyé la tête sur un rocher; mais mon désir de leur faire du mal n'était pas encore au tiers satisfait. Il me fallait prolonger la souffrance et leur voir boire le calice de la douleur jusqu'à la lie.

Enfin, lorsqu'elle eut pris son repas, je l'installai de nouveau dans la hotte. La pauvre petite se laissa faire sans même proférer une parole; mais le regard suppliant qu'elle tournait de temps à autre sur Paulo et sur moi, nous demandait grâce. Nous continuâmes notre route allant vers le nord. Je presumais que la poursuite s'était plutôt dirigée au sud, parce qu'un parti d'Iroquois avait été aperçu quelques jours auparavant prenant cette direction, et qu'ils retournaient dans leurs foyers; ces sauvages d'ailleurs étaient coutumiers de ces sortes d'enlèvements chez les colons français.

Nous marchâmes plusieurs jours faisant la plus grande diligence, et arrivâmes un soir dans un village montagnais. Ces sauvages avaient été nos alliés pendant presque toute la guerre que nous venions de soutenir; et leurs chefs me reçurent avec les plus grandes acclamations de joie. Dans la tribu, je connaissais une vieille indienne idolâtre qui avait conservé contre les blancs une haine implacable. Ce fut entre ses mains que je déposai Angeline, en lui donnant de l'or, beaucoup d'or, et lui promettant le double si je la retrouvais vivante lorsque, dans quatre ans, je reviendrais la chercher. La part des pillages qui me revenait comme chef, dans les guerres qui avaient eu lieu était très considérable, leur vente m'avait mis en mains de grandes valeurs en argent. Cette femme était cupide et méchante, et je ne doutais pas qu'entre ses mains l'enfant aurait tout à souffrir.

Je passai quelques jours au milieu des montagnais, et vins rejoindre ensuite la tribu huronne à l'endroit où je l'avais laissée.

Grâce à la paix qui avait été faite, un commerce étendu s'était établi entre les colonies françaises et anglaises, je m'engageai comme guide conduisant les caravanes, quelquefois aussi je faisais le métier de trappeur. Ces deux états augmentèrent beaucoup pendant quatre années les sommes que j'avais amassées.

## PLAISIRS DE LA VENGEANCE

Douze mois apres les evenements que je viens de relater, sous un deguisement qui me rendait meconnaissable, je m'approchai de la demeure d'Octave et Marguerite, pour m'assurer par moi-meme si la douleur que je leur faisais endurer, pouvait satisfaire la haine que je leur portais.

Non jamais le tigre altere du sang de sa victime, n'eprouve un plus grand plaisir, lorsqu'il la tient dans ses griffes, que celui que me causa la scene que je vais decrire.

La nuit etait deja avancee quand je frappai a leur porte et demandai l'hospitalite. On me l'accorda de tout coeur. Aussitot apres la vieille servante que je reconnus pour celle aux soins de laquelle l'enfant avait ete confiee, dressa la table sur l'ordre d'Octave, que j'eus de la peine a reconnaitre tant il etait change. Mais je refusai de manger et allai m'asseoir dans le coin le plus obscur de la salle: j'avais bien autre chose a faire que de prendre de la nourriture.

Ce fut donc avec une extreme satisfaction que je remarquai chez lui une empreinte de tristesse inexprimable. Son teint etait have et ses membres amaigris. Tout denotait les ravages d'un mal incurable et d'une douleur sans bornes.

La scene etait plus dechirante encore lorsque je me retournai de l'autre cote de la chambre et que je vis Marguerite gisant sur son lit. Quelques bonnes voisines l'entouraient et pleuraient avec elle, et j'entendais le nom d'Angeline se meler a leurs larmes. "Dieu, disait l'une, prend soin des petits enfants, pourquoi n'en ferait-il pas autant pour votre chere petite fille?" Marguerite a ces paroles se levait sur son lit, et leur repondait: "Pourquoi Dieu nous l'a-t-il donnee cette enfant, notre joie et notre bonheur, et a-t-il permis que de barbares sauvages s'en soient emparés?" Vous avez entendu, reprenait une autre voisine, ce que monsieur le cure vous a dit: "le cheveu qui tombe de notre tete, c'est Dieu qui l'ordonne, les tresors de sa Providence sont infinis, il veille sur ses petits enfants. Pourquoi la votre ne serait-elle pas aussi sous sa main?"

Pauvre Marguerite, dirai-je encore une fois, combien tu etais differente du jour ou je t'avais vue si heureuse pretant le serment eternel d'etre fidele a Octave, au pied de l'autel de notre vieille eglise. Oh! tu souffrais, oui tu souffrais dans ton coeur de mere toutes les tortures les plus atroces, physiques et morales qu'un etre humain puisse infliger. Elle etait pale, elevait parfois aussi vers le Ciel ses yeux baignes de larmes. Mon Dieu, mon Dieu, dit-elle, qui donc nous rendra notre chere petite Angeline?

Octave racontait dans un autre coin de la chambre aux voisins qui voulaient le consoler, combien il avait goute du bonheur intime avant l'enlevement de leur petite fille. A ce dechirant tableau, je voyais les yeux de chacun se baigner de larmes, et de mon coin je contemplais leur desespero, un seul mot leur eut donne une felicite supreme, mais je me gardai bien de le prononcer, je jouissais trop des delices de ma vengeance. Ces jouissances devinrent plus effectives encore, lorsque la pauvre mere s'adressant a moi me demanda: Vous mon frere, qui venez

sans doute de bien loin, ne pourriez-vous pas me donner quelques renseignements sur ce qui est devenue mon enfant? Je parus etonne et demandai des explications.

Octave et Marguerite me raconterent l'un et l'autre ce qui s'etait passe. Je me plaisais a contourner le poignard dans la blessure. Elle doit, leur dis-je, avoir ete enlevee par une tribu Iroquoise, qui soumet aux plus affreux tourments les enfants qu'ils ravissent aux blancs. Je leur racontai quelles devaient etre les souffrances qu'elle endurait entre leurs mains. En entendant ces details les pauvres et malheureux parents fondaient en larmes, je voyais tous les assistants fremir et paraitre me dire, c'est assez, par grace n'allez pas plus loin.

Cette nuit-la, le demon de la jalousie qui me possedait, devait tressaillir d'allegresse, car lorsqu'Octave allait embrasser sa femme et essayer de la consoler; au dedans de moi je sentais un ineffable plaisir de les entendre echanger entr'eux des paroles de desespoir, elles etaient le temoignage de ce qu'ils souffraient mutuellement. Tels furent les premiers fruits que je cueillis de mon odieuse vengeance.

#### AU LABRADOR.

Lorsque j'arrivai au camp, je fut accueilli comme de coutume, je m'informai si Paulo etait revenu. Le miserable s'etait depuis un an engage avec d'autres vagabonds pour aller faire la chasse dans le Nord-Ouest. Il etait arrive de la veille, parait-il. Je le fis appeler et j'ecoutai le recit de ses exploits.

Certes, il n'avait pas toujours trouve viande cuite! Associe avec un parti d'Esquimaux, il avait parcouru les regions les plus septentrionales de l'Amerique, longeant toujours les cotes du Labrador et du Detroit de Davis. Ils avaient vecu tous ensemble de la chair de quelques loups-marins qu'ils avaient captures ca et la.

Un jour enfin, il leur avait fallu tirer au sort pour savoir lequel d'entr'eux servirait de nourriture aux autres. Leurs chiens avaient ete devores, l'un apres l'autre, le tissu des raquettes qu'ils avaient fait bouillir, leur avait meme servi d'aliment. Une poussiere de glace qui leur fouettait sans cesse la figure, leur avait cause une maladie des yeux dont ils eurent mille peines a se guerir. Plusieurs d'entr'eux avaient deja succombe a la faim et aux miseres de toutes sortes; ils avaient ete obliges d'abandonner leur chasse, leurs pelleteries et leurs munitions, et c'est avec peine; qu'ils se sauverent des troupeaux de loups et d'ours blancs qui les poursuivaient.

Un parti de chasseurs montagnais qu'ils rencontrerent les sauva de la mort qui les menacait de si pres, ceux-ci les emmenerent avec eux dans leur propre village, ou Paulo lui-meme passa quelques jours. Il y fut recu avec la plus cordiale hospitalite. Par la maniere dont il me designa l'endroit, je compris qu'il avait ete, recueilli par la meme tribu et dans le meme village ou j'avais ete confier Angeline aux soins d'une vieille sauvagesse.

Effectivement, il ajouta qu'il s'etait pris d'amitie pour une vieille femme; que bien souvent il se rendait dans son wigwam et la voyait

battre une enfant qu'elle avait recueillie, disait-elle. L'enfant portait sur son corps et sur ses membres les meurtrissures des coups qu'elle avait recus.

Je lui avais cache le lieu ou j'avais laisse Angeline, mais je ne doutai pas un instant apres l'avoir entendu parler que le miserable avait reconnu l'enfant, et qu'il savait me faire plaisir en m'apprenant les traitements qu'elle recevait.

Quelques mois apres, la guerre se renouvela plus feroce encore qu'elle n'avait ete. Les Iroquois porterent toutes leurs forces contre les Hurons, qui etaient fixes sur les bords du lac qui porte leur nom. Ils firent un epouvantable massacre des vieillards, des femmes et des enfants qu'ils trouverent dans la bourgade. Les peres Brebeuf et Lalemant expirerent eux aussi, comme l'avait fait precedemment le pere Daniel dans les plus affreux tourments.

C'etait le coup de grace qui etait donne a nos malheureux allies les Hurons. Aussi durent ils se disperser et venir chercher sous l'abri des canons de Quebec, la protection dont ils avaient besoin pour conserver les restes de leur tribu.

Les massacres avaient ete terribles; couvert du sang de mes ennemis et cherchant la mort, je ne pus pas la rencontrer.

Paulo, dans les guerres dont je viens de parler, avait ete fidele au serment qu'il avait prete de repondre a mon appel. Il etait lache, comme je vous l'ai dit, mais remplissait aupres de moi le role de valet que je lui avais donne.

Enfin les quatre annees que j'avais fixees pour le temps ou j'irais reclamer Angeline, etaient expirees. L'or que j'avais donne a la vieille devait etre epuise, si elle l'avait employe comme je le lui avait dit. Angeline avait alors sept ans et demi et j'avais trop souffert d'etre prive du plaisir de la voir endurer des tourments comme ceux dont elle avait ete victime pendant ce temps, pour ne pas avoir hate de l'avoir aupres de moi, pour jouir au moins de ce que je lui reservais pour l'avenir.

Quand les restes de la tribu Huronne furent fixes aupres de Quebec, repris avec Paulo la direction des contrees du Nord. La saison de la peche et de la chasse etait arrivee. Dans les regions septentrionales, tout le monde sait que c'est aux derniers jours de decembre que les loups-marins en troupeaux nombreux se laissent aller au courant sur les glaces polaires, pour venir raser les cotes de l'Ile de Cumberland et celles du Labrador. C'etait par consequent vers ces endroits que la tribu des Montagnais s'etait dirigee. Paulo me designa dans notre route les endroits ou plusieurs de ses anciens associes avaient trouve la mort. La triste experience qu'il avait acquise m'avait mis sur mes gardes, aussi n'avais-je pas regarde aux depenses pour m'assurer d'amples supplements de provisions et un heureux retour.

Lorsque je rejoignis les Montagnais, je fus salue avec plaisir, Malheureusement leur chasse et leur peche n'avaient pas ete fructueuses, cependant ils esperaient des secours qui devaient leur venir d'un parti de chasseurs qui etaient alles plus loin.

La vieille sauvagesse avait suivi la tribu. Elle surtout avait souffert toutes les miseres possibles. Angeline etait dans un etat

d'amaigrissement a faire peur. Comment dans ce moment n'ai-je pas fremi en faisant un rapprochement du temps ou j'avais arrache cette enfant, si heureuse d'entre les bras de ses parents, pour la remettre aux soins de cette maratre. Je recompensai cette derniere en lui donnant de l'argent pour payer ses mauvais traitements. J'avais eu soin d'enfourir dans des endroits surs, le long du trajet, les provisions et les viandes fumees dont je pouvais disposer, de sorte que j'etais certain de n'en pas manquer au retour.

Ainsi revins-je avec Angeline prenant d'elle les soins les plus tendres et desirant qu'elle fut aussi belle, aussi charmante que possible, quand j'irais la presenter a ses parents sous un nom suppose.

Apres notre retour, grace a une bonne nourriture, elle retrouva toutes ses forces; et sa beaute en se developpant, frappait tous ceux qui la voyaient. Elle avait neanmoins conserve de la hutte sauvage une teinte de tristesse et de timidite, qui donnait a sa figure un charme dont il etait difficile de se defendre. Son caractere etait sympathique, et sa sensibilite extreme, elle ressentait tres profondement les injustices et les mauvais traitements sans toutefois jamais se plaindre: les bons procedes ne manquaient jamais de faire venir a ses yeux des larmes de gratitude accompagnees des plus touchants remerciements. Trois ans s'etaient ecoules, depuis que je l'avais ramenee, aupres de moi; je m'etais chaque jour evertue a former son education et a developper son intelligence; l'enfant repondait d'une maniere admirable aux lecons que je lui donnais; c'etait une belle petite sensitive que je cultivais, elle etait bonne, affectueuse et possedait de plus une grace et une delicatesse naturelle exquise.

Il me semble la revoir encore dans ce moment, lorsqu'elle tournait ses beaux yeux si caressants vers moi, me demander a chaque instant du jour de sa voix si douee: Pere (c'est ainsi qu'elle m'appelait) que puis-je faire qui puisse t'etre agreable? La maniere dont elle me parlait semblait une supplication, une priere et faisait taire pour un moment mes mauvaises passions, je me sentais attendri de tant de prevenances et de soumission, mais le demon qui me dominait reprenait bien vite le dessus. Octave et Marguerite, me soufflait-il a l'oreille, comme ils devraient s'amuser de te voir si lache, eux qui ont ete si heureux. A cette idee, je bondissais dans d'inexplicables transports de rage comme aux premiers jours de leur union, Je maudissais tout le monde et jusqu'a Dieu lui-meme... Oh! quel enivrement, me disais-je dans ma fureur insensee, quel enivrement, quels delices de les voir souffrir avec usure des tourments qu'ils m'ont fait endurer. Mais je ne connaissais pas alors combien plus terribles et inexorables sont les chatiments que Dieu inflige a notre conscience, lorsque nous enfreignons ses lois.

En ecrivant ces pages nefastes des jours malheureux de ma vie, les larmes brulantes et si ameres du repentir coulent le long de mes joues, il vous ferait pitie si vous le voyiez, dans ce moment, aneanti sous le poids des remords, ce vieillard qui n'a jamais sourcille aux tristes apprets des buchers dans les guerres indiennes, lui qui voyait d'un oeil indifferent les chairs palpitantes et denudees des infortunes prisonniers de guerre, fremir sous les tisons ardents dans une derniere agonie.

Helas la pauvre enfant ne se doutait guere, que tous les bons traitements dont je l'entourais n'etaient qu'autant de reseaux perfides que je tendais autour d'elle; comme enfant de Marguerite, je la haissais de toutes les puissances de mon ame. De meme que le cannibale engraisse

son prisonnier pour le préparer a son repas de fete, ainsi ai-je fait d'Angeline; et sur une nature comme la sienne, j'etais certain d'avance d'une obeissance aveugle envers moi.

Jamais allusion n'avait ete faite aux jours de son enfance, que par l'histoire que je lui racontais de la maniere dont elle etait tombee dans mes mains. C'etait, lui avais-je dit, en passant un jour le long d'une grande route deserte, que j'avais entendu les cris d'une toute jeune enfant; abandonnee par ses parents denatures, elle aurait indubitablement servi de proie aux betes feroces, si je ne l'avais pas recueillie. De sales haillons l'enveloppaient, la faim et les miseres de toutes sortes etaient empreintes sur sa figure. J'avais ainsi rempli pour elle le role de la Providence.

A chaque mot de cette histoire, l'enfant, baignee de larmes venait m'embrasser en me remerciant.

Enfin le jour ou je devais la conduire a ses parents, sans toutefois la faire reconnaitre, etait arrive.

Elle etait encore tout emue de la repetition de ce conte. Oh! qu'elle etait belle avec son costume pittoresque et demi-sauvage que je lui avais fait confectionner sans regarder au prix lorsque je la conduisis chez Octave quelques jours apres. J'etais d'ailleurs informe que le temps pressait, parce qu'il n'avait plus que quelques jours a vivre. Mes renseignements etaient bien precis, puisqu'en entrant dans la maison, cette fois j'eus presque peur de mon oeuvre. Jamais le genie du mal ne peut infliger dans une paisible et heureuse demeure, plus ou meme autant de douleurs que je leur en ai fait endurer. Pour completer leurs souffrances, un incendie avait detruit leur grange et toute leur recolte l'annee precedente; mes espions m'en avaient informe, c'etaient eux qui y avaient mis le feu d'apres mon ordre.

Les malheureux jeunes gens avaient ete obliges de contracter des dettes considerables pour reparer les pertes qu'ils avaient subies; ils etaient donc devenus dans un etat de gene des plus apparentes. Au moment ou nous arrivames, un pretre avec une nombreuse assistance terminaient les derniers versets du De Profundis. Tout le monde etait triste et recueilli, et l'on entendait des sanglots de tous cotes, Octave venait d'expirer. Son cadavre gisait devant moi. Il etait have et defigure au point que je ne l'aurais point reconnu, si ma haine ne m'eut dit que c'etait lui.

La priere finie, chacun en essayant ses larmes disait: Pauvre Octave, si jeune avec un si long avenir de bonheur devant lui, si plein de force et de sante et malgre cela deja mort. Quelles douleurs terribles les malheureux enfants ont endure depuis l'enlevement de leur petite fille, quelles larmes de sang le desesperoir ne leur a-t-il pas fait verser, et Marguerite dans peu d'instant, elle aura ete rejoindre Octave. Ils seront tous deux bienheureux, alors leur martyr sera termine.

Cependant, d'apres le conseil du pretre, on avait transporte Marguerite dans un autre appartement pour lui epargner la vue navrante des derniers moments d'Octave; le silence etait parfait et nous l'entendions qui l'exhortait d'une voix emue et pleine d'onction a se resigner et a faire a Dieu l'offrande des sacrifices que dans ses inscrutables desseins, il avait exigés d'elle. Si votre enfant est aupres des anges, rejouissez-vous, lui disait-il, dans peu d'instant vous serez avec elle et votre mari; si au contraire, elle vit encore, du haut du ciel vous

veillerez tous deux sur elle, et dans le cas ou elle serait entre les mains des mechants, vous la protegerez plus efficacement que vous n'auriez pu le faire ici-bas.

Peu apres, elle demanda a revoir encore une fois son Octave. On s'empressa d'acquiescer a son desir et de transporter son lit dans la chambre ou il gisait. Elle fit un signa a une vieille servante, que je reconnus pour la meme qui prenait soin de l'enfant le jour de l'enlèvement. Celle-ci alla chercher le berceau et le placa entre les deux lits. Helas il etait a jamais reste desert. Les memes jouets que j'avais vus autrefois aupres de la petite etaient encore la au pied de sa couche et comme a portee du sa main. Ils avaient ete religieusement conserves, comme s'ils eussent espere qu'un ange la leur ramenerait. Leur lustre seul avait ete terni par les larmes et les baisera des parents desoles.

Avant que de jeter un regard sur la mourante, je fermai les yeux pour me recueillir et jouir interieurement des ravages que la douleur et le desespero devaient lui avoir cause. En les rouvrant, je faillis pousser un cri de joie, mes plus extravagantes esperances etaient depassees. Marguerite n'etait plus qu'un squelette, recouvert d'un parchemin jauni et colle sur des os.

Ses yeux seuls vivaient, mais ils avaient un eclat veritablement effrayant. Ils semblaient vous percer et rentrer dans l'ame de ceux sur lesquels ils s'arretaient. Je les suivais avec angoisse, de crainte qu'ils ne s'arretassent sur moi quand je les voyais se promener avec indifferance sur chacune des personnes de l'assistance.

Les pleurs d'Angeline se melaient abondamment a ceux des voisins et de leurs femmes, qui chaque jour avaient suivi les progres du mal.

Marguerite regarda un instant Octave, puis ses yeux tomberent sur moi apres avoir erre vaguement sur les personnes presentes. Un feu sombre et terrible les eclairait. C'etait les derniers jets de lumiere de la lampe qui s'eteint. Surpris d'abord, ils prirent bientot une fixite extraordinaire. Je sentais qu'ils plongeaient jusqu'aux derniers replis de mon ame comme s'ils eussent voulu en penetrer les secrets. De plus en plus, de ternes et maladifs qu'ils etaient auparavant, ils devenaient intelligents et percants. Je ne sais ce qui se passait au dedans d'elle, mais je comprenais qu'il y avait quelque chose de surnaturel, et qu'elle lisait au dedans de moi comme dans un livre ouvert. Le feu qui sortait sous ses prunelles me brulait, me devorait, et j'aurais donne tout le monde pour pouvoir m'y soustraire.

Sous ce regard ardent, mes dents claquaient, dans ma bouche, un fremissement se fit sentir dans tous mes membres, et malgre l'empire que j'avais sur moi-meme, je tremblais et une sueur abondante se repandit sur tout mon corps.

Je le voyais, elle me reconnaissait et devinait tout. Je ne sais ce qui fut advenu, si ses paupieres ne se fussent fermees. Bien que son regard n'eut pas ete long, il m'avait exprime tout ce qu'il y avait eu dans ma conduite de mechancete et de scleratesse. Je profitai toutefois de ce moment pour me refugier dans un coin de la chambre d'ou je pouvais l'observer sans qu'elle ne me vit.

Pendant, ce temps, tout le monde etait silencieux, le pretre seul priait tout bas aupres de leurs chevets.

Peu d'instants apres, la mere ouvrit de nouveau ses yeux et les tourna vers l'endroit que je venais de laisser. Angeline avait pris ma place. Elle la couvrit a son tour de son regard brillant, mais maintenant lucide. Elle la fixa longtemps. Jamais je ne pourrai decrire le changement d'expression qui s'opera soudainement. Ce fut comme un rayon celeste d'esperance et d'amour d'abord, puis de bonheur ineffable, il passa et s'eteignit comme l'eclair. Elle ferma de nouveau les yeux pour se recueillir encore un moment, et fit signe a la vieille servante d'approcher plus pres d'elle, lui murmura quelques mots a l'oreille. Ces quelques mots que nous n'entendimes pas nous parurent etre un ordre. Celle-ci vint prendre Angeline qui fondait en larmes, et la conduisit aupres du lit. Marguerite la contempla un instant avec une expression que je ne puis decrire, et que vous ne sauriez jamais imaginer; puis, d'un bond, elle fut sur son seant, saisit Angeline, la pressa sur sa poitrine et collant ses levres sur celles de la petite: Mon enfant, ma chere Angeline, s'ecria-t-elle, d'une voix impossible a rendre, merci, merci mon Dieu... puis elle retomba sur son oreiller tenant toujours son enfant etroitement embrassee.

A cette vue, tout le monde etait muet de stupeur et quand au bout d'une minute quelques assistants les separerent, Marguerite ne souffrait plus, et Angeline par ses sanglots et ses larmes avait inonde la visage de la morte pendant que dans ses paroles a peine articulees, on entendait: ma mere, oh! ma mere..... Dieu avait permis qu'elles se reconnussent mutuellement.

Maintenant que je n'etais plus sous les regards de la mere, ma joie feroce etait revenue. Je devais etre horrible a voir dans ce moment solennel et dechirant; je craignais que le bonheur que je ressentais dans mon ame, ne se trahit sur ma figure et qu'on ne s'en apercut. Je saisis donc Angeline par la main et me precipitai vers la porte; A nous deux, a present, lui dis-je, bien que la malheureuse victime repetat encore, ma mere, oh! ma mere, et qu'elle etouffa dans ses sanglots.

## LES YEUX DE MARGUERITE.

Lorsque je quittai la demeure d'Octave tout occupe que j'etais a poursuivre mes idees diaboliques de vengeance jusque sur Angeline, je n'avais pas remarque un tout jeune homme qui avait observe avec une attention extraordinaire, comme je pus m'en convaincre plus tard, ce qui venait de se passer. Il etait doue d'une perspicacite bien rare. Sans doute qu'il analysa tout ce qu'il y avait d'horreur et de reproches dans les terribles yeux de Marguerite lorsqu'ils se fixerent sur moi, et qu'elle m'eut reconnu ainsi que son enfant.

Vraiment l'ange de la vengeance ne saurait avoir lors du jugement dernier rien de plus affreux, de plus implacable que n'eut ce regard. Malgre tout l'empire que j'avais sur moi, et les efforts que je fis pour le dissimuler, la terreur et l'epouvante qu'il me causa ne lui avaient pas echappe. Sans aucune defiance, je pris le chemin des bois, tressaillant de plaisir au souvenir des succes inesperes que j'avais obtenus, et meditant de nouveaux projets aussi execrables contre Angeline. Une chose toutefois me revenait a l'esprit et me causait interieurement un malaise indefinissable, c'etait ce regard si terrible



qui m'effrayait autant qu'une apparition d'outre-tombe.

Tant que le permirent les forces de l'enfant, nous marchames sans prendre un instant de repos et aussi vite qu'il etait possible. Vers la fin de la journee, je fus obligé d'entreprendre de la porter jusqu'a une hutte que je savait etre sur la lisiere des bois et ou j'avais decide de passer la nuit.

Le sentier que j'avais choisi pour revenir, n'etait pas le meme que j'avais suivi les jours precedents. Autant le premier etait rempli de vie, de clarte et de fraicheur sous le couvert des grands arbres, autant celui-ci etait triste et desole. Je l'avais prefere parce qu'il abregeait notre route. Il serpentait a travers des savanes et des fondrieres a perte de vue. Quelques mousses brulees, quelques arbres rabougris epars ca et la, faisaient contraste avec les magnifiques chenes qui bordaient le premier. A part quelques couleuvres ou autres reptiles qui traversaient notre sentier, et se glissaient sous l'herbe dessechee, point de gaité, point de chants des oiseaux. Seul parfois, un heron solitaire envoyait une ou deux notes gutturales et monotones, puis tout retombait dans le silence.

Le soleil si brillant le matin, avait pris une lueur sombre. De blafardes et epaisses vapeurs l'obscurcissaient, et le faisaient paraitre comme entoure d'un cercle de fer chauffe a blanc. L'atmosphere etait lourde et suffocante, pas un souffle ne se faisait sentir. Habitue par ma vie errante a observer les astres et les changements de temperature, il me fut aise de prevoir l'approche d'un de ces terribles ouragans qui sont heureusement assez rares dans nos climats.

La distance qui nous separait du lieu ou nous devions passer la nuit etait encore considerable, il fallait doubler le pas si nous voulions y parvenir avant que l'orage eclatât, tel que tout dans la nature nous l'annonçait. Exaspere moi-meme par la fatigue et les mille passions qui me dominaient, je deposais Angeline de temps a autre et la forçais de marcher. Elle etait epuisee; elle trebuchait a chaque pas, et malgre cela, je la brutalisais pour la faire avancer encore plus vite. Depuis plusieurs heures, je lui parlais d'une voix menaçante. J'etais le maitre desormais, elle une victime orpheline. Enfin elle s'affaissa au milieu du sentier, puis joignant les mains et jetant sur moi un regard baigne de larmes, "Pere, dit-elle, je ne puis aller plus loin." Je grinçai des dents et levai mon baton sur elle, elle baissa la tete. "Tue moi si tu veux, je le merite bien, ajouta-t-elle, en pleurant plus fort, car je n'ai plus la force de me soutenir." Furieux, j'allais frapper, quand un eblouissement me saisit, il ne dura pas une seconde, mais il fut assez long pour produire un tremblement dans tous mes membres. Marguerite avec son effroyable regard etait entre son enfant et moi, pendant qu'a mon oreille resonnaient ces mots de menace et de defit "frappes si tu l'oses" en meme temps que ses yeux jetaient des flammes.

Je lançai au loin mon baton, saisis Angeline dans mes bras et pris ma course poursuivi par cette terrible vision. Lorsque j'arrivai haletant et epuise a l'endroit ou devait se trouver la cabane, il n'y avait plus qu'un monceau de cendres et quelques morceaux de bois que l'incendie n'avait pu devorer.

Malgre mon extreme fatigue, je profitai des dernieres lueurs du crepuscule pour chercher un gite. Un rocher ayant un enfoncement qui pouvait donner abri a une seule personne, se presenta a ma vue. J'y fis entrer Angeline, lui donnai quelques aliments et fermai l'ouverture avec

les restes des pieces de bois que le feu avait epargnees; puis je me glissai sous un amas d'arbres que le vent avait renverses et qui formaient par leurs branches une toiture presque impermeable.

Il etait grand temps, car en ce moment la tempete eclatait dans toute sa fureur. Bien des fois j'avais pris plaisir a voir le choc terrible que les elements dans leur colere insensee se livrent entre eux. J'entendais alors sans crainte roulements du tonnerre, et je n'avais pas ete emu en voyant la foudre ecraser des arbres gigantesques a quelques pas de moi. Je croyais avoir vu en fait d'ouragans tout ce que la nature peut offrir de plus effroyable; mais jamais je n'avais ete temoin d'un tumulte pareil, les eclats du tonnerre etaient accompagnes de torrents de grele et de pluie. Le vent avec une rage indicible passait au travers des branches, s'enfoncait dans les anfractuosités des rochers avec des cris aigres et discordants qui vous glaçaient de terreur. Sous sa puissante etreinte, les arbres s'entrechoquaient avec de douloureux gémissements. Il me semblait voir leurs troncs se tordre en tous sens, pour echapper a la force irresistible de cet ennemi invisible. Je suivais en imagination les peripeties de cette, lutte supreme; mais bientot, un craquement prolonge m'annonca qu'un des geants de nos forets venait de tomber, entrainant dans sa chute les arbres voisins qui n'avaient pu supporter son poids enorme. Pendant ce temps, les eclairs se succedaient sans interruption, le firmament etait en feu, on eut dit du dernier jour. C'etait un spectacle grandiose et effrayant a la fois.

Jamais non plus la grande voix des elements dechaines ne s'etait montree aussi solennelle et ne m'avait empeche du fermer l'oeil; mais ce soir-la, je me sentais inquiet, mal a l'aise et malgre mon extreme fatigue, je ne pus pendant longtemps reussir a m'endormir. Toutes ces voix stridentes, tous ces fracas terribles et discordants produisaient sur moi l'effet de fanfares infernales.

L'apparition de l'apres-midi me revenait sans cesse a l'esprit et

me faisait frissonner; pourtant ma vengeance n'etait pas complete puisqu'Angeline me restait! D'un autre cote, il me semblait entendre encore le pretre qui, en montrant le ciel a Marguerite, lui disait: "De la haut, vous et Octave protegez votre enfant, si elle est au pouvoir des mechants."

Toutes ces pensees differentes me bouleversaient et lorsqu'enfin je pus m'endormir, une fièvre ardente s'etait emparee de moi et ma tete etait brulante. Mon sommeil fut penible et agite. J'etais au milieu d'un songe affreux, lorsqu'un eclat de tonnerre plus terrible que tous les autres vint abattre un chene enorme a quelques pas de moi. Le bruit me fit ouvrir les yeux et que devins-je? en apercevant un spectre hideux penche sur moi! Son souffle glace, comme le vent d'hiver m'inondait tout la corps. Bientot un petillement comme celui d'un incendie dans les bois se fit entendre. Des lueurs sombres et sinistres environnerent le spectre. La figure s'en degagea. Grand Dieu! que vis-je? C'etait Marguerite telle que je l'avais vue le matin, plongeant encore son regard dans le mien. Il avait la meme fixite et le meme eclat; mais cette fois de meme que dans la savane, il etait charge de menaces. Ma frayeur augmenta encore, lorsqu'approchant sa bouche decharnee de mon visage, elle me repeta de sa voix breve et sepulcrale: "Frappe si tu l'oses!" Et apres ces mots, un autre spectre vint se placer a cote d'elle, c'etait Octave, je le reconnus parfaitement. Ses traits a lui aussi avaient un caractere d'implacable severite. Angeline, je ne sais comment, se trouvait derriere eux et arretait leurs bras prêts a me precipiter dans un

gouffre beant tout aupres de ma couche. Je demeurai foudroye, aneanti par cette affreuse vision. Mes cheveux se dresserent d'epouvante, une sueur froide et abondante s'echappa de chaque pore de ma peau; mes dents claquaient de terreur et pourtant malgre toutes les tentatives que je fis, je ne puis reussir a me soustraire a l'apparition. Vainement cherchai-je a l'eloigner de moi, je fis des efforts en raidissant les bras pour la repousser, mais ils etaient rives au sol. Ma langue ne put articuler un seul mot, ni mes yeux se fermer. Il ne faut pas croire que ce que je rapporte etait l'effet d'un cerveau en delire; non certes, j'avais la fièvre, mais je les voyais tous deux. Je sentais leur souffle, j'aurais pu les toucher, si l'epouvante et la terreur n'eussent paralyse tout mon etre. Mes chiens eux-memes, blottis et tremblant aupres moi, poussaient des gemissements plaintifs et semblaient me demander protection.

Ah! combien je souffris dans ces quelques heures, je ne saurais le dire. La force humaine a des limites: peut-etre aussi l'idee d'une priere me vint-elle et Dieu eut-il pour moi un regard de pitie; mais ce que je me rappelle, c'est d'avoir entendu des cris plaintifs, que des flammes m'envirerent et que je perdis connaissance.

Quand je revins a moi, j'etais etendu sur un bon lit de sapins, un dome de verdure me protegeait contre les rayons matinaux du soleil. Les branches entrelacees laissent filtrer une douce lumiere et la rosee du matin me representaient avec les rayons du soleil qui les traversaient, comme un ecrin de diamants.

Je fus quelque temps avant que de pouvoir me rendre compte de l'endroit ou j'etais, et me rappeler ce qui s'etait passe. Apres un effort, je reussis a me mettre sur mon seant. Mes idees devinrent plus lucides. Angeline au pied de mon lit pleurait et priait. "Ou suis-je demandai-je d'une voix presque eteinte?" Au son de ma voix, elle poussa un cri de joie et vint m'embrasser: les mains; puis mettant un doigt mutin et discret sur sa bouche pour me defendre de parler, elle continua d'une voix emue; "Le bon Dieu nous a envoye un grand secours! Apres lui, c'est a une femme des bois et a son fils surtout, que tu dois de n'etre pas brule vif, et moi morte de faim ou d'epuisement. Ils t'ont sauve des flammes au moment ou un affreux incendie, allume par le tonnerre, allait t'envelopper. Il etait grand temps; crois-moi, les flammes t'entouraient, tes vetements etaient en feu; Pere, tu etais sans connaissance. Depuis bientot dix jours, ils te soignent et nous donnent a tous deux la nourriture; mais ne dis pas mot, car ils me gronderaient; vois-tu ils m'ont defendu de te laisser parler et m'ont recommande de te faire boire a ton reveil un peu de cette tisane."

Enfin deux jours apres je me trouvai beaucoup mieux et pus avoir quelques explications d'Angeline quoiqu'elles fussent bien imparfaites, n'ayant pu obtenir encore le plaisir d'offrir a mes sauveurs inconnus l'expression de ma reconnaissance et les recompenses que je leur destinais. Ils s'obstinerent longtemps sous un pretexte ou sous un autre a ne pas se montrer, mais enfin ils durent ceder a mes demandes reiterees et je pus faire leur connaissance.

Ils m'apprirent plus tard qu'ils s'etaient trouves chez Octave le jour de sa mort; qu'Octave et Marguerite avaient ete pour le jeune homme et sa mere une veritable Providence.

Ils les avaient recueillis un soir que manquant de tout, ils allaient mourir en proie a une fièvre ardente et ils leur avaient donne tous les

soins possibles.

Tous deux avaient donc voué à leurs protecteurs une reconnaissance sans bornes et ne manquaient jamais de venir la leur exprimer à leur sortie des bois.

À la nouvelle de leur mort prochaine, ils s'étaient hâtés d'accourir. Ils avaient vu bien des fois le désespoir des malheureux parents au

sujet de leur petite fille; mais appartenant à une autre tribu, ils ignoraient ce qu'elle était devenue.

Aucun des incidents de la journée ne leur avait échappé. Ils avaient remarqué mon malaise indicible lorsque Marguerite avait fixé son regard sur moi et entendu le cri déchirant de la mère lorsqu'elle avait reconnu l'enfant. Ils avaient aussi soupçonné une partie de la vérité et s'étaient mis sur mes traces pour approfondir ce mystère et protéger au besoin la malheureuse orpheline.

Cependant mes forces se rétablirent bientôt et je pus reprendre en regagnant ma tribu la vie d'habitant des bois. Mais le croirait-on à mesure que les forces me revenaient, l'idée de poursuivre ma vengeance se réveillait plus pressante, plus terrible que jamais; et malgré la terreur que m'inspirait encore le souvenir de la vision, je résolus fermement de la pousser jusqu'au bout. Quelque fussent les obligations que j'avais envers l'indienne et son fils je ne tardai pas à les prendre en haine. Je sentais instinctivement qu'ils allaient être de puissants protecteurs pour Angeline et je décidai de me soustraire à leur surveillance.

Je partis un jour avec Angeline pendant qu'Attenousse et sa mère avaient rejoint un parti de chasseurs et devaient être absents plusieurs semaines; je me dirigeai vers les rivages de la Baie des Chaleurs, sans que personne sut de quel côté j'allais. J'y passai cinq années au milieu des Abenakis, cultivant et développant, autant qu'il m'était possible, l'esprit et les sentiments de délicatesse de l'enfant, ne perdant durant ce temps aucune occasion de m'informer de Paulo et de tâcher de lui faire connaître l'endroit où je l'attendais, car il était indispensable à mes projets. Enfin un matin, il arriva tout dégradé, plus hideux et plus cynique encore qu'il ne l'était les dernières fois que je l'avais vu. Le fer rouge du bourreau lui avait imprimé sur le front le stigmate d'infamie. À cette vue, le cœur me bondit de joie, aussi j'en fis mon hôte et mon commensal; il devint mon compagnon inséparable.

Angeline pouvait alors avoir de quatorze à quinze ans, elle s'était admirablement développée. Sa figure était belle, son front respirait la douceur et la candeur. Elle m'était soumise et dévouée à l'extrême, s'évertuant à prévenir le moindre de mes desirs; et je savais qu'elle se mettrait à la torture pour me faire plaisir.

Pour compléter ma vengeance, j'avais décidé de jeter cet ange de vertu et de bonté entre les bras du misérable Paulo. Il est facile de comprendre l'aversion et l'horreur que ce scélérat lui inspirait. Bien que je lui recommandasse de cacher ses débauches crapuleuses aux yeux de la jeune fille, sa scélératesse naturelle l'en empêchait. J'aurais mis mon projet, à exécution depuis longtemps si le regard de Marguerite ne m'eût encore poursuivi et n'était venu de temps en temps me faire frémir de terreur, lorsque surtout sa voix sépulcrale soufflait à mon oreille "frappe si tu l'oses."

Cependant, un jour que j'avais pris de l'eau-de-vie plus qu'à l'ordinaire, je me résolus à frapper le dernier coup. Je n'avais encore fait que des allusions détournées à Angeline quant à mon projet, et chaque fois, j'avais vu la jeune fille frissonner de dégoût au seul nom du monstre. Ce fut donc ce jour-là, après avoir pris un bon repas, qu'elle m'avait appreté avec grand soin et pendant que Paulo d'après mes ordres, s'était absente, que je lui signifiai formellement ce que j'exigeais d'elle. La pauvre enfant me regarda d'abord d'un oeil doux et étonné comme pour s'assurer si j'étais sérieux, n'en pouvant croire ses oreilles, mais bientôt ma voix devint plus sèche et plus impérative, je pris le ton de la colère et l'informai que dans trois semaines, elle serait l'épouse de Paulo. À ces mots, elle tomba à mes pieds en les arrosant de ses larmes. Les mains jointes, elle tourna ses beaux grands yeux vers moi: "Oh! mon père, mon bon père, dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, non! non! c'est impossible! Je veux toujours demeurer avec toi, je te soignerai dans tes vieux jours et tâcherai de ne jamais te donner aucune cause de chagrin. Pardonne-moi, toi qui es si bon, car il faut que, sans intention, j'aie fait des choses bien mauvaises qui ont pu te déplaire, pour que tu veuilles me livrer à cet infame. Si tu l'exiges, mon père, je laisserai la cabane et n'y reviendra que pour préparer tes repas et prendre soin de toi lorsque tu seras malade. Je ne te demande pour toute nourriture que de partager avec les chiens les restes que tu nous abandonnera; je t'aimerai autant que je le fais et te servirai aussi bien que je le pourrai. Je m'entendrai à la porte de ton wigwam et serai toujours prête à répondre à ton appel. Non jamais je me plaindrai car je te sais bon et juste et à force de soins et de prévenances, je te ferai peut-être oublier le mal que je t'ai fait sans le vouloir; mais au nom du ciel, au nom de tout ce que tu as de plus cher sur la terre, oh! ne me livres pas, ne me donnes pas à ce misérable." En disant ces mots, la misérable enfant embrassait mes pieds et versait des larmes capables d'attendrir un rocher.

Quels mépris ne devront pas avoir pour moi ceux qui liront ces lignes et quelle horreur n'ai-je pas ressentie depuis quinze ans contre moi-même au souvenir de cette scène déchirante. Non, dans ce moment je n'étais pas une créature de Dieu, je n'étais pas même un homme, j'étais un véritable démon incarné. Une joie féroce parcourut tout mon être et comme l'éclair, la rage et la jalousie que j'avais nourries depuis si longtemps éclatèrent plus effrayante que jamais.

Au lieu d'être attendri, je saisis l'enfant dans mes bras et allais lui briser la tête sur la pierre du foyer, lorsque l'éblouissement et la vision des yeux de Marguerite passèrent devant moi. En même temps mes deux bras se trouverent serrés comme dans un étau, cette fois encore, tous les objets disparurent à ma vue et les mots "frappe si tu l'oses" retentirent à mes oreilles.

Mes terribles passions à force de violence avaient enfin fini par influencer sur ma constitution. Un médecin que j'avais consulté dans une de mes excursions, m'avait prévenu que si je ne modérais pas la fougue de mes emportements, je ressentirais bientôt les atteintes du Haut Mal. Toujours est-il que dans le cours de la nuit, lorsque je repris connaissance, Angeline, agenouillée dans un coin de ma chambre, avait les mains élevées vers le ciel, elle récitait en pleurant, une fervente prière, demandait à Dieu de conserver mes jours, promettant bien de faire tout ce que j'ordonnerais; elle s'accusait d'être la cause de mon mal par le chagrin qu'elle me causait.

Cependant, je sentais aux deux bras une douleur tres-vive. Je relevai mes manches et aperçus les empreintes de doigts telles qu'en aurait pu faire une main de fer. Or, pas un homme de la tribu, je le savais, n'aurait pu imprimer par sa force musculaire de semblables meurtrissures sur moi et ne l'aurait ose. Le souvenir de cette etreinte formidable me revint a l'esprit. Etait-ce Octave ou un protecteur inconnu qui etait venu sauver Angeline? On le saura.

Ce fut alors et peut-etre pour la premiere fois depuis bien des annees, qu'en cherchant a repondre aux questions que je m'adressait, l'idee d'un Dieu vengeur se presenta a ma pensee, et pour la premiere fois aussi des larmes de repentir glisserent sur mes joues, Pendant ce temps, Angeline priait toujours. Oh! comme dans ce moment, si je l'avais ose, je l'aurais interrompue pour lui demander pardon. Quand elle eut termine sa fervente priere, elle s'approcha de moi, me prit la main d'un air timide; son regard etait charge de tristesse et de larmes. J'allais parler pour la consoler lorsque des pas se firent entendre de ma cabane. En meme temps, un beau jeune indien a la taille herculeenne, aux traits males et francs s'arreta sur le seuil. Il portait le costume d'une autre tribu sauvage, nos plus fideles amis. Je remarquai de plus avec etonnement qu'il avait le tatouage et les armes du guerrier indien qui parcourt les sentiers de la guerre. Il s'arreta immobile et attendit, comme il est d'usage chez eux, que je lui adressasse la parole. Que veux mon jeune frere, lui dis-je, en m'asseyant sur mon lit? Depuis quand est-il dans le camp et pourquoi n'est-il pas venu fumer le calumet avec l'Ours Gris (c'est ainsi qu'on me designait parmi les indiens dans le wigwam du grand chef). Je suis venu, repondit-il, mais le mauvais genie s'etait empare de l'esprit du Grand Chef et au moment ou je suis entre, il allait ecraser la tete d'une pauvre jeune fille. "L'Ours Gris, ajouta-t-il d'un air dedaigneux, n'a-t-il donc plus assez de force pour combattre des hommes, puisqu'il s'attaque aujourd'hui aux femmes. Le Grand Chef de Stadacone sera bien surpris, lorsque je lui dirai qu'Helika qu'il m'a envoye chercher pour reunir ses guerriers, je l'ai trouve assassinant une enfant qui ne lui a jamais fait de mal? Que diront aussi Ononthio et ses guerriers, si jamais ils entendent parler de ce que j'ai vu hier soir? J'ai attendu que le genie du mal fut parti du ton esprit, que tu pusses me comprendre pour te remettre un message presse et important."

Ces paroles etaient dites d'une voix ferme et pleine de mepris.

Des ce moment, les empreintes que je portais sur mes bras etaient expliquees.

Je fis signe au guerrier de s'asseoir et m'empressai de decacher ce message. C'etait effectivement un ordre du gouverneur de Quebec qui m'invitait ainsi que tous les autres chefs des divers tribus allies aux francais, de se rendre immediatement a un conseil de guerre. Il fallait, ajoutait le message, faire la plus grande diligence, car les anglais et les iroquois avaient deja fait irruption sur notre territoire; des renseignements positifs le mettait a meme d'affirmer que plusieurs des notres avaient ete massacres par ces derniers.

Il n'y avait pas a balancer un seul instant. En peu de temps, j'assemblai la tribu et je reunis le grand conseil de guerre. Il fut unanimement decide que nous irions porter secours a nos freres, et repousser, pour toujours, s'il etait possible, ces puissants et barbares ennemis. Toutes les diverses peuplades, Malachites, Abenakis, et Montagnais se joignirent a nous et deux jour apres l'arrivee du

courrier, ayant remis les femmes et les enfants sous la protection du grand \_Esprit des visages pales\_, nous primes les sentiers de la guerre.

Malgré l'activité fébrile que j'avais déployée, je n'avais pas oublié de pourvoir aux besoins futurs d'Angeline. Depuis la dernière nuit dont je vous ai parlé, une transformation complète s'était faite en moi. Était-ce l'effet de la peur, ou était-ce du aux prières d'Angeline, peut-être aussi à une protection céleste? Je ne puis m'en rendre compte encore aujourd'hui; mais j'en avais fini avec mes idées de haine et de vengeance. Le bras de Dieu s'était appesanti sur moi. J'avais usurpé ses droits, violé ses commandements, c'était à moi désormais qu'il appartenait de souffrir. La pauvre et chère enfant entendit avant mon départ les premières paroles de tendresse que je lui adressais sincèrement. Elle recut avec avec une gratitude infinie l'assurance que je lui donnai que je travaillerais toujours, au retour de notre expédition, à la rendre heureuse. Je la confiai aux mains de la vieille indienne qui nous avait déjà sauvé la vie et qui depuis deux jours était arrivée je ne savais d'où dans notre camp. Son fils Attenousse, car c'était bien lui qui était le porteur du message du Gouverneur, était reparti la veille de notre départ pour aller prendre le commandement d'une tribu Montagnaise dont il était le chef.

Je remis de plus à la vieille des papiers importants qu'elle transmettrait à un missionnaire que je lui avais désigné et qui devait bientôt revenir, laissant une procuration à ce dernier et l'autorisait à retirer les fonds nécessaires afin de pourvoir amplement à la subsistance d'Angeline et de celle qui en prendrait soin. Mes fonds étaient déposés comme la chose se faisait alors, dans le Trésor Royal, et recus en bonne forme m'en avaient été donnés. Toutes ces dispositions prises, j'étais tranquille sur le sort d'Angeline; c'était d'ailleurs un commencement de réparation qui lui était dû, ainsi qu'à ses parents dont j'avais été le persécuteur et le bourreau.

Cet homme de bien auquel j'avais confié l'exécution de mes dernières volontés en partant, ce bon prêtre, dont la charité et les bonnes œuvres étaient sans bornes s'appelaient monsieur Odillon. Il me représentait l'ancien curé de ma paroisse si bon et si vénérable. Dans mon imprévoyance, je n'avais pas songé que si lui-même venait à manquer ou bien était forcé de s'éloigner sans avoir pu remplir la mission de pourvoyeur que je lui avais confiée, Angeline et la mère d'Attenousse se trouveraient toutes deux dans un complet dénûment comme la chose est arrivée. Cette vieille sauvagesse était la même qui s'était mise à ma piste le jour de la mort.

## \_LA BRISE\_

Deux jours après, je partis si la tête de guerriers que j'avais plus d'une fois, conduits au combat. Mais je l'avoue, cette fois ce n'était plus la pensée, l'espoir ou plutôt le désespoir de rencontrer la mort qui me guidait, mais bien le ferme désir de faire à Angeline les jours aussi heureux que je les lui destinais misérables et tourmentés auparavant. Les, remords, ces cris de la conscience, ces inexorables vengeurs de la transgression des lois de Dieu, d'une minute à l'autre me parlaient de plus en plus fort, désormais je n'étais plus le même homme; une transformation salutaire s'était opérée en moi.

Tant que le feu des batailles, avec l'excitation qu'elles produisent, dura, je vecus comparativement calme et tranquille, les succes que nous obtinmes dans les annees de 1744 a 48 sont enregistres dans les pages de l'histoire, et certes ils avaient ete assez grands pour exalter nos cerveaux pleins d'amour et de patrie.

M. de Beauharnais, alors Gouverneur de Quebec, avait admirablement combine ses plans. Il avait divise ses troupes en plusieurs endroits de maniere a partager ainsi les forces de l'ennemi plus nombreux qu'il avait a rencontrer.

Cinq mois apres, j'etais revenu de Saratoga avec un des corps expeditionnaires dont je faisais partie. La lutte avait ete sanglante, et acharnee, mais je portais sur moi les temoignages de ma valeur, que j'avais gagnes sur les champs d'honneur. Enivre par le souffle des batailles ou plutot par le desir de chercher dans une excitation exterieure, un calmant pour les remords qui me devoraient, je resolus de me joindre avec mes hommes au corps du M. Ramsay qui se dirigeait vers l'Acadie. Je n'ai pas besoin de vous dire sous cet habile general, combien nous reussimes dans nos projets.

Tous les officiers d'etat-major m'avaient, tour a tour felicite sur la bravoure que j'avais deployee dans les combats que nous livrames dans cet endroit. Mais si mes idees ou mon ambition de gloire etaient satisfaites, mon desir de procurer de plus grandes richesses encore a ma malheureuse Angeline, etait loin de l'etre. J'aurais voulu pouvoir lui construire un palais d'or, la voir entouree de toute l'abondance et des jouissances que le monde peut produire. Je reconnais interieurement que tous ces biens de la terre ne seraient rien en comparaison de ce que je lui avais fait perdre, le plus grand bienfait que Dieu ait donne a l'enfant, c'est de recevoir les caresses et les baisers de sa mere.

J'appris donc un jour qu'a Louisbourg des corsaires avaient amasse des fortunes considerables par la prise de vaisseaux ennemis. Chacun de l'equipage avait sa part de prise. Bien que je pusse revenir paisible dans mes foyers, je resolus, apres avoir choisi cinquante hommes des plus vigoureux et intelligents de la tribu, et leur avoir fait part de mes projets, d'aller offrir mes services a quelqu'un de ces corsaires.

Tous me suivirent avec enthousiasme et nous nous dirigeames vers Port Royal.

C'etaient des hommes forts et determines que ces braves que j'avais choisis, et j'en parle encore aujourd'hui avec orgueil, car ils se sont toujours battus comme des lions et n'ont jamais compte le nombre de leurs ennemis.

Pendant dix-huit mois nous parcourumes les mers de ces parages a bord de la corvette La Brise, commandee par le capitaine Le Blond, avec une chance sans egale pour ainsi dire. Nous fimes des prises que nous dirigeames vers Quebec et qui nous donnerent encore des sommes considerables qui furent deposees en notre nom dans le Tresor Royal. J'y etais pour ma part de pas moins de vingt-cinq mille piastres, dont j'avais la reconnaissance. Cet argent devait etre retire par M. Odillon. le missionnaire dont, j'ai parle plus haut.

Enfin, mus par le desir de revoir nos foyers, rassasies de gloire et de nos parts prises, nous allions reprendre terre, lorsqu'un sloop qui nous



servait d'éclaireur vint nous informer qu'un gros bâtiment anglais se dirigeait vers Boston. Son allure était lourde et sa marche bien lente. Il était à dix-neuf milles de la côte et paraissait faire force de voiles pour gagner sa destination. Unaniment nous décidâmes d'en faire notre proie.

Nous levâmes l'ancre et nous nous mîmes à sa poursuite. Nous ne fûmes pas longtemps sans l'atteindre. Après vingt-quatre heures de course, nos vedettes perchées dans les hunes, nous apprîrent qu'elles apercevaient les lumières du bâtiment que nous convoitions. Il était neuf heures du soir. Nous mîmes toute la toile disponible au vent et vers quatre heures du matin, le bâtiment n'était plus qu'à un demi-mille de nous. Nous étions alors au mois d'août et l'aurore est encore matinale dans les latitudes septentrionales.

Au premier coup de canon que nous tirâmes, nous le vîmes carguer et mettre en panne. Des hourrahs de notre bord accueillirent cette manoeuvre. Ce bâtiment était à nous, nous le croyions déjà, et nous-mêmes avions serré nos voiles, car pendant ce temps, nous l'avions approché à moins qu'à demi-portée de canon.

Mais le capitaine anglais était un rusé vieux loup de mer. Pour retarder la marche de son vaisseau et nous laisser approcher autant que possible, il avait suspendu des sacs de sable qui l'empêchaient d'avancer. Il avait aussi masqué l'ouverture des sabords et abaissé la mâture de ses hautes oeuvres. Cette tactique lui réussit parfaitement. Malheureusement, nous avions affaire à une frégate de cinquante-six, montée par trois cents hommes d'équipage, plus un régiment de soldats qu'elle amenait à Boston. Nous ne nous en aperçûmes que lorsqu'il était trop tard. Notre chère corvette ne portait qu'à peine vingt petites coulevrines.

Nos succès antérieurs nous avaient rendus téméraires jusqu'à la folie. À peine fûmes nous dans ses eaux qu'à un coup de sifflet, ses hunes et ses vergues se garnirent de matelot, les haches coupèrent les cordages qui retenaient les sacs de sable et, vive comme un marsouin, la Vigorous tourna son flanc vers nous, ouvrit ses sabords, vingt-huit gueules de canons nous lancèrent des boulets qui abattirent deux de nos mâts, coupèrent les cordages; quelques-uns même d'entre eux traversèrent de part en part la coque de notre malheureuse corvette. La Brise était complètement désarmée. Peu d'instant après la frégate avait jeté ses grappins d'abordage. Vaincre ou mourir cria le capitaine d'une voix tonnante et hourrah pour la France. Vaincre ou mourir répétâmes nous à l'unisson et hourrah pour la France, quoique nous sussions la lutte impossible.

Le carnage fut affreux. Des monceaux de morts et de blessés recouvrirent notre pont, mais quand nous sentîmes La Brise s'enfoncer et que nous n'étions plus que quatre hommes vivants auxquels il ne restait qu'un souffle de vie, car le sang s'échappait de nos nombreuses blessures, il fallut nous rendre ou plutôt permettre qu'on nous transportât à bord du bâtiment anglais.

Pauvre Brise! dix minutes après j'entendais les cris de triomphe de l'équipage qui m'apprenaient que tu venais d'enfoncer dans les profondeurs de l'océan et je perdis connaissance.

Le lendemain, quand je revins à moi mes blessures avaient été pansées, je gisais sur un lit dans un des hôpitaux de Boston. Des quatre marins

qui avaient échappé au désastre, deux seuls survécurent aux suites de leurs blessures. Ce furent un autre canadien et moi.

Dès que la santé nous revint, il fut dirigé avec moi vers la Caroline du Sud où nous fûmes vendus comme esclaves. Ce jeune homme, après des dangers sans nombre et des peines infinies, réussit à s'évader. Je ne le revis que plusieurs années plus tard: il a été depuis mon hôte, mon commensal et mon ami. Il s'appelait Baptiste.

C'était, ajouta monsieur D'Oligny, le même Baptiste qui nous servait de guide dans notre excursion au Lac à la Truite.

## ESCLAVAGE ET EVASION.

Je passai cinq longues années enchaîné à un autre homme. C'était un nègre qu'on avait acheté d'un capitaine négrier. Il avait été vendu à ce dernier par un vainqueur barbare. Le malheureux était lui aussi un prisonnier de guerre et venait d'arriver des côtes du Mozambique. Comme moi, il avait toujours été libre enfant des grands bois, aimant les fruits savoureux du cocotier et l'ombrage des palmiers dont les habitants du sol jouissent dans toute leur inappréciable liberté et indolence.

Il avait de plus laissé au pays une jeune femme, des enfants, des frères et sœurs, un grand nombre d'amis, mais par dessus tout, de vieux parents dont il était le seul soutien dans leur vieillesse.

Tous ces renseignements, il me les donna lorsque nous pûmes nous comprendre, car nous avions réussi, après quelques mois passés dans les fers, à former un langage dans lequel nous nous entendions parfaitement.

Oh! mon Dieu qu'ils furent longs ces jours d'esclavage, et ce boulet que nous traînâmes pendant si longtemps, qu'il était pesant.

Combien de fois n'aurais-je pas attendu à ma vie, si des idées plus chrétiennes et la pensée d'une expiation ne fussent venues ranimer mon courage. Combien de fois aussi, le dos lacéré par les lanières du fouet du contre-maitre, n'avons-nous pas versé des larmes amères en souvenir de notre patrie et de notre enfance tout en formant des projets d'évasion. Deux fois même, nous tentâmes de les mettre à exécution, mais nos mesures étaient mal prises et nous échouâmes. Nous fûmes repris et si nous ne succombâmes pas sous les coups, c'est que le Dieu de pitié veillait sur nous et en avait décidé autrement.

Cependant les tortures que j'endurais produisirent dans mon âme un effet salutaire, je reconnus la main vengeresse de Dieu qui me frappait, je les acceptai comme un juste châtiment et les offris en expiation de mes crimes.

Enfin après cinq années de souffrances indicibles, la Providence qui se laisse toucher par les pleurs du pécheur pénitent, nous envoya un ange de délivrance sous la forme d'une toute jeune fille. Elle était l'enfant unique du planteur qui nous avait achetés.

Dans la journée, elle nous avait vus tous les deux, mon compagnon et moi

attaches au poteau infame. Elle avait entendu le contre-maitre ordonner a un espede d'Hercule, monstre de ferocite a face humaine, de nous administrer a chacun cinquante coups de fouet. Elle avait vu avec horreur le sang ruisseler de chacune des dechirures profondes que le fouet a neuf branches faisait dans nos chairs. Elle avait vu nos membres se tordre dans des mouvements convulsifs sous ces inenarrables douleurs, elle resolut alors de nous sauver.

Elle savait d'ailleurs que nous etions parfaitement innocents de la faute de larcin dont on nous accusait.

C'etait ostensiblement pour punition de cette faute que nous avions ete flagelles, tout le monde savait bien aussi dans la plantation que la vraie raison etait que le negre et moi nous avions exprime un sentiment d'indicible horreur de voir une jeune quarteronne, enfant du vendeur, exposee nue a la crie publique. Un acheteur d'esclaves menait l'enchere. C'etait un vieillard aux regards lascifs et pleins de convoitise. La mere de cette jeune fille, elevee dans des sentiments catholiques, voyait avec desespoir le spectacle auquel on la forcait d'assister. On peut juger de ce qu'elle devait eprouver et de ce que j'eprouvais moi-meme en songeant: Oh si c'etait mon Angeline qui fut a la place de cette malheureuse!!

Enfin l'adjudication se fit, l'odieux vieillard etait l'acquireur, elle etait desormais son bien, sa propriete.

Combien pourtant ne s'est-il pas trouve d'hommes qui voyaient avec indignation le mouvement qui se faisait pour l'abolition de l'esclavage.

La mere, quand elle vit partir son enfant, s'approcha d'elle en poussant des sanglots dechirants; elle la pressa sur son coeur et lui passa une croix autour du cou.

Le contre-maitre se precipita aussitot vers elles, les separa brutalement, envoya rouler par terre la malheureuse mere par un rude coup de poing et arracha violemment la croix qu'elle avait suspendue au cou de son enfant, le cordon qui la retenait laissa sur sa peau un sanglant sillon.

Oh! si j'avais ete libre et que j'eusse eu autour de moi mes braves sauvages, non, certes cet acte execrable ne se fut pas accompli.

J'allais m'elancer pour aneantir le contre-maitre tant j'etais hors de moi, le negre spontanement allait aussi en faire autant, mais nos chaines infames nous retinrent. Le contre-maitre vit sans doute le mouvement que nous fimes, il comprit, a l'expression de nos figures, toute l'horreur qu'il nous inspirait; aussi instinctivement recula-t-il de quelques pas. Le lendemain le negre et moi etions attaches au poteau dont j'ai parle.

Ce fut donc dans la nuit qui suivit, lorsque nous etions fortement lies sur des lits de paille remplie de chardons sur lesquels reposaient nos chairs mises au vif par leurs affreuses cruautés, qu'accompagnee d'une jeune esclave, notre liberatrice entra dans notre hutte. Elle portait une lanterne sourde, en dirigea la lumiere vers son visage pour que nous vimes le signe qu'elle nous faisait en mettant le doigt a sa bouche, de garder le silence.

Elle s'approcha ensuite de nous, deposa des livres a notre portee,

pendant que la servante nous montrait un ample sac de provisions et des vêtements convenables pour servir à notre déguisement. Elle dit ensuite quelques mois en espagnol que cette dernière nous traduisit: À un endroit qu'elle nous indiqua, un canot avait été disposé pour favoriser notre fuite. En descendant la rivière, nous n'aurions pas à craindre la poursuite des hommes ou des chiens. Un papier ou la signature du planteur était contrefaite nous accordait un congé de deux semaines. Elle nous informa de plus que dans trois jours, dans le port de Charlestown, un bâtiment français devait mettre à la voile pour l'Europe.

Pour comble de bienfaits notre libératrice nous remit deux bourses bien garnies et s'éloigna non sans que nous eussions eu le temps de voir son angélique figure inondée de pleurs. Nous suivîmes à la lettre les instructions de notre ange de salut. Le canot effectivement se trouvait à l'endroit désigné. Ce qu'il nous avait fallu déployer d'énergie, de forces morales et physiques pour réussir à briser nos liens et marcher jusque là est impossible à décrire, tant nous étions épuisés par les tortures de la veille.

J'ai vu, depuis ce temps, dans les rapports des chirurgiens militaires anglais que les soldats obligés de subir des amputations capitales, disaient à l'opérateur: oh! ce n'est rien, monsieur, les blessures et les amputations ne produisent jamais les souffrances que nous faisons endurer le chat à neuf queues!

Enfin la Providence sembla favoriser notre évasion, car la nuit était des plus sombres; tout faisait presager un orage prêt à éclater, ce fut effectivement ce qui arriva; mais toutefois nous réussîmes avant que le crépuscule parût et que l'horizon s'éclaira, à mettre une bonne distance entre nous et ceux qui nous poursuivaient.

Mon expérience dans la vie des bois m'avait fait connaître une plante dont la friction aux pieds trompe le flair du plus fin limier qui précède les dogues qu'on lance à la poursuite de l'esclave marron.

Le jour, nous transportions à quelque distance dans les bois notre embarcation qui n'était rien autre chose qu'un canot d'écorce, puis, la nuit tombée, nous reprenions la rivière et notre frêle nacelle, poussée par le courant et nos énergiques efforts volait sur la surface des eaux avec la rapidité de l'alouette.

Dans la nuit de la troisième journée, nous aspirâmes à pleins poumons les émanations salées de l'océan. Nous entrâmes dans la baie de Charlestown, Caroline du Sud. Là devaient commencer pour nous de nouvelles angoisses. À qui s'adresser pour prendre ce bâtiment français qui était en partance? Nous résolûmes une dernière fois de risquer le tout pour le tout, et convinmes de nous donner la mort réciproquement si nous avions à tomber entre les mains de ces infâmes bourreaux qui s'appelaient des planteurs, possesseurs d'esclaves.

Nous débarquâmes silencieusement dans un endroit écarté et prîmes une rue obscure. Nous errâmes longtemps dans cette rue bordée de tabagies de toute espèce, lorsqu'enfin, quelques accents français mêlés de jurons énergiques vinrent frapper mon oreille.

Immédiatement, je donnai mes instructions au nègre, lui enjoignant de ne pas dire un seul mot, et de paraître dans un état complet d'ébriété. Nous entrâmes dans cette tabagie, nous heurtant l'un sur l'autre et

d'une voix enrouée: "Moricaud disais-je, nous prenons une bordée; gare à nous! l'ancre n'est pas fixée dans les ports des Frères de la Côte."

Ici est le temps de le dire, les habillements que notre bienfaitrice nous avait fournis pour notre déguisement consistaient en chemise de toile, chapeau goudronné, vareuse de matelot.

Oh! noble fille! sois à jamais bénie dans les tiens et tout ce que tu as de plus cher pour cette prévoyante attention.....

La salle dans laquelle nous entrâmes avait une atmosphère chargée de nuages épais de fumée de tabac. On y sentait une odeur de grog insupportable.

Un contre-maitre, avec quatre matelots de son bord, allaient engager une rixe contre deux autres compagnons d'une taille colossale qui refusaient absolument de s'embarquer de nouveau avec eux. Certes, au moment où nous arrivâmes, la discussion était vive, aussi les deux camps ne nous virent-ils entrer qu'avec dépit ou plutôt avec défiance. Cependant d'un air délibéré, quoique titubant, nous nous dirigeâmes vers le comptoir où le négre et moi nous nous fîmes servir d'un verre de liqueur. Je pris quelques instants avant que de l'avaler complètement, et saisis le sens des paroles que l'un et l'autre camp échangeaient mutuellement. Ce fut leur conversation acrimonieuse et menaçante qui m'apprit que la guerre était finie depuis trois ans, entre la France et l'Angleterre, que les deux matelots recalcitrants avaient décidé de s'y fixer dans le pays pour y cultiver des terres, que leurs engagements étaient terminés; ils étaient deux bretons et certes ce n'est pas peu dire pour l'obstination et l'opiniâtreté. Le contre-maitre leur avait offert des gages très élevés, mais ils refusaient parce que leurs fiancées avaient exigé qu'ils s'établissent sur des terres et qu'ils abandonnassent la vie de marins.

Après avoir vidé mon verre, j'entonnai, d'une voix enrouée et bachique, une chanson française de matelot en goguettes. Les premières stances finies, j'observai du coin de l'œil le contre-maitre qui parlait à un des matelots qui paraissait être son homme de confiance, puis il s'approcha de moi d'un air aimable.

--He! He! dit-il, l'ami, en me tapant sur l'épaule familièrement, il me vient à l'idée que tu as déjà bouliné dans des parages de la France!

--Oui, lui répondis-je en clignant des yeux, mon moricaud et moi nous en avons vu bien d'autres que des requins d'eau douce.

--Tu n'étais donc pas un vrai marin puisque te voilà aujourd'hui un véritable terrien. Je fis un geste d'indignation.

--Par la sainte Barbe, dis-je en frappant du poing sur le comptoir, on n'insulte pas ainsi un des premiers gabiers des Frères de la Côte!

--J'en ai été un, répliqua le contre-maitre ravi, nous sommes frères, buvons ensemble! Il pourrait se faire que nous naviguerions encore dans les mêmes eaux.

--C'est pas de refus, répondis-je d'une voix de plus en plus enrouée, mais d'abord vos civilités; pour le moricaud, ajoutais-je en me tournant vers le négre, il en a déjà jusqu'aux écoutes, il ne peut plus parler.

Bref, vous le dirai-je, le negre et moi une heure apres, nous etions en pleine mer a bord d'un bon gros batiment marchand et cinglions a toutes voiles vers la France.

Nous etions en mer depuis deux jours lorsque le capitaine me fit inviter a passer dans sa cabine. Cet homme, bien que vieux marin, avait conserve le coeur, l'esprit et la gentillesse de l'homme bien eleve et poli, du veritable capitaine francais. Aime et respecte des passagers de son bord, il l'etait encore plus, s'il etait possible, de ses matelots.

Je n'hesitai donc pas a lui raconter l'histoire d'une partie de ma vie de guerrier ou comme chef sauvage, j'avais combattu a cote des siens dans les colonies ou a bord de La Brise. Je lui montrai les temoignages de ma valeur que je possedais quand a l'assaut ou a l'abordage, en qualite de chef, je conduisais mes guerriers. Il avait une idee vague du desastre de La Brise et m'en fit redire les details. Nos cinq annees d'esclavage, de miseres et de tortures le mirent dans un etat d'emotion considerable.

A la fin du recit, il vint affectueusement me presser la main et m'embrassa. Il me demanda la permission de raconter aux passagers et a l'equipage l'histoire de ma vie qui etait appuyee sur des preuves irrecusables.

De ce moment, nous fumes l'objet des prevenances et des egards de tout l'equipage, et si quelquefois le negre et moi nous mimes la main a la manoeuvre, c'etait plutot pour aider volontairement, car chacun, a l'exemple du capitaine, nous traitait d'une maniere tout-a-fait respectueuse et amicale.

Le batiment, en passant, devait toucher a Boston. La je dus me separer de mon compagnon d'infortune; non sans avoir offert au capitaine tout l'or que je tenais de ma bienfaitrice, pour qu'il me donnat l'assurance qu'il le rapatrierait dans un voyage qu'il devait faire vers les rives de sa terre natale. Pour moi le chemin de Boston au Canada m'etait parfaitement connu.

Au lieu d'accepter mon argent, le capitaine, les passagers meme l'equipage firent une genereuse souscription pour nous deux. Ainsi nous quittames apres les plus affectueuses expressions d'amitie et de bons souvenirs. Ce fut en me pressant cordialement la main que le capitaine me dit adieu, j'etais devenu son ami dans le voyage.

J'appris, quelques annees plus tard, lorsque je le revis par une circonstance toute fortuite et que le batiment se trouvait dans le meme port de mer ou j'etais, qu'il avait effectivement débarque mon malheureux compagnon d'esclavage sur les rives de sa terre natale.

Le batiment, ajoutait-il, etait au large. Je fis mettre a l'eau un de mes plus forts canots et le negre s'y embarqua en pleurant et me temoignant une reconnaissance sans bornes. En mettant le pied a terre, il se prosterna d'abord, embrassa les rivages d'ou il avait ete exile, vint baiser la main de chacun des matelots qui l'avait conduit, puis poussant un cri d'un bonheur indicible, il s'elanca vers les bois ou ils le perdirent de vue!!

Telle fut l'histoire qui me fut repete par quelques-uns des matelots qui avaient conduit le canot.

Un mois apres mon débarquement a Boston, j'etais aux Trois-Rivieres. Mais la m'attendait un des plus terribles drames dont ma vie si tourmentee a ete quelquefois l'auteur, mais cette fois le temoin.

## LE MEURTRE.

En y débarquant, le premier homme que je rencontrai face a face poussa un wooh! de surprise, ses yeux s'arreterent sur moi avec une terreur et un etonnement indicibles. Il allait prendre la fuite, peut-etre, lorsque je l'arretai en l'appelant par son nom. C'etait un chef sauvage, lui aussi d'une tribu Souriquoise, nos allies, et etait l'ami le plus intime et le frere d'armes d'Attenousse. L'Ours Gris, dit-il d'une voix fremissante, est-ce toi ou ton esprit que le genie du bien envoie pour sauver Attenousse? Oh! si c'est toi, notre frere n'a plus rien a craindre, car tu peux tout. Le Dieu des blancs est grand, plus fort que ceux que ma tribu venerait avant l'arrivee du Pere a la Robe Noire ajouta-t-il, comme se parlant a lui-meme.

En prononcant ces paroles, Anakoui elevait ses yeux vers le ciel et versait des pleurs d'esperance.

Helas! les guerres sanglantes avaient laisse sur la figure de ce malheureux chef sauvage des traces patentes du raffinement de notre civilisation; il avait la figure balafree en tous sens et de plus, il avait perdu un bras.

Quel orgueil ne devons nous pas avoir aujourd'hui, en voyant les moyens de destruction que le siecle nous apporte, et combien doivent-etre heureux ceux qui, nouveaux Cains, ne demandent pas mieux que de tuer ou mutiler leurs freres!!!

Ce fut la remarque que je me fis pendant qu'il me parlait dans un etat de fievreuse agitation. Veritablement, je crus qu'il etait devenu fou, tant grande etait son exaltation. Enfin, je le pris par la main et nous allames nous asseoir sous les grands arbres qui bordaient naguere encore, les charmants coteaux du rivage St. Laurent aux Trois Rivieres.

Ce fut alors, qu'apres avoir donne cours a son emotion, exprimee par des paroles incoherentes, que j'entendis, avec stupeur, le recit des evenements qui s'etaient passes pendant mon absence. En voici le resume:

Le desastre de La Brise avait ete publie a son de trompe par les vainqueurs. La nouvelle en etait venue dans la colonie avec la rapidite et l'exactitude que comportent toujours un bruit facheux ou une mauvaise nouvelle. Pourtant il y avait un homme, mais celui-la etait le seul, c'etait un jeune canadien qui pretendait avoir fait partie de l'equipage de La Brise et avoir echappe vivant de cette malheureuse croisiere avec un chef sauvage. Il ajoutait que ce chef et lui avaient ete amenes en esclavage dans des directions diverses. Lui avait ete dirige sur une plantation au bord de la mer, et c'est a cette circonstance qu'il dut son evasion; s'etant jete a la nage et ayant gagne un vaisseau europeen qui etait en partance. On sait qu'alors c'etait un asile inviolable pour un blanc. Quant au chef, ajoutait-il, plus fort et plus vigoureux que moi, il a ete vendu a un bien plus haut prix et a ete envoye dans la

profondeur des terres, il doit être mort depuis longtemps d'après le rapport de nègres marrons qui s'étaient échappés de la même plantation, car jamais maître plus féroce et plus barbare ne pouvait faire subir de plus mauvais traitements à ses esclaves, aussi en était-il réputé parmi eux comme un monstre odieux de cruauté.

Toutefois personne ne croyait un mot de cette histoire que Baptiste leur affirmait être vraie en tous points. Grand donc fut l'étonnement d'Anakoui, lorsqu'à mon tour, je lui assurai qu'elle était de la plus exacte vérité.

Mais j'étais sur des charbons ardents et n'osais l'interrompre, crainte de blesser sa susceptibilité indienne. Quelles angoisses néanmoins ne ressentais-je pas à la pensée d'Angeline dont le souvenir était venu à chaque minute du jour et de la nuit, bouleverser mon cerveau depuis cinq longues années.

Enfin je n'y pu tenir plus longtemps. Angeline, lui demandai-je, qu'est-elle donc devenue? je fremissais dans l'apprehension de sa réponse.

--Assieds-toi, mon frère, me répondit Anakoui, je vais tout te dire: "Un des guerriers d'une tribu amie, un de tes compagnons d'armes que tu as bien connu autrefois lorsque tu étais plus jeune, est revenu de la guerre trois mois après être parti à la tête de ses braves guerriers. Pas un seul d'entre eux n'est arrivé dans la tribu sans montrer avec orgueil d'honorables blessures.

"Attenousse est un grand chef. Angeline sous les soins de sa mère, avait souvent entendu, parler de lui et naturellement elle l'aima par reconnaissance d'abord de ce qu'il t'avait sauvé la vie lors de l'incendie dans les bois, elle l'aima par dessus tout, parce qu'il était bon, loyal et courageux, et qu'il l'avait sauvée des poursuites et des persécutions incessantes de Paulo. Ta fille, ajouterai-je, avait été élevée par toi aux récits des actes de bravoure et d'héroïsme.

"Le missionnaire, continua Anakoui, charge par toi de retirer les fonds pour procurer le confort aux deux femmes laissées sans autres secours que la procuration que tu lui donnais, n'est pas revenu s'asseoir dans nos foyers. Elles ont donc manqué de tout et le père à la \_Robe Noire\_ ignorait tous ces faits, tu vas le voir dans la prison où il est venu d'après l'ordre de l'Évêque, son grand chef consoler et prendre soin des malheureux prisonniers."

"Maintenant, mon frère, ne m'interromps pas, les moments sont précieux."

"Pendant trois mois, les deux pauvres femmes essayèrent toutes espèces de misères et de privations et ne durent leur subsistance qu'à la charité des sauvages dont les bras débiles ne pouvaient plus porter les armes et qui pourtant avaient été préposés aux soins des femmes et des enfants. Enfin, Attenousse arrive, l'abondance régna dans leur cabane, il pourvut amplement à leur bien-être et ce ne fut que deux ans après ton départ, n'ayant reçu aucune nouvelle de toi, malgré les informations toujours infructueuses que nous apprimes de toutes parts, que se trouvant seule, isolée et sans protection sur la terre, te croyant mort, Angeline consentit à épouser l'unique homme qu'elle eut jamais aimé après toi. Cet homme c'est Attenousse."

Puis, comme s'il eut craint d'exciter ma colère, Anakoui ajouta:



"remarque que c'est la seule chose qu'elle ait fait sans ta permission et c'était pour se débarrasser des persecutions de l'infame Paulo qui la tourmentait sans cesse dans les moments où Attenousse et sa mère s'absentaient."

"Tout alla pour le mieux dans le jeune ménage. Deux ans et demi après leur union, une petite fille est venue prendre place auprès d'eux. Cette enfant est une fleur que les femmes se passaient tour à tour pour l'embrasser. La mère, la grand-mère, la pressaient à tous moments dans leurs bras. Ils étaient alors heureux et rien ne venait troubler leur bonheur, Paulo étant disparu; mais le génie du mal dont il était l'instrument planait sur la demeure de nos amis."

"Il y a, comme tu le sais, à une quinzaine de lieues du campement, une rivière qu'on appelle la Rivière aux Castor. Ses bords sont très giboyeux. La marte, le vison, le pekan et le loup-cervier s'y trouvent en abondance. Parfois aussi, l'ours et l'orignal viennent se désalterer dans le cristal de ses eaux. Tu connais d'ailleurs tout cela."

"Un jour Attenousse, avec un de ses amis, résolut d'aller y chasser pendant quelque temps. Ces deux hommes s'aimaient réciproquement et sans arrière-pensées."

"Ils tendirent des pièges aussitôt arrivés dans cet endroit. La journée du lendemain se passa à choisir les places les plus avantageuses pour parcourir la forêt et à dresser un camp. Attenousse à bonne heure le surlendemain s'était levé pour aller examiner leurs trappes. Il lui fallait pour cela, parcourir une grande distance et son compagnon qui n'avait pas sa vigueur, dormait encore lorsqu'il partit."

"Le couteau qu'il portait ordinairement, lui avait servi à dépecer à son déjeuner quelques pièces de venaison; sur le manche était sa marque comme c'est l'habitude de tout sauvage de l'y ciseler, il oublia de le remettre dans sa gaine."

"Lorsqu'il revint vers cinq heures du soir, un désordre affreux existait dans la cabane. Une lutte désespérée et sanglante avait eu lieu, car le sang avait jailli et on en voyait les traces toutes fraîches."

Son malheureux compagnon, étendu par terre, lançait les derniers soupirs de l'agonie. Un couteau était enfoncé dans sa poitrine. Attenousse s'élança aussitôt, arracha l'arme de la blessure et vit avec stupeur que c'était le sien. Au moment où il le rejetait avec horreur, des éclats de rire se firent entendre, en se retournant, il aperçut la figure de l'odieux Paulo avec deux autres figures également patibulaires qui le contemplaient en poussant des ricanements d'enfer.

Ils portaient eux aussi sur leurs habits et leurs figures des traces du sang de leur victime. Ils en avaient même les mains rougies.

Attenousse demeurait anéanti.

Pendant ce temps, un des scélérats s'avança, saisit le couteau, le retourna en tous sens, le montra à ses deux associés et tous trois sortirent du camp en continuant leurs ricanements sataniques, proferant des paroles de menace et emportant avec eux l'arme fatale.

Mais dans des natures fortes et énergiques comme était celle du mari d'Angeline, la réaction se fait vite.

Il se mit a leur poursuite, apres avoir suspendu toutefois le cadavre de son ami pour le mettre a l'abri des betes fauves en attendant que quelqu'un de la tribu vint le chercher pour le déposer dans le cimetiere de la bourgade; ce qui donna aux meurtriers le temps de mettre une bonne distance entre eux et lui.

Grand fut l'emoi a la nouvelle qu'apporta Attenousse parmi ces bons sauvages, car la victime etait tres estimee par tout le monde.

On assembla un conseil, et il y fut decide qu'un parti de chasseurs irait immediatement chercher le corps du malheureux, tandis qu'Attenousse, accompagne de tout ce qu'il y avait de plus respectable dans la tribu, se rendrait faire sa deposition devant un juge de paix.

## LE JUGE DE PAIX.

Etait-ce une superstition ou y a-t-il, comme beaucoup le croient quelquefois, prescience chez l'homme? Voila la question que je me suis posee depuis en pensant au recit, de mon ami Anakoui.

Attenousse, continua-t-il, fit le lendemain matin ses adieux a sa vieille mere, a sa femme et a son enfant, comme s'il eut pressenti qu'il ne les reverrait plus, il les tint longtemps fortement embrassees, des larmes meme coulaient de ses yeux. Il semblait triste et preoccupe en parlant.

Ils arriverent vers cinq heures de l'apres-midi et se rendirent immediatement a la maison du juge qu'on leur indiqua. La ils furent recus par un homme d'une taille elevee, aux yeux hors de tete, avec une bouche edentee et des manieres grossieres et imperieuses.

--Que me voulez-vous; demanda-t-il d'un ton altier et arrogant.

--Vous parler d'une affaire de meurtre qui vient d'avoir lieu sur le bord de la Riviere aux Castors.

--Quel est votre nom, dit-il en s'adressant directement a Attenousse?

Celui-ci se nomma sans defiance.

--Alors votre deposition est toute faite, ajouta-t-il d'un ton sinistre, puisque tel est votre nom.

Ce juge de paix s'appelait Justitia Belandre. C'etait un homme stupide et grossier comme nous l'avons dit, ignorant et fanatique au supreme degre et par la meme bouffi d'orgueil.

Le mensonge et la calomnie ne lui coutaient nullement des qu'il s'agissait de faire du tort a quelqu'un qu'il n'aimait pas. Dans ses elucubrations mensongeres et calomniatrices, il signait Justifia. Comme aide-de-camp et huissier se trouvait un autre etre aussi vil et meprisable que lui. C'etait son rapporteur: son nom etait Jose. Leur secretaire a tous deux etait un nomme Vergette.

Ainsi se composait le tribunal devant lequel devait comparaitre Attenousse.

Sur un ordre qu'il donna tout bas, Vergette disparut et revint au bout de quelq temps, escorte de sept a huit hommes.

C'etait ce qu'attendait le juge, car, aussitot qu'ils furent entres et qu'il fut certain qu'il n'existait pour lui aucun danger, il etait si lache le miserable, que, se levant du haut de sa grandeur, il prononca lentement,: "Attenousse, d'apres des depositions qui m'ont ete faites ce matin, par trois hommes respectables de votre tribu, vous etes accuse de meurtre pour lequel vous venez en accuser d'autres qui, a mon idee, sont innocents; je suis convaincu d'apres leur temoignage, que vous etes certainement le meurtrier. J'ai donc dresse l'ordre de vous conduire a la prison des Trois-Rivieres, c'est en cet endroit ou vous subirez votre proces, la cour devant s'ouvrir sous peu de jours et les temoins sont assignes par moi pour y comparaitre. Vos accusateurs sont Paulo, Rodinus et Dubecca, ils vous ont, vu retirer votre propre couteau du sein de votre compagnon ou vous veniez de l'enfoncer, c'est la preuve la plus forte qu'il puisse y avoir contre vous."

"Chacun ici connait combien grands sont mes pouvoirs, ajouta-t-il en promenant un regard d'importance sur l'auditoire. Gare a vous d'essayer a resister ou a fuir, car je vous fais lier pieds et poings."

En entendant Justitia s'exprimer ainsi, Attenousse comprit sans doute a quel homme il avait affaire, car il haussa dedaigneusement les epaules en disant: "Pourquoi donc chercherais-je a fuir comme un vil assassin? Ce que je desire, c'est d'etre confronte avec mes accusateurs." Les autres sauvages qui l'accompagnaient voulurent protester de l'innocence d'Attenousse et certifier de son bon caractere, en en meme temps qu'ils s'offraient de prouver la sceleratesse de Paulo et de ses complices. D'un geste solennel et imperieux, le juge, comme on le pense bien, s'y refusa, leur ordonnant de laisser la salle et, commandant a ceux qu'il avait choisi pour conduire Attenousse de se mettre en route immediatement.

Or dans ces temps-la, lorsque l'endroit ou l'on avait capture un incrimine se trouvait eloigne du lieu de la prison, il etait conduit d'un juge de paix a l'autre, chacun d'eux etant oblige de commander des hommes pour l'accompagner et le garder jusqu'au prochain magistrat et ces hommes devaient obeir sous peine d'une forte amende ou de la prison.

Mais dans les grands bois ou les postes etaient etablis a des distances bien eloignees, le magistrat choisissait quatre a cinq hommes qui etaient, nourris et payes aux depens du gouvernement pour remettre le prisonnier entre les mains du geolier de la prison la plus rapprochee.

Tel etait le cas pour Attenousse. Belandre, agent d'une societe qui exploitait le commerce de fourrures, parce qu'il avait une teinte d'instruction, avait ete nomme a la charge de magistrat stipendiaire.

Ce n'etait pas a son merite personnel que la chose etait due, mais aux intrigues qu'il avait exercees aupres des personnes haut placees.

On sait que les sauvages Abenakis et Micmacs ne craignaient pas de s'embarquer dans leurs freles canots, pour traverser le fleuve, gagner le Saguenay, le remonter et aller faire la chasse et la peche au lac St. Jean.

La distance était à peu de différence près de cet endroit de Québec ou Trois-Rivières. C'est là que se trouvaient les acteurs de la scène que nous voyons.

La ville des Trois-Rivières était alors un entrepôt considérable pour le commerce de pelleteries; c'était le rendez-vous des trafiquants et des sauvages. Cette petite ville, à part du temps où les canots chargés de fourrures y venaient chaque année, avait la tranquillité qu'elle a aujourd'hui, aussi l'arrivée d'un meurtrier comme Attenouze y produisit-elle grande sensation.

Il fut escorté par une foule de personnes hurlant et vociférant contre lui, lui promenant sur eux un regard calme et fier.

Enfin on l'introduisit dans la prison, où il dut encore entendre les imprecations de cette foule.

Chacun s'empressa d'interroger ceux qui l'avaient conduit l'arme au bras, et qui ne manquèrent pas de répéter l'affirmation du magistrat qu'il était un grand scélérat et qu'il n'en était probablement pas à son premier meurtre.

Le soir, ce fut en frémissant que les commères se répétaient qu'il y avait dans la prison un homme coupable de plusieurs meurtres, que c'était un véritable démon incarné; aussi tremblait-on à l'idée qu'il pourrait s'échapper.

Ces propos plus ou moins crus étaient comme toujours de nature à préjuger les gens ignorants, et les petits jurés pouvaient aussi s'en ressentir dans leurs décisions.

Il eût été difficile cette nuit-là à tout étranger d'obtenir l'hospitalité dans la ville, tant les portes étaient solidement barricadées et tant la frayeur était grande.

Enfin ajouta Anakoui, sache donc que son procès est terminé depuis quinze jours, qu'il a été trouvé coupable, qu'il est condamné à être pendu et que l'exécution doit avoir lieu demain à six heures du matin; vite, agis, ne perds pas une minute si tu veux le sauver.

Je n'avais pas besoin de ce stimulant. Depuis longtemps j'attendais avec impatience le dénouement de son récit, mais, comme je l'ai dit, je n'osais l'interrompre. Il était alors quatre heures de l'après-midi.

Où est le Gouverneur? lui dis-je en me levant d'un bond. Anakoui me l'indiqua, je m'élançai l'œil en feu, la figure empreinte d'anxiété vers la demeure de celui qui, j'espérais, pouvait accorder le pardon de l'homme innocent qui allait souffrir le dernier supplice. Je voulais lui dire quel était le caractère, de son infâme accusateur. Mon témoignage ne devait pas lui être suspect puisque je portais sur moi les certificats d'éloge et d'estime que m'avaient donnés les premiers officiers français qui commandaient les armées ou j'avais combattu pour ma bravoure et les services que je leur avais rendus. Je les portais sur ma poitrine écrits sur parchemin. Je voulais de plus lui raconter ce que j'avais souffert dans l'esclavage pour servir les français et je croyais que sans doute, il m'écouterait.

Toutes ces idées me montaient le cerveau, je courais dans les rues,

j'avais tant hate d'arriver et d'aller porter a mon malheureux ami l'ordre signe de la delivrance, car je ne doutais point du succes de ma demarche.

Oh! je l'avoue aujourd'hui, transporte par cette esperance ou plutot par la certitude que j'avais de reussir, je devais paraitre un fou forcene. Les gens s'arretaient pour me voir passer. Ce fut dans cet etat que je me presentai a la porte de la demeure du Gouverneur.

Je culbutai cinq a six gardes qui me refusaient l'entree. Je veux voir le gouverneur, disais-je a toutes les objections qu'on me faisait et je m'avancais toujours.

Enfin huit hommes vigoureux me saisirent et ne me continrent; qu'avec les plus grands efforts.

J'etais dans le vestibule; le gouverneur sortit de son appartement, s'avanca sur le palier de l'escalier et s'informa de la cause de ce vacarme.

C'est un fou furieux, dit un des gendarmes, qui en veut peut-etre a votre vie, Excellence. Oh! non, non, Excellence, m'ecriai-je, enjoignant les mains, ce n'est pas un fou, c'est un homme qui vient implorer quelques instants d'audience.

Il veut vous tuer, s'ecrierent plusieurs voix et on se precipita nouveau sur moi.

La surexcitation dans laquelle j'etais decuplait mes forces, je renversai les gardes et m'elancai sur le haut de l'escalier, la je m'agenouillai, je priai, je suppliai, tout ce que ma voix pouvait contenir de sanglots, mon ame de supplications et de desesperoir furent employes pour obtenir une entrevue ne dut-elle meme durer que cinq minutes.

Mais au moment ou mes lamentations devaient etre des plus dechirantes et des plus pressantes, pour toute reponse je fus saisi et garrotte.

Alors mes forces m'abandonnerent completement et un affreux decouragement s'empara de moi. Dans cet etat, on me conduisit a la prison, on m'enferma dans un obscur cachot et on m'enchaina comme un miserable malfaiteur.

Lorsque j'entendis la porte se refermer sur moi, je sortis de mon complet aneantissement, car depuis le palais jusqu'a la prison, j'avais perdu l'usage de tous mes sens.

La fraicheur du cachot me ramena aux sentiments de la realite.

La prison des Trois-Rivieres, comme toutes celles de ces temps etait une batisse a deux etages. La lumiere ne filtrait dans les cellules que par un etroit soupirail grille de niveau avec le plafond, elle ne pouvait se faire jour qu'a travers un epais rideau de poussiere et de fils d'araignees. Les murs suintaient l'humidite de toutes parts, un monceau de paille pourrie repandait une odeur infecte quelques crampons de fer rives aux murs auxquels etaient attachees de fortes chaines avec des menottes qu'on me passa aux pieds et aux mains, tel etait l'interieur de tous les cachots. Tous rapports avec l'exterieur ne se faisaient que par

un guichet d'une petite dimension par ou le geolier venait passer aux prisonniers l'ecuelle d'eau et le morceau de pain sec s'ils n'etaient pas enchaines; dans l'autre cas, ces aliments etaient deposes pres d'eux, celui qui les apportait penetrait dans la cellule ou plutot dans le cachot. C'est a peine si cette nourriture pouvait soutenir ces pauvres malheureux pendant une quinzaine de jours.

Voila ce qui explique pourquoi on s'empressait de juger sitot les criminels tant on craignait, qu'ils ne mourussent d'inanition avant que d'avoir subi leur proces.

Toutes ces reflexions je les fis dans un instant, puis tout a coup se presenta a mon esprit l'execution d'Attenousse, qui devait avoir lieu le lendemain et moi qui etait si pres de lui, moi dont la poitrine etait couverte de blessures et dont la voix etait si puissante, quand j'etais libre, aupres des officiers francais et du Gouverneur en chef, qui tous me connaissaient particulierement, je ne pouvais rien faire pour lui. Oh! alors je bondissais comme un lion dans sa cage, je faisais des efforts surhumains pour conquerir ma liberte, je m'elancais au bout de mes chaines et faisais de telles tractions qu'elles ebranlaient presque le mur vermoulu de mon cachot. Je poussais des cris, des rugissements qui n'avaient rien d'humain et qui devaient retentir dans les recoins les plus eloignes de l'edifice, mais tout etait inutile et l'heure fatale avançait avec une effroyable rapidite.

Ce que je souffris dans cette horrible nuit d'angoisses et de tortures morales je ne pourrais jamais l'exprimer jusqu'au moment ou l'idee d'une priere me vint a l'esprit.

Je tombai a genoux et priai avec toute la ferveur dont mon ame etait capable.

Cette priere sans doute fut ecoutee du Ciel, car bientot des pas lents et graves comme ceux que j'avais entendus dans la journee retentirent de nouveau dans le corridor. J'appelai encore une fois d'un accent desesperé. Cette fois, ma voix parvint aux oreilles de ceux a qui elle s'adressait. Les pas s'arreterent a la porte de mon cachot et une voix pleine d'onction et de tristesse demanda a celui qui l'accompagnait qui appelait ainsi.

Ces un fou furieux, repondit celui a qui la question etait posee, il a voulu aujourd'hui assassiner le gouverneur.

--Oh! non, non, m'ecriai-je avec force. Qu'on veuille seulement m'entendre, mon temoignage peut sauver de la mort un innocent.

--Ouvrez-moi la porte de cette cellule, dit la meme voix douce mais ferme cette fois.

--N'en faites rien, monsieur l'Abbe, il est capable de vous tuer.

--Ouvrez, repeta la voix plus fermement encore. La clef grinca dans la serrure et la porte roula sur ses gonds, alors entra un pretre venerable dont la chevelure blanche comme la neige retombait en rouleau sur ses epaules. Il avait a la main un flambeau qu'il deposa pres de moi d'un air calme et paternel. Sa figure portait un caractere de grandeur et de serenite empreinte dans ce moment d'une indicible tristesse.

A sa vue, je tombai a genoux et joignant les mains je m'ecriai dans un

etat de reconnaissance sans bornes "Merci, mon Dieu, merci".

Le pretre parut d'abord surpris de cette brusque transformation, il s'avanca encore plus pres de moi et me prenant les deux mains avec bonte me dit d'une voix grave et sympathique:

"Vous avez donc bien souffert, mou pauvre frere, ou vous souffrez encore beaucoup." Je ne pus lui repondre un seul mot, mais a l'alteration de mes traits, il comprit que quelque chose d'extraordinaire se passait en moi. Il alla alors fermer la porte, ota le leger manteau qui etait jete sur ses epaules, le plia en quatre, la deposa sur ma couche, s'assit lui-meme a cote sur la paille humide et avec une douce autorite m'obligea de prendre place sur ce siege qu'il m'avait improvise, puis, prenant une de mes mains, il me dit avec bonte: "Que puis-je faire pour vous mon frere? Une malheureuse victime innocente des lois humaines dort du sommeil du juste en attendant l'heure du supplice, je puis donc demeurer quelques instants aupres de vous, parlez, en quoi puis-je vous etre utile".

Oh! c'est alors que je soulageai mon ame du poids enorme qui l'ecrasait depuis si longtemps en lui faisant, aussi brievement que possible, la confession de toute ma vie et en lui racontant les circonstances qui avaient lie mon existence avec celles de Paulo, Angelina et d'Attenousse. Je fis la peinture des caracteres de ces deux hommes, je m'accusai de ce que j'avais fait de mal, lui parlai des combats auxquels j'avais eu part et lui montrai, a l'appui de mes paroles, les cicatrices qui couvraient ma poitrine et tirai de mon sein les parchemins qui m'avaient ete donnes.

Quand j'eus fini de parler, le pretre s'approcha de la lumiere, examina mes parchemins un instant, puis, saisissant tout a coup le flambeau, il vint le presenter devant ma figure: Helika! Monsieur Odillon! nous ecriames-nous spontanement et nous tombames dans les bras l'un de l'autre. Je le suppliai alors, me mettant a ses genoux, de sauver Attenousse. Le bon pretre m'embrassa avec effusion, je sentis ses larmes couler de mes joues, mais il me dit d'une voix profondement emue et en secouant la tete: "Helas! je crains qu'il ne soit malheureusement trop tard, j'ai deja fait tout ce qui etait en mon pouvoir, car je le connais depuis longtemps et le sais parfaitement innocent, neanmoins je vais encore tenter l'impossible pour y parvenir."

Au meme moment, un des guichetiers vint doucement gratter a la porte du cachot, sur l'invitation du pretre, il entra.

Est-il eveille? demanda-t-il au guichetier d'une voix profondement affligee.

Non, mon pere, repondit celui-ci avec respect, je viens vous dire qu'il repose encore. Son sommeil est des plus paisibles, seulement ses levres se sont entr'ouvertes pour laisser echapper les noms de sa mere, de sa femme et de son enfant dont il nous a parle si souvent depuis qu'il est ici; il a dit aussi ces mots: Oh! pere Helika! si tu vivais encore.

Le pretre tout emu se retourna vers moi, m'embrassa avec effusion, mes sanglots m'empechaient d'articuler une seule syllabe; "Courage, me dit-il, priez et esperez. Soumettons-nous dans tous les cas aux inscrutables desseins de la Providence; dans une heure, je serai de retour."

La lueur blafarde du crépuscule du matin scintillait péniblement, déjà depuis quelque temps, à travers le sombre vitreau grille de mon cachot et l'exécution devait avoir, lieu à six heures.

Les ouvriers qui avaient travaillé à dresser l'échafaud avaient terminé leur tâche funèbre, car on n'entendait plus les coups de marteau. De plus, le murmure du dehors, comme celui d'une foule qui s'occupe avec indifférence des intérêts les plus mercenaires dans ces moments solennels, parfois même un éclat de rire mal étouffé arrivait à mon oreille attentive, aiguë et inquiète; je fremissais en songeant que déjà on se rendait pour choisir la meilleure place afin de savourer plus longtemps les dernières palpitations d'un corps humain suspendu au bout d'une corde.

Je supputai qu'il pouvait être alors quatre heures et demie.

Jamais je ne saurais vous dépeindre les angoisses, les tortures, les inexprimables douleurs, les anxieuses espérances que chaque minute m'apporta, en attendant le retour de monsieur Odillon.

Enfin des pas se firent entendre dans le corridor, la porte de mon cachot s'ouvrit et la figure grave de l'homme de bien m'apparut. Il était accompagné de deux tourne-clefs.

J'ai enfin pu pénétrer auprès du Gouverneur après des peines sans nombre me dit-il tristement.

Il paraît qu'il a failli être assassiné hier soir et il a noyé sa frayeur dans de copieuses libations. Il m'a donné sa parole qu'il allait envoyer immédiatement l'ordre d'un sursis. Il a refusé de m'en charger tant il est encore abasourdi, mais il consent néanmoins à ce qu'on vous ôte vos fers et permet que vous communiquiez avec Attenoussé?

Vous savez, reprit-il avec amertume, pendant qu'on me délivrait de mes fers, qu'on met plus d'empressement souvent à condamner ses semblables qu'à sauver un innocent.

Ce fut d'un pas défaillant qu'accompagné de monsieur Odillon et d'un guichetier je pus me rendre au cachot d'Attenoussé. Lorsque nous entrâmes, il dormait encore, mais le bruit de nos pas l'éveilla. En m'apercevant, il s'élança au bout de ses chaînes et nous nous tinmes longtemps embrassés. "Angeline, mon enfant, et ma vieille mère, me demanda-t-il lorsqu'il put parler, que sont-elles devenues?" Je ne pus lui répondre, je me sentais étouffé sous le poids, de tant d'émotions. Alors monsieur Odillon vint à mon secours, il lui raconta en quelques mots les principaux incidents qui m'étaient advenus depuis mon départ à bord de la corvette, La Brise.

Puis nous lui fîmes part de l'assurance que le Gouverneur avait donnée de l'envoi d'un sursis, bien que nous n'y ajoutâmes que peu de foi et que nous ne conservâmes nous-mêmes aucun espoir, Tout est bien fini pour le pauvre guerrier sauvage, nous répondit-il, en secouant tristement la tête.

Cette nuit dans un songe, il a vu sa femme, sa vieille mère et son enfant, mais elles étaient là-haut, dans la demeure du Grand Esprit, c'est donc qu'il les reverra désormais.

L'horloge marquait cinq heures et un quart et l'ordre du sursis



n'arrivait pas. Nous laissames tous le cachot a l'exception de monsieur Odillon qu'Attenousse desirait entretenir quelques instants.

Dix minutes apres, la porte s'ouvrit et nous fumes invites a entrer de nouveau. La figure de monsieur Odillon etait empreinte de tristesse, celle d'Attenousse etait calme et serieuse.

A fumes nous aupres d'eux que la cloche de la prison se fit entendre. J'ecoutai en fremissant: helas! c'etaient des glas qui invitaient les ames charitables a unir leurs prieres a celles du pretre qui allait offrir le Saint Sacrifice pour le repos de l'ame de celui qui devait mourir. En effet, quelques instants apres, revetu de sacerdotaux, il commencait une Messe de Requiem et sa voix emue s'arretait de temps en temps pour dominer son emotion pendant que les sanglots des assistants troublaient seuls le silence.

Au moment de la communion, le pretre voulu adresser quelques paroles, mais il ne put le faire que difficilement a travers ses sanglots.

Je ne pus comprendre que ces quelques mots: "le Juste par excellence a ete mis a mon injustement, faites-lui donc genereusement le sacrifice de votre vie, comme il l'a fait sans se plaindre, pour sauver les coupables. Voici mon frere, le pain des forts qui va vous soutenir dans le moment ou Dieu va vous appeler a lui."

Ce fut tout ce qu'il put dire.

Attenousse recut l'eucharistie avec une ferveur angelique, lui seul n'etait pas emu.

Après la messe, monsieur Odillon lui administra le Sacrement de l'Extreme-Onction.

Et le sursis n'arrivait pas.

A six heures moins dix minutes, la porte s'ouvrit, c'etait le bourreau qui entrait suivi de ses aides. En le voyant, le bon pretre regarda a sa montre: "encore cinq minutes" lui dit-il. Oh! je compris de suite que tout espoir etait perdu.

En trebuchant, je reussis a me jeter une derniere fois au cou de mon malheureux ami. Dans l'etat d'extreme souffrance ou j'etais, je ne pus que distinguer ces quelques paroles: "Pere Helika, je te confie ma vieille mere, ma pauvre femme et ma chere petite fille; sois leur protecteur et ne les abandonne jamais. Portes-leur au plus tot mes derniers embrassements et dis leur que je meurs innocent."

Incapable d'y tenir plus longtemps, je sortis de l'appartement supporte par deux gardiens et allai m'affaisser sur un siege dans une autre chambre plus loin.

Peu d'instants apres, je fus tire de mon etat de torpeur par des bruits de pas dans le corridor. C'etait le cortege funebre qui defilait, je le suivis machinalement.

La cloche sonna de nouveau, mais cette fois, c'etait le dernier glas.

Attenousse, les mains liees derriere le dos et la corde au cou dont le bourreau tenait l'autre extremite, s'avanca, d'un air calme, jusque sur

le bord de l'échafaud.

La foule était immense, les rires et les chuchotements cessèrent, le spectacle allait commencer. Le condamné se mit à genoux, répéta les prières des agonisants après Monsieur Odillon, puis se levant, il dit d'une voix ferme: "Avant que de paraître devant Dieu, je déclare de la manière la plus solennelle que je suis entièrement innocent du crime pour lequel on m'ôte la vie. Je demande pardon à tous ceux à qui j'ai pu faire du mal sans le savoir et pardonne de tout cœur à ceux qui m'en ont fait." Il ajouta en se tournant fierement vers la foule: "Le cœur du guerrier sauvage est inaccessible à la peur. Son chant de mort ne sera pas celui de ses pères, mais celui de la religion de sa femme et de son enfant qu'un missionnaire leur apprit à répéter à l'enterrement de leurs frères." Puis d'une voix forte, pleine d'une suave et pittoresque beauté il entonna son Libera.

Je crois encore, après quinze ans de ces événements, entendre chacune de ces notes qui retentissent dans mon âme avec le glas funèbre que la brise du matin nous apportait, du toutes les cloches de la ville.

Son chant funèbre termine, il se mit de nouveau à genoux, embrassa pieusement le crucifix que monsieur Odillon lui présenta, le bonnet fut rabattu sur ses yeux puis un bruit mat se fit entendre. C'était la trappe qui venait de s'ouvrir. À l'instant même, le cri "grâce" retentit. Un officier à cheval agitant un papier débouchait au coin de la prison.

Ce cri produisit un choc électrique. La foule se précipita vers l'échafaud, la corde fut coupée par vingt couteaux, mais hélas!... il était trop tard... les vertèbres avaient été disloquées et la mort, par conséquent, instantanée!!!!.....

La justice des hommes comme on le dit généralement était satisfaite.....

Des médecins furent appelés en toute hâte. Ce que l'art put tenter fut vainement employé pour lui rendre la vie. Pendant ce temps, la foule anxieuse, la tête découverte, consultait avec angoisse la figure des médecins pour tâcher de découvrir s'il n'y avait pas encore quelque espoir. Mais lorsque ceux-ci déclarèrent qu'il était bien mort, que tout était fini, toutes les poitrines se soulevèrent, il y eut un long murmure de pitié et bien des yeux laisserent couler des larmes.

Cependant au milieu du silence général, Anakoui s'approcha de Monsieur Odillon et désignant du doigt quatre hommes à figure imbecile, "voici, lui dit-il, quatre des jurés qui ont condamné à mort mon malheureux frère. Demandez-leur donc pourquoi ils ne l'ont pas acquitté quand des témoins ont déclaré avoir entendu les trois scélérats concerter leur plan d'accusation contre lui, les avoir vu de plus essayer à faire disparaître sur leurs habits et leurs mains des taches de sang; et qu'un autre de nos frères les avait vus sortir ensanglantés de la hutte quelque temps avant qu'Attenousse y soit entre."

Monsieur Odillon, qui avait assisté au procès et qui l'avait suivi dans tous ses détails, connaissait l'exactitude de ces remarques. À la suggestion du chef sauvage, il s'approcha d'eux et leur demanda comment il se faisait qu'ils eussent trouvé Attenousse coupable de meurtre quand le juge dans son adresse aux jurés avait appuyé fortement sur cette partie de la défense où l'alibi se trouvait parfaitement prouvé, qu'il

s'était de plus étendu sur la crédibilité des témoins à décharge et sur leurs bons caractères attestés par tous ceux qui les connaissaient. Il avait ajouté que des témoignages non moins irrecusables affirmaient que les accusateurs n'étaient rien autre que des repris de justice.

Alors un des jurés s'avança et d'un air capable il dit: Faites excuse, monsieur le juge a dit que ces témoignages se contredisaient les uns les autres.

Ils avaient compris contredire au lieu de corroborer que le juge avait dit; de la leur erreur.

Malheureux, leur dit Monsieur Odillon, en laissant tomber ses deux mains avec découragement, par votre ignorance, vous êtes cause de la mort d'un innocent. Puisse Dieu ne pas vous demander compte de la mission que vous aviez à remplir et de la manière dont vous l'avez fait.

Après ces mots, ils restèrent atterrés pendant quelque temps et des murmures de plus en plus menaçants commencèrent à s'élever dans la foule. Enfin l'un d'eux reprit: "le juge de paix lui-même avant le procès nous avait assuré qu'il était certainement coupable. Le voilà demandez-lui pourquoi il nous a mis sous cette impression?" Il désignait en même temps Belandre qui allongeait le cou et essayait de saisir quelques paroles de ce qui se disait.

Il y eut alors un cri de rage indicible. Les sauvages qui avaient assisté à l'exécution sortirent leurs couteaux et s'élancèrent dans la direction que le juré avait signalé. Belandre comprit l'immensité du danger. Il prit la fuite vers la demeure du gouverneur chaudement poursuivi par les sauvages et la foule. Grâce à l'agilité de ses jambes et à la peur qui lui donnait des ailes, il put mettre en peu de temps entre lui et ceux qui le poursuivaient, les gardes du gouverneur et les portes du palais.

Disons de suite qu'il ne reparut jamais dans ces endroits et qu'il alla dans une autre partie du pays répandre le venin de sa langue empoisonnée.

Sans l'intervention de Monsieur Odillon, la foule aurait aussi fait un fort mauvais parti aux jurés.[1]

[Note 1: N. B. Quoique l'institution de Juge de Paix et celle de juré soit d'une date bien postérieure à celle où les événements qui sont décrits sont censés se passer, l'auteur a cru toutefois pouvoir se permettre cet anachronisme que le lecteur voudra bien lui pardonner en considération du motif qui le lui a fait commettre. Sans être en aucune manière contre ces deux institutions, on ne peut toutefois se dissimuler qu'elles comportent parfois de graves inconvénients et occasionnent souvent d'irréparables malheurs. Il suffit d'assister à une séance d'une de ces cours de Juge de Paix dans les campagnes pour s'en convaincre. Un homme, souvent dépourvu de toute éducation et quelquefois même du plus gros bon sens s'éveille un bon matin tout étonné de recevoir une commission de juge de paix. Il le doit quelquefois à l'appui qu'il a donné à un candidat heureux. De suite le voilà grand personnage, il devient un tyranneau de paroisse. Il y a bien assez souvent pourtant de graves difficultés, car à peine peut-il réussir quelquefois à signer son nom d'une manière lisible. Il est obligé de se faire lire la loi par un voisin complaisant, sauf à l'interpréter comme il l'entendra plus tard.

Ces decisions, pour les parties lesees sont presqu'aussi sans appel que celles des commissaires pour les decisions des petites causes puisque le malheureux plaideur a a payer, le plus souvent, une somme au dessus de ses moyens pour lever un \_certiorari\_ et obtenir justice. Nous en connaissons meme et le nombre en est plus grand qu'on ne pense, qui ne voient pas sans plaisir un homme contre lequel ils ont des ressentiments personnels ou politiques, amene a leur tribunal. Ceux-la a coup sur sont invariablement condamnes. Tous les Juges de Paix ne sont sans doute pas de ce calibre, mais le nombre en est cependant assez grand pour que la Commission de la Paix ait besoin d'etre revisee soigneusement. Les inconvenients qu'on rencontre dans l'institution de Jure sont plus grandes encore. En effet, si vous avez une cause d'une legere importance pour une affaire pecuniaire vous allez la confier a un avocat qui jouit de la plus haute consideration et dont la science et le jugement sont parfaitement reconnus; mais s'il s'agit d'une question de vie et de mort vous etes obliges de vous en rapporter aux jugement d'hommes prejuges quelquefois et, de plus, souvent denues du plus gros bon sens. Joignez a cela l'esprit de nationalite, les traductions imparfaites au corps de jure, des temoignages rendus dans des langues qu'ils ne comprennent pas, la longueur des questions et transquestions posees aux temoins et vous aurez une idee du verdict que peuvent rendre ces hommes fatigues et ennuyes par la duree des plaidoyers. De plus, il est tres rare, qu'aucun d'eux ne prenne des notes. Ils n'ont donc pour se guider dans leurs decisions que l'expose du Juge qu'ils ecoutent souvent d'une maniere distraite et qui n'est que le resume des temoignages contradictoires qui ont ete donnes, ce qui souvent ne saurait jeter une grande lumiere sur les sujets. Qu'on ne croie pas que le fait rapporte plus haut soit purement imaginaire. Nous avons entendu un avocat eminent, aujourd'hui sur le banc, qui disait avoir demande a un jure qui avait declare coupable un de ses clients accuse de meurtre, pourquoi il en avait agi ainsi: grand nombre de temoins des plus respectables avaient prouve l'alibi et le juge lui-meme le leur avait explique des que ces temoignages se trouvaient parfaitement corroborees. Le jure lui avoua alors franchement qu'ils avaient compris que corrobore etait synonyme de contrecarre. Malheureusement lorsque l'avocat recut cette declaration, il etait trop tard. C'est parce que nous croyons les roles des grands et des petits jures intervertis que nous nous permettons ces remarques.--Note de l'auteur.]

Le lendemain, un concours immense avait envahi l'eglise des Trois-Rivieres pour assister au service funebre du malheureux Attenousse. Ce concours l'accompagna meme tete decouverte jusqu'a sa derniere demeure. Toutes les figures portaient l'empreinte de la tristesse et de la pitie. Parfois aussi un sanglot mal etouffe se faisait entendre.

La ceremonie terminee, un officier vint me remettre un papier couvert de la signature du gouverneur par lequel il m'invitait a passer chez lui. Il avait entendu raconter tout ce qui etait arrive depuis la veille. On lui avait aussi redit dans les plus minutieux details la scene aux pieds de l'echafaud et les declarations des jures, il en etait profondement affecte. Il se reprochait amerement de ne m'avoir pas donne audience la veille. Il s'accusait meme d'etre coupable de la mort de mon malheureux ami en ayant trop tarde a envoyer le sursis, mais il pensait que l'execution n'aurait lieu qu'a sept heures. Il m'offrit ensuite comme compensation une forte somme d'argent pour qu'elle fut remise a la famille du supplicie. Je la refusai en leur nom de la maniere la plus peremptoire et lui dis avec amertume en decouvrant ma poitrine, que si les blessures dont j'etais couvert et le sang que j'avais verse pour

la patrie n'avaient pas même pu me procurer une audience de quelques instants pour sauver un innocent, du moins il pourraient servir à leur assurer le bien-être et le confort matériel, puisque j'avais amassé des sommes considérables que je leur destinais.

La dessus je pris congé de lui après qu'il m'eut assuré que par un édit qu'il allait publier, il proclamerait l'innocence d'Attenousse.

J'allai ensuite faire mes adieux à Monsieur Odillon. Il n'était pas encore remis des secousses qu'il avait éprouvées. Il put cependant trouver quelques paroles de consolation et d'encouragement, et ce fut, avec la plus grande émotion que nous nous séparâmes.

ANGELINE.

La voie qui me restait à suivre était désormais toute tracée. Réparer le mal que j'avais fait, tel était mon devoir et la détermination que j'avais prise. Je suis heureux aujourd'hui du témoignage de ma conscience qui me dit que je n'ai pas forfait à mon serment.

Il me fallait, aller rejoindre Angeline. L'affreux malheur qui était venu fondre sur elle me l'avait rendu encore plus chère, s'il était possible, car à l'amour paternel que je lui portais rejoignait un sentiment d'incommensurable pitié.

Je passai le reste de la journée à acheter des provisions en abondance ainsi que des étoffes et des vêtements de toutes sortes. Le lendemain matin, accompagné de quatre hommes vigoureux que j'avais choisis et engagés, je me dirigeai vers le Lac St. Jean où je devais la rencontrer. Nous marchâmes pendant quatre jours et quatre nuits sans prendre que justement le temps nécessaire pour les repas et le repos qui nous étaient indispensables, j'avais hâte d'arriver et pourtant je redoutais le moment où elle me demanderait des nouvelles d'Attenousse, car je savais que ce serait la première question que sa mère et elle me poseraient.

La quatrième nuit, du haut d'une éminence, par un beau clair de lune, je pus contempler le campement d'une partie de la tribu qui reposait paisiblement sur les bords du lac. Je voyais la fumée qui s'échappait de chaque toit et s'élevait en ondoyant pour se perdre dans l'immensité des cieux.

Je pressai alors ma poitrine à deux mains pour arrêter les palpitations de mon cœur qui semblait prêt à en sortir. Un des indiens qui m'accompagnait me désigna la demeure d'Angeline. Je sentais en descendant la pente qui y conduisait mes jambes faiblir sous moi. Les chiens de garde poussaient des hurlements inquiets et plaintifs pour avertir leurs maîtres que des étrangers arrivaient, j'avancais toujours malgré la certitude où j'étais que j'allais porter le désespoir dans cet intérieur. Quelques sauvages sortirent pour se rendre compte de ce bruit insolite. Presque tous me reconnurent lorsque je passai devant eux, mais ils rentrèrent précipitamment, croyant que c'était plutôt mon esprit qui venait les visiter tant ils étaient certains de ma mort et tant était grande la superstition qui les dominait, malgré les lumières que le christianisme leur avait données.

Enfin, je réussis à dominer quelque peu mon émotion et me dirigeai vers la demeure de ma pauvre Angeline. Mes deux chiens que j'avais laissés avant mon départ et qui avaient toujours montré pour elle un attachement sans bornes, étaient étendus à la porte l'oeil et l'oreille au guet, comme deux vigilantes sentinelles. Lorsqu'ils entendirent le bruit de mes pas, ils se levèrent et poussèrent d'affreux hurlements auxquels répondirent tous les autres chiens de la tribu, puis dès qu'ils virent que nous nous avançons vers la porte qu'ils gardaient soigneusement, ils s'élançèrent vers nous le poil hérissé, l'oeil ardent, nous montrant deux rangées de dents formidables. On eut dit qu'ils voulaient nous barrer le passage. Je me sentis touché de ce dévouement si vrai et si désintéressé; je les appelai par leurs noms, ils reconnurent ma voix. D'un saut, ils furent auprès de moi, vinrent me lécher les mains, firent mille cabrioles en avant et autour de moi, allèrent japper joyeusement à la porte pour leur apprendre qu'un ami arrivait puis recommençaient leurs gambades tant leur joie était délirante.

Je n'étais plus enfin qu'à quelques pas de l'habitation, lorsque la porte s'ouvrit et deux femmes parurent sur le seuil. L'une d'elles tenait une carabine, l'autre pressait un jeune enfant sur sa poitrine. Toutes deux avaient été éveillées en sursaut par le bruit inusité et craignaient sans doute une attaque de quelques tribus ennemies, attaques qui n'étaient que trop fréquentes dans ces temps-là. Je les reconnus du premier coup d'oeil; c'étaient la mère d'Attenousse et mon Angeline. Mes forces voulurent m'abandonner, mais je réussis à prendre le dessus.--Helika, s'écria la vieille en se reculant épouvantée pendant qu'Angeline s'élançait à ma rencontre venait jeter son enfant dans mes bras et me sauter au cou. Je les pressai un instant toutes deux sur mon coeur.

--Père, me dit Angeline, je t'attendais. Va-t-il bientôt nous revenir? Elle n'osait prononcer le nom de son époux. Je pus alors, pressé de ses questions, me débarrasser de son étreinte et ordonner aux sauvages qui portaient mes effets de les déposer à la porte de la hutte et leur enjoignis de se retirer. Je leur avais expressément défendu de raconter la mort tragique d'Attenousse et je pouvais compter sur leur discrétion. Puis prenant Angeline et son enfant dans mes bras, comme je l'avais fait les deux jours qui avaient précédé mon départ, j'entrai dans la cabane et les assis sur mes genoux.

Pendant, ce temps, la vieille mère dissequait chacun des traits de ma figure comme si elle eut voulu y lire la terrible nouvelle que j'allais leur annoncer et qu'elle semblait anticiper.

L'accablement dont mon âme était en proie ne put leur échapper, elles semblèrent comprendre qu'un grand malheur était arrivé, et les sanglots d'Angeline me tirèrent de l'abîme de douleurs où j'étais enfoncé.--"Angeline, ma bonne, ma chère enfant, lui dis-je en l'embrassant, ton mari était trop parfait pour la terre, il ne pouvait vivre au milieu des méchants qui rodent autour de nous. Dieu a voulu qu'il me chargeât de te donner avec nous tous un rendez-vous dans le ciel, car il l'a appelé à lui. Une affreuse maladie l'a saisie à son arrivée aux Trois-Rivières, il n'est mort entouré de tous les secours de la religion béni ton nom, celui de sa mère et faisant des vœux pour le bonheur de son enfant. Il m'a chargé de prendre soin de vous tous et je ne faillirai pas à l'engagement que j'ai contracté sur son lit de mort. Plutôt m'arracher le coeur que de me séparer de ton enfant à laquelle j'ai voué tout l'amour, que j'ai porté à la mère et que je

ressens pour toi aujourd'hui."

J'avais dit ces paroles qui ne comportaient qu'une partie de la verite, les yeux baisses et l'esprit encore noye dans le souvenir des scenes affreuses que j'avais vues se derouler depuis mon arrivee dans la ville.

Quand je levai la tete, Angeline ne pleurait plus, son regard etait perdu dans le vide, un frisson agitait tous ses membres, sa paleur etait extreme. La mere continuait a m'examiner et malgre les efforts qu'elle faisait avec la stoique energie du sauvage pour dissimuler ce qu'elle eprouvait, je pus voir clairement qu'elle pressentait tout ce qui etait arrive.

Je deposai Angeline sur son lit, je la couvris de mes baisers, l'inondai de mes larmes et nous tentames, la mere et moi, tous les efforts possibles pour tacher de la faire revenir a elle. Elle fut longtemps, bien longtemps avant que de pouvoir reprendre ses sens. Heureusement qu'une idee lumineuse me frappa. Je couchai aupres d'elle la petite Adala et lui ayant dit tout bas que sa mere allait mourir si elle n'essayait pas par ses caresses de la rappeler a la connaissance. Cette enfant etait d'une intelligence bien superieure a son age, on eut dit qu'elle comprenait l'importance de ce que je lui avais dit et elle repeta les mots que je lui avais appris: "Maman si tu mourais que ferait Adala?" et elle l'embrassait a chacune de ses paroles. Ces accents naifs qui peuvent faire surgir la mere de la tombe a la voix de son enfant premier-ne eurent l'effet desire.

--Oh! Adala, dit-elle en la pressant avec transport, seules desormais sur la terre qu'allons-nous devenir, car tu es orpheline et ne comprends pas encore toute la perte que tu as faite en etant privree de l'appui de ton pere, et des larmes abondantes inonderent ses joues. Agenouille aupres du lit, je suivais avec anxiete cette scene navrante; toutefois, j'augurai bien des larmes que versait Angeline, car il me semblait qu'elles devaient la sauver. Je regrettai alors de ne pas lui avoir dit toute la verite, mais quelles consolations aurais-je pu lui offrir; une consolation est-elle possible dans cette vallee de larmes?

Mais pourquoi m'appesantirais-je davantage sur ces tristes evenements?.....

A force de bons soins, la sante d'Angeline parut se retablir et chaque soir, une priere etait dite en commun dans la tribu pour le repos de l'ame du malheureux Attenousse.

Toutefois la position n'etait guere tenable. D'un moment a l'autre, un mot indiscret de quelqu'enfant de la tribu, pouvait tout compromettre, car chacun savait ce qui s'etait passe avant et apres l'execution, et je craignais qu'il en vint quelque chose aux oreilles d'Angeline et qu'on lui apprit de quelle maniere Attenousse etait mort. Je me decidai donc un jour de fuir ces endroits a jamais nefastes, d'amener avec moi mes infortunees protegees, d'aller demeurer dans un lieu ignore, aupres d'un lac qui se trouve dans les profondeurs des bois, vis-a-vis Ste. Anne de la Pocatiere, autrefois Ste. Anne de la Grande Anse. Je fis mes preparatifs en consequence: j'achetai un fort grand canot, engageai des hommes et le surlendemain, accompagnes d'une embarcation montee par de puissants rameurs qui devaient nous preter secours au besoin, nous descendimes le Saguenay et quelques jours apres nous traversions le fleuve.

Est-il besoin de vous dire que la veille de mon départ, j'avais visité plusieurs de mes amis et leur avais exposé le but et la raison qui me forçaient de les abandonner. Ils comprirent parfaitement, ces enfants de la nature, quel était le sentiment qui guidait ma conduite, ils voulurent même m'offrir des venaisons, fumées et des pelleteries dont j'aurais trouvé un avantageux débit. Je les remerciai avec effusion pour ces preuves d'amitié qu'ils me donnaient, et lorsque le lendemain, je doublai le cap qui les séparait à jamais de ma vue, je pus apercevoir leurs silhouettes mal effacées. Ils venaient nous dire adieu malgré l'heure matinale du départ, et tâchaient de se mettre à l'abri des rochers pour que nous ne les vissions pas, tant ils semblaient comprendre combien il nous était pénible de nous séparer d'eux. Je n'en ai revus que peu d'entre eux depuis que j'habite les bords du Lac à la Truite, ceux-là je les ai toujours revus avec bonheur parce qu'ils m'apportaient l'expression sincère de l'amitié que tous nous conservaient.

Nous débarquâmes donc à Ste. Anne à un endroit qu'on appelle encore aujourd'hui le Cap Martin. L'église se trouvait alors à une bien faible distance de ce lieu, montrant son clocher d'où trois fois par jour, comme c'est encore la coutume, la cloche invitait les fidèles à la prière.

Je m'assurai de suite d'une demeure confortable. Un brave habitant, moyennant rétribution, me céda une partie de sa maison. J'y installai Angeline, son enfant et la vieille qui n'avait pas voulu se séparer d'elles et je m'établis leur pourvoyeur. Chaque jour, je m'évertuais à trouver de nouveaux plats qui pussent satisfaire leurs goûts, car, en dépit de tous mes efforts, je voyais la santé d'Angeline faiblir d'un jour à l'autre malgré tous les soins que nous prenions d'elle. Pourtant elle parut se ranimer pendant quelque temps. Bien que plongée dans une affreuse tristesse dont je ne pouvais la tirer, j'avais réussi à lui faire prendre un peu d'exercice. La vieille indienne l'entourait de toute espèce de prévenances et me secondait dans ce que j'essayais pour la distraire. Je lui avais dit tout ce que j'avais caché à Angeline et par un accord tacite, jamais allusion n'avait été faite aux jours passés.

Ainsi s'écoulèrent six mois non pas de bonheur, mais au moins de paix et de tranquillité; chacun dévorant sa peine en silence.

Mais un jour arriva où, entraîné par le désir incessant de chasser, je m'éloignai de la demeure pour m'enfoncer dans les bois. Lorsque je revins, la désolation était à son comble. Angeline, comme à l'ordinaire, avait été faire une promenade, elle avait rencontré dans sa course une de ces commères obsequieuses qui ont toujours la bouche pleine de nouvelles. Elle lui avait raconté dans tous ses détails le supplice qu'un sauvage avait enduré aux Trois-Rivières. Elle lui avait rapporté toutes les atroces calomnies qui avaient pesé sur lui et auxquelles elle-même ajoutait foi. Elle tenait, disait-elle, tous ces détails d'un sien cousin qui était parti des Trois-Rivières la veille de l'exécution et qui les tenaient lui-même de trois sauvages qui avaient vu commettre le meurtre pour lequel l'indien avait été exécuté. Il avait ajouté de plus que ces trois hommes erraient dans les bois d'alentour.

Ce coup devait être le dernier qui allait frapper Angeline. Nous la mimas au lit le soir avec une fièvre considérable et dans un état de délire complet. La Providence dans ses décrets avait décidé qu'elle n'en sortirait plus vivante.



Je glisse rapidement sur ces événements parce que je sens mon être se déchirer à chacune des péripéties que j'aurais à raconter dans les différentes phases de sa maladie. Lorsqu'un des derniers jours de mai, le bon médecin de campagne vint me presser la main, qu'il m'invita à le reconduire jusqu'au bout de l'avenue, je sentis, à l'émotion de sa voix, que je n'avais plus rien à espérer des secours des hommes. Il m'annonça donc que mon enfant bien aimée n'avait plus que peu de jours à appartenir à la terre. Sa constitution, ajouta-t-il, a été minée insensiblement par des causes que je ne puis comprendre; elle était née forte et vigoureuse. C'est à son tempérament et à vos bons soins qu'elle a dû de vivre jusqu'aujourd'hui. L'énergie de sa volonté a pu lui faire surmonter bien des crises causées par un mal moral, mais cette dernière a été au-dessus de ses forces. Dans deux ou trois jours au plus dit-il en me prenant la main et la serrant affectueusement, Dieu aura mis un à ses souffrances.

À cette désolante déclaration je sentis mes jambes fléchir sous moi heureusement que j'avais à ma portée un poteau auquel je pus me retenir, car j'allais choir. Je demurai longtemps plongé dans l'abîme de ma douleur. Je ne sais depuis combien de temps j'étais là lorsqu'une main amicale vint se poser sur mon épaule. Je fis un soubresaut, comme quand on est soudainement éveillé au milieu d'un affreux cauchemar. C'était le bon curé qui venait faire sa visite quotidienne à ma chère malade. Le docteur était passé chez lui et lui avait raconté l'état de désespoir dans lequel il m'avait laissé. Il comprit que toutes ces consolations banales qu'on prodigue quelquefois à ceux qui pleurent étaient superflues, aussi nous acheminâmes nous en silence vers la maison. Avant que d'y entrer, le bon prêtre me fit promettre de n'y paraître que lorsqu'il m'appellerait afin que la malade ne vit pas l'altération de ma figure.

Quand j'entrai au signal convenu, les traits de ma pauvre Angeline n'avaient plus rien qui appartint à la terre. Son regard était tourné vers les cieux et de ses lèvres s'échappait une fervente prière. Le bruit de mes pas la tira de cet état extatique. Elle me fit signe d'approcher, me tendit la main et me présenta son front à baiser comme elle avait coutume de le faire depuis mon retour.

Enfin, vous l'avouerai-je, je ne me sens plus la force de vous exprimer les souffrances innombrables que j'ai éprouvées pendant les deux jours et deux nuits qui précéderent sa mort. Berce de temps en temps entre le découragement ou l'espérance, dès qu'une lueur d'amélioration se faisait entrevoir je redoublais, s'il était possible, mes soins et ma sollicitude. La mère et moi nous étions constamment à son chevet dans un morne silence trouble seulement par la respiration haletante de la mourante et le tic-tac de l'horloge dont l'aiguille, comme le doigt de l'inexorable destin nous montre à chaque seconde que nous avons fait un pas vers l'éternité.

Les regards de la malheureuse mère, chargés de tristesse rencontraient parfois les miens et nous baissions la tête comme si nous eussions craint, de laisser apercevoir les sentiments de souffrances auxquels nos cœurs étaient en proie.

Le soir de la troisième journée tout parut renaître à l'espérance l'état de la malade nous semblait s'être considérablement amélioré. Tout joyeux, je me livrais à l'espérance et de suite j'envoyai querir le médecin.

Nous sommes toujours si heureux d'esperer meme lorsque tout est perdu.

Il arriva en toute hate, prit le pouls de la malade, ausculta sa poitrine, lui dit quelques paroles d'encouragement puis faisant signe de l'accompagner a la porte: "le soleil de demain, me dit-il, ne la trouvera pas vivante."

Dans la soiree, elle recut tous ses derniers sacrements. Vers minuit, je vis que le moment fatal approchait mais j'avais un dernier devoir a remplir et je resolut de le faire avec toute l'energie que j'avais mis autrefois a faire le mal. C'etait un pardon que je voulais obtenir, car je ne me dissimulais pas que si j'avais abandonne la voie du crime, c'etait du aux prieres de mes bons parents, de mes soeurs et d'Angeline.

Apres que son action de graces fut finie, je priai l'assistance de se retirer et prosterne, la face contre terre, je demandai pardon a mon enfant pour tout ce que je lui avais fait endurer a elle-meme, lui racontai l'histoire de son enlevement et les souffrances atroces qu'enduraient ses parents par sa disparition.

J'attendais les paroles qu'elle allait prononcer comme un criminel qui doit recevoir sa sentence.

--Pere, me dit-elle apres un moment de silence, viens, m'embrasser. Je remets entre tes mains Adala, c'est mon tresor, c'est ma vie que je le confie.

Telles furent les dernieres paroles que j'entendis de sa bouche angelique.

Je fis ensuite rentrer les assistants. La respiration de la mourante devenait de plus en plus oppressee, ses levres seules remuaient pour repondre aux prieres des agonisants. Ses mains etaient jointes et ses yeux tournes vers le ciel. Un instant apres que nous eumes fini de prier, une legere teinte parut colorer ses joues: "j'y vais, j'y Vais," prononca-t-elle comme si elle se fut adreesee a quelqu'etre surnaturel et ce fut tout!!!.....

En ce moment, Adala s'eveilla en souriant et demanda sa mere, elle tendit ses bras vers elle et l'embrassa en l'appelant. Helas sa pauvre mere n'etait plus qu'un cadavre!

Deux jours apres, Angeline fut deposee dans sa derniere demeure ou elle dort encore aujourd'hui sous un gazon emaille de fleurs sauvages en attendant le jour ou nous nous reunirons. Une pauvre croix de pierre sur laquelle est grave son nom, avertit le passant indifferent qui foule les tombes du cimetiere, qu'elle repose la.

Quand la ceremonie funebre fut terminee, je pris Adala dans mes bras, la pressai sur ma poitrine et lui dis avec transport: "Oh non, mon Adala, tu ne resteras pas orpheline, car desormais tu seras ma seule richesse, mon seul bonheur."

TROIS TRAPPEURS.--UNE VIEILLE CONNAISSANCE.

J'avais adopté l'enfant comme la mienne et la grand'mère qui demeurait avec moi en prenait un soin tout particulier.

L'intérêt de mon argent fournissait amplement aux besoins de la famille, et nous vivions heureux.

Je passai tout l'été auprès de mes protégées, mais les premières bordées de neige firent renaître en moi un désir irrépressible de la chasse dans les endroits où ma vie s'était en partie écoulée.

Adala avait, pendant ce temps, supporté les maladies auxquelles les enfants de son âge sont sujets; grâce aux bons soins du médecin et de ceux que nous lui prodiguâmes, elle était revenue à la santé.

J'avais conçu des soupçons sur le caractère de la femme qui avait raconté à Angeline la mort tragique de son mari. Je reconnaissais-la, dans toutes ces informations, une malveillance dictée par une intelligence plus forte que ne possédait la femme en question. Je fus aussi frappé de cette histoire du cousin qui l'avait mis parfaitement au fait d'une circonstance intime de notre vie.

Depuis quelques jours, on m'informait que trois sauvages, après avoir rôdé longtemps dans les bois, étaient disparus subitement et sans qu'on sut quel côté ils avaient pris: de là, grande inquiétude parmi mes voisins, car ils s'étaient livrés à des vols, à des rapines, ils avaient même commis des actes d'outrages les plus criminels qui avaient attiré contre eux un juste sentiment d'indignation. Ces derniers actes mettaient le comble à leur scélératesse. Dernièrement encore, ils étaient entrés dans la demeure d'un brave citoyen alors absent et la femme ne put être à l'abri de leurs violences qu'en les menaçant de mon nom, car on savait dans la paroisse que j'étais un ancien chef sauvage. En m'entendant nommer celui qui paraissait les conduire, j'avais tressailli de surprise. Il avait pris des informations détaillées sur ma figure, l'endroit d'où je venais et le personnel de la maison que j'occupais; puis, sur les réponses de la femme, ils avaient échangé entre eux quelques paroles précipitées et avaient déserté sans ajouter rien de plus. La terreur qu'ils inspiraient était devenue universelle. Une battue générale avait été faite dans toutes les montagnes et les forêts d'alentour sans aucun résultat.

Ce qui jusqu'alors n'avait été que soupçon pour moi devint certitude; plus moyen d'en douter, c'était Paulo et ses complices. Paulo connaissait mon lieu de retraite, peut-être savait-il aussi que je m'étais fait le protecteur d'Adala et chercherait-il à exercer contre l'enfant d'Angeline la même vengeance que j'avais tirée de sa grand'mère de son refus de m'épouser.

Ne pouvant tenir plus longtemps à cet état d'anxiété, qui soulevait d'avantage mon désir de gagner les bois pour me mettre à leur recherche, tout en chassant, je partis un bon jour après avoir mis Adala et sa grand'mère hors des atteintes d'un coup de main par lequel on aurait tenté quelque chose contre elles.

Cette vie nomade et libre du sauvage me convenait, parce qu'au milieu de mes compatriotes, les blancs, j'avais vu se dérouler les plus douloureux événements de ma vie et j'y retrouvais à chaque pas, auprès de leurs demeures, des souvenirs de mon enfance, de ma jeunesse, mais par-dessus tout de mes parents sans compter de cuisants remords. Il me semblait que

seul encore, assis aux pieds des grands arbres ou j'entendrais la voix toute-puissante de Dieu, je sentirais un peu de calme renaître en mon âme.

Dans le recueillement des forêts on retrouve, au milieu de la privation de la vie sauvage, les souvenirs si chers du foyer. Ils étaient pour moi si remplis de charmes que j'espérais les revoir encore dans le silence profond et l'isolement. Là j'y reverrais mon père conduisant péniblement sa charrue, mais tout joyeux à l'idée que c'étaient autant de sueurs épargnées au front de son enfant. J'y reverrais encore ma vieille et sainte mère travaillant pour moi et mes chères jeunes sœurs s'ingéniant à trouver ce qu'elles pouvaient faire pour me prouver leur amour et leur désir de m'être agréables. L'amour qu'on me portait dans, cet asile fortuné se déteignait sur tout le personnel de la ferme, les bons domestiques, les servantes me comblaient eux aussi d'attentions. Il n'y avait pas même jusqu'aux animaux dont je repassais les noms dans ma mémoire, qui ne replissaient mon esprit de regrets pleins de charmes mais à jamais superflus. Ne pouvant résister à ce désir bien légitime de revoir encore quelques instants du passé, je résolus d'aller faire une excursion de quelques semaines auprès du Lac à la Truite. et j'espérais aussi retrouver les traces des trois brigands.

Deux jours après mon départ, j'étais sur les bords de la rivière St. Jean qui coule sur les limites: du Canada et des États-Unis.

Je n'avais pas encore rencontré une seule figure humaine, mais j'avais constaté des pistes différentes, les unes, sans aucun doute, appartenant à des chasseurs blancs et les autres à des Indiens, tel qu'il était facile de les reconnaître aux moyens que prenaient les uns d'en cacher les vestiges et les autres à l'empreinte plus franche et par conséquent plus ferme sur la terre boueuse.

Un soir assis devant mon feu, pendant la cuisson d'une pièce de venaison pour mon souper, je faisais un retour sur le passé et remontant le cours de ma vie criminelle, je sentais le désespoir me gagner en songeant à tout le mal que j'avais fait et aux moyens de le réparer.

Mes pensées me reporterent naturellement vers la soirée où l'âme gangrenée par l'idée d'une vengeance diabolique, j'avais partagé mon repas avec Paulo et l'avais associé à mes projets criminels.

J'étais absorbé dans ces idées lorsque les plaintes de mes chiens me tirèrent de ma rêverie. Les pauvres bêtes n'avaient presque pas pris de nourriture depuis mon départ de Ste. Anne. Je détachai, les pièces de venaison qui étaient à la broche, et les leur abandonnai de grand cœur; je me sentais incapable de manger.

Pendant que mes chiens devoraient leur repas j'éteignis soigneusement mon feu, j'en fis disparaître les traces, comme c'est la coutume de ceux qui veulent cacher leurs campements.

Toutes ces précautions prises, je me replongeai de nouveau; dans mes réflexions. Un bruit de voix me réveilla en sursaut et me fit sortir de cet état de somnolence.

J'avais choisi pour gîte une clairière qui dominait la forêt. Des arbres vigoureux environnaient le plateau où j'avais fait cuire le repas qui n'avait servi qu'à mes chiens, les rochers qui le surplombaient laissaient des anfractuosités cavernes, dans l'une desquelles je

m'etais tapi pour la nuit.

Mes chiens etaient parfaitement dresses, aussi lorsqu'ils voulurent elever la voix pour m'avertir de l'approche d'etrangers, je leur imposai silence et ils se coucherent a mes pieds sans plus bouger que s'ils eussent ete morts.

De ma cachette j'aperçus une flamme vive s'elever au meme endroit ou j'avais eteint mon feu quelque temps avant. Je pouvais du lieu que j'occupais, suivre les mouvements des nouveaux arrives, eussent-ils ete ceux de l'ennemi la plus ruse.

Quand la flamme commença a eclaire leur bucher, je vis avec surprise trois grands gaillards, equipes et vetus comme l'etaient les trappeurs canadiens de ce temps-la. Ils etaient jeunes, forts et vigoureux. L'un surtout, que j'entendis appeler Baptiste et qui paraissait le chef, etait d'une taille et de membrure a pouvoir lutter contre un lion. Un autre, qu'ils nommaient le Gascon et qui d'ailleurs n'avait pas meme besoin d'en porter le nom, se faisait reconnaitre aisement par ses sandedious et ses cadedis pour un enfant des bords de la Garonne.

Le troisieme, egalement bien decoupe, avait une certaine empreinte de melancolie. Ses vetements a celui-la, etaient d'une recherche pretentieuse qui lui donnait un air ridicule et amenait naturellement le sourire, si toutefois on se trouvait hors de la porte de son oeil ferme et de son bras robuste.

Pendant que le repas cuisait, j'ecoutai leur conversation, ils en etaient aux faceties:

--Oui, disait le gascon, par ma barbe et la tienne que tu n'auras jamais, Normand, je vais te dire toute mon histoire et aussi vrai que le chef Baptiste vient de nous avertir qu'un repas a ete pris dans cet endroit, il n'y a que quelques heures et que le chasseur ne doit pas etre a une grande distance, je me propose, en attendant que nous nous mettions a table, ce qui veut dire manger sous le pouce, afin de perfectionner ton education, de te faire le recit de toute ma vie: Mon pere etait un grand industriel; chaque annee nous avions a confectionner des articles d'art et de necessite qui trouvaient toujours un prompt debit. Mon frere aine lui etait un saigneur, son cadet etait marchand; pour moi j'etais dans le commerce des perles.

Tu vois, mon bon, si j'ai appartenu a une famille trousse.

L'autre l'ecoutait avec etonnement ouvrant la bouche et les yeux d'une facon demesuree.

Cadedis, reprit-il, tu ne comprends pas qu'avec tous ces moyens de vivre je me suis fait trappeur. Je vais t'expliquer la chose, oui vrai dans tous ses details car je veux faire de toi un savant comme ils sont bien rares.

Un franc eclat de rire interrompit le narrateur, il en demeura un instant deconcerte.

--Des le moment, dit la voix rieuse, qu'un des tiens detache sa langue du crochet de la verite, on peut etre sur qu'a force de repeter des balourdises, il finit par les croire. Puisque ton pere etait un industriel que ne t'a-t-il interesse dans son commerce?

--Faites excuse, mon pere confectionnait des sabots et le commerce n'etait pas assez etendu pour qu'il eut besoin d'un associe!

--Ton frere qui etait seigneur aurait pu t'etablir sur une de ses terres?

--Quand je vous dis que mon frere etait \_saigneur\_, c'est qu'il saignait les moutons du voisinage pour avoir une partie du sang. Il n'a jamais possede de terre plus que j'en ai sous la main!

--Et ton frere le marchand ne pouvait-il pas te donner une place dans son etablissement et ton industrie dans le commerce des perles ne t'assurait-elle pas un belle existence?

--Oh! pour ca quant a mon frere le marchand, il etait en societe avec la grosse voisine pour vendre de la tire et de la petite biere le dimanche, a la porte de l'eglise; pour moi j'enfilais des grains du verre que je vendais pour des colliers de perles. Nos trois industries reunies ne rapportaient pas cinq francs chaque semaine pour faire bouillir la marmite. Voila ce qui fait que le bonhomme, que nous appelions papa, a leve le pied un bon matin pour aller rejoindre, disait-il, la mere que nous n'avons jamais connue. Et il termina d'un ton piteux: Il fallait bien que je changeasse de pays.

Le rire qui suivit cette declaration ebouiffante fut presque inextinguible de la part de deux auditeurs, mais, sans se deconcerter davantage, l'interlocuteur continua:

--Trou de l'air, c'est tout d'meme un fort beau pays que celui que j'ai laisse la \_ousque\_ l'eau que vous buvez ici est du vin dans nos rivieres, meme que chaque matin le soleil trouve cinq ou six gaillards qui ronflent a reveiller les morts rien que pour s'etre assis sur ses bords.

Ces dernieres reflexions augmenterent encore l'hilarite des deux autres.

Et toi, reprit celui qui s'appelait Baptiste en s'adressant a l'homme a l'air melancolique, depuis six mois que nous chassons ensemble et que tu me promets de me faire connaitre ton histoire pourquoi ne nous la dirais-tu pas aujourd'hui?

Helas! repondit celui-ci, elle est fort triste mon histoire et ne sera pas bien longue: Vous m'appelez Normand et c'est bien le cas de me donner ce nom puisque la terre ou j'ai vu le jour se trouve dans la Normandie. Mon pere etait autrefois un riche fermier. Il avait acquis de grandes proprietes mais non content, de la jouissance de nos biens, il lui prit la sottise fantaisie d'ajouter un titre de noblesse au nom respectable de Cornichon qu'il portait. Pendant quelques annees, il fit de folles depenses qui nous amenerent dans un etat, de gene considerable. Pour completer toutes ses sottises, il acheta un chateau en ruines qu'on appelait la Cocombiere, il acheva d'eparpiller le peu qui nous restait pour te rendre presque habitable. Je ne sais quel mauvais drole lui avait fait croire que par cette acquisition il devenait baron; aussi ne l'appelait-on plus si on ne voulait pas l'offenser, que le Baron de la Cocombiere.

Je passe brievement sur les details des toilettes extravagantes qu'il faisait chaque jour et qui le rendaient, l'objet des risees et des huees

des campagnards du voisinage. Quand je passais avec lui, accoutre d'une maniere aussi ridicule qu'il l'etait lui-meme, nous entendions les gamins s'ecrier: Voila Monsieur Concombre et son Cornichon qui passent. Nous recevions ces insultes avec un dedain superbe et sans sourciller. Pour ma part j'aurais tordu le cou a un de ces droles, si mon pere, se renfrognant dans sa dignite, ne m'en eut empeche en m'expliquant qu'il serait malseant pour moi et indigne du sang qui coulait dans nos veines de toucher a l'un de ces \_vilains\_.

C'est avec ce genre d'education que j'atteignis mes vingt ans. Nos ressources pecuniaires etaient completement epuisees et je songeais a chercher une position lucrative, lorsqu'un bon matin mon pere arriva dans ma chambre d'un air tout radieux: Mon fils, me dit-il, il va falloir endosser tes plus beaux habits et aller demander en mariage la fille du Marquis de Montreuil dont la domaine avoisine le notre. Je vais moi-meme presider a ta toilette et voir a ce que le laquais qui t'accompagnera soit en grande tenue.

Les ordres de mon pere etaient pour moi sans appel. Une heure donc apres, coiffe d'un chapeau a plumes, habit galonne en rouge bleu et vert sur toutes les coutures, bottes a l'ecuyere toutes rapiecees, j'etais installe sur une rosse, pendant que le laquais espece de jocrisse, qui devait me suivre a distance et enharnache d'une maniere aussi ridicule, avait en fourche un ane dont la maigreur l'avait oblige a mettre une demi-botte de foin pour se proteger des foulures. Ce foin d'ailleurs devait lui servir de selle.

Ce fut dans cet etat que je me presentai au chateau du Marquis, vieux noble d'ancienne souche. J'y fus fort bien reçu et avant que je lui declarasse le but de ma visite, le marquis m'invita a entrer au salon ou sa fille, charmante personne bien elevee, executait un air de musique. Rougissant comme une pivoine j'entendis lire la pancarte que j'avais donnee sur laquelle etaient ecrits d'une maniere illisible mes noms, titres et qualites. Pendant cette longue enumeration que mon pere avait lui-meme griffonnee je voyais la jeune fille se tordre en tous sens pour s'empecher d'eclater. Cependant elle put se dominer et me montrant un fauteuil elle m'invita a m'asseoir. J'allai donc m'y installer, mais croyant qu'il etait incivil de l'occuper tout entier je m'appuyai simplement sur un des bords. Malheureusement, h'avais mal calcule les lois de l'equilibre, le fauteuil culbuta avec moi. Dans l'effort que je fis pour me retenir, je renversai une table chargee de pots de fleur dont la terre et l'eau vinrent me couvrir entierement la figure. Jamais de ma vie je n'ai entendu pareils eclats de rire. Je jugeai a propos de tenter un mouvement de retraite, mais par malheur en faisant mes salutations de reculons et mes excuses les plus sincerés, j'allai poser le talon de ma botte sur les pattes du chien favori couche a peu de distance.

Le caniche poussa des cris affreux, je le pris precieusement dans mes bras et le caressai pour tacher de le consoler, le croiriez-vous la vilaine bete laissa \_couler de l'eau\_ qui m'humecta. La chaleur que me procura ce \_bain improvise\_ me fit perdre completement la tete, il m'echappa des mains et tomba lourdement par terre.

De la redoublement de cris du chien, redoublement aussi d'eclats de rire de l'assistance.

Tout confus, je saisis mon chapeau a plumes que j'avais depose sur le plancher a cote de mon siege, tel que le ceremonial de mon pere me

l'avait ordonné, et je me retirai de reculons, saluant à droite et à gauche les valets et les cuisinières que je prenais pour le marquis et sa demoiselle qui s'étaient esquivés sans doute pour rire plus à leur aise.

Apercevant la porte du dehors dans mon mouvement de retraite, je m'y dirigeai avec précipitation.

En m'y rendant, toujours en saluant de reculons crainte d'être incivil, je heurtai violemment une grosse fermière qui entraît. Elle portait sur sa tête un vase rempli de crème. Je ne sais comment la chose se fit, mais la fermière dont j'avais barré les jambes tomba sur moi et le pot de crème m'inonda la figure. Certes ce n'était pas un petit poids je vous prie de le croire, que celui de la fermière et lorsque je fus débarrassé de sa masse, grâce aux valets qui nous relevaient en étouffant de rire, j'enfourchai ma monture que mon laquais tenait à grand-peine.

Je piquai des deux éperons les flancs de la rosse, elle partit à la course mais ce fut pour gagner l'étable où il lui restait, sans doute un peu de picotin. En y entrant, malgré tous mes efforts pour l'arrêter, naturellement je fus désarçonné. J'étais tombé à la porte de l'écurie et lorsqu'on me ramena ma bête et les valets n'avaient pas encore fini d'enlever avec du foin et des balais les ordures qui couvraient, la partie de mes habits sur laquelle j'étais tombé.

Je remontai de nouveau et ce ne fut qu'à force d'être poussé, battu par les valets et enfin grâce à une corde que mon laquais lui passa au cou pour la faire remorquer par son âne, que l'infame Rossinante se décida à se mettre en marche. Je m'éloignai de ces endroits accompagné d'éclats de rire que je n'oublierai jamais de ma vie.

Mon indigne jocrisse avait entre ses dents au moins la moitié du foin qui lui avait servi de selle pour s'empêcher de faire chorus avec la valetaille du château, tandis que son âne poussait des braiments comme contre-basse.

En entendant raconter cette belle équipée, mon père en fit une maladie qui le conduisit en peu de temps au tombeau. Après sa mort, tous nos biens furent vendus, et je m'éveillai un bon matin n'ayant pour tout partage que le chemin du roi.

J'ai oublié de vous dire que ma mère était morte depuis un grand nombre d'années.

J'étais fils unique, n'ayant pour tout bien que cette arme, (et il leur montra sa carabine) que mon père m'avait donnée dans des jours meilleurs.

Voilà pourquoi je me suis embarqué sur un bâtiment qui faisait voile pour le Canada et me suis fait trappeur.

Je l'avoue franchement, cette mirobolante histoire réussit à m'arracher un rire que je n'avais pas connu depuis bien des années.

Pour les deux autres qui l'avaient écouté avec un grand sérieux jusqu'à ce moment, je crus qu'ils n'en finiraient plus, tant leur hilarité était grande.



Lorsqu'ils se furent calmes, Baptiste s'ecria:

--Sacrement de penitence, c'etait son juron favori, je veux que la corde qui servira tot ou tard a pendre les trois coquins que nous avons rencontres aujourd'hui m'etrangle si je crois un seul mot de ce que vous venez de dire. Il vaudrait mieux tout bonnement avouer que comme moi vous etes pousses comme des champignons, remettant votre appetit au lendemain quand vous n'aviez rien a manger la veille. Pour moi qui me connais en homme, je vous sais deux vigoureux gaillards, honnetes et determines. La franchement donnons-nous la main, ce sera entre nous a la vie et a la mort, si vous voulez. Nos origines et nos titres de noblesse sont du meme niveau et sans frime apres que nous aurons soupe, je vous raconterai la mienne.

Ils echangerent ensemble de cordiales poignees de mains et le silence ne fut bientot trouble que par le petillement du feu et le bruit de leurs machoires.

Les appetits satisfaits, Baptiste commença sa narration: Son enfance avait ete miserable comme celle de presque tous les enfants trouves. Abandonne sur le bord du chemin, il avait ete recueilli par une espece de megere qui l'avait eleve dans un but de speculations Elle parcourait les villes et les villages, exploitant la pitie des personnes charitables par l'etat de maigreur et de denument dans lequel elle le maintenait en le privant de nourriture et en vendant les hardes qu'on lui donnait pour en employer l'argent a acheter des liqueurs spiritueuses dont elle se gorgeait.

Lorsqu'il eut atteint l'age de sept ans, il avait deserte pour echapper a ses mauvais traitements et etait venu rejoindre un campement de sauvages qu'il nomma et que je reconnus comme faisant partie de la tribu ou j'etais chef, et au milieu de laquelle il avait passe une dizaine d'annees. La guerre etant survenue, il s'etait engage comme volontaire dans le corps expeditionnaire du Commandant Ramsay qui partait pour l'Acadie.

Les ennemis du sol une fois repousses, il s'etait embarque a bord d'une corvette francaise ayant nom La Brise. Pris comme corsaire et vendu en qualite d'esclave, en meme temps que son chef sauvage qui commandait sur le meme vaisseau a cinquante volontaires de sa nation, il etait parvenu a s'echapper apres des dangers sans nombre.

Il avait depuis sillonne les mers en tous sens et etait revenu se faire trappeur avec le dessein bien arrete de revoir ses anciens amis. Comme il etait certain que le chef devrait etre mort dans les fers de l'esclavage n'en ayant eu aucune nouvelle depuis, il desirait surtout rencontrer la fille de ce meme chef qui avait ete une Providence pour lui avant son depart et la proteger dans le cas ou elle serait dans la necessite, en reconnaissance de ce qu'elle avait fait.

On peut imaginer avec quel interet mele de surprise j'ecoutai cette histoire. Elle etait d'ailleurs de nature a m'interesser a plus d'un titre. D'abord la rencontre de Baptiste que j'avais double plaisir a revoir puisque je le connaissais depuis nombre d'annees et que c'etait le meme qui enfant, etait, venu nous demander asile. En l'absence de Paulo, il etait le commensal le plus assidu de ma cabane.

Angeline lui avait voue une amitie toute fraternele. Elle lui avait meme donne des lecons de lecture et d'ecriture qui avaient

considerablement developpe son intelligence deja remarquable. Aussi le pauvre orphelin, peu habitue aux bons procedes, la traitait-il avec une deference et un amour tout filial, bien qu'elle n'eut que peu d'annees de plus que lui. C'etait elle, la chere ange, qui l'avait engage a prendre du service a bord de \_La Brise\_ pour me porter secours au besoin. Ces derniers details, je les ignorais entierement.

J'etais doublement heureux de la rencontre de Baptiste. Bien que j'eusse la certitude que je ne m'etais pas trompe sur les scelerats qui avaient commis les actes de brigandage a Ste. Anne, j'allais cependant eclaircir tous mes soupcons, car Baptiste connaissait parfaitement Paulo; aussi m'empressai-je de sortir de ma cachette.

Malgre le peu de bruit que je fis, l'oreille exercee des trappeurs les avertit de l'approche d'un etranger. Croyant a une attaque subite, il disparurent derriere les arbres et je vis briller a la lueur du feu les canons de trois carabines. J'elevai la voix et continuai a avancer en disant: Est-ce que par hasard trois hommes jeunes et vigoureux comme vous l'etes auriez peur d'un compagnon chasseur? Je m'approchai completement desarme jusqu'aupres du feu.

A ma vue, Baptiste laissa tomber son fusil, puis la bouche ouverte, l'oeil fixe, il me contempla un instant avec un etonnement indicible. D'un saut, il fut aupres de moi, m'embrassa les mains, fit mille contorsions, mille gambades, tant etait delirante la joie qu'il eprouvait de me revoir. Ses autres compagnons le regardaient faire avec une surprise et un ebahissement non moins grand. Sans nul doute, ils crurent que leur chef devenait fou a lier.

Lorsqu'ils eurent repris leurs sens et que Baptiste leur eut donne quelques explications, il me fallut repondre aux pressantes questions de Baptiste qui me demandait des informations sur mon sort et celui d'Angeline.

Je lui racontai mon temps d'esclavage, mon evasion et les derniers moments d'Angeline et d'Attenousse aussi brievement que possible.

On ne saurait voir une douleur plus reelle et des larmes plus sinceres que celles qu'il versa en entendant ce recit. Sa rage contre Paulo etait indicible. "Et moi, disait-il en m'interrompant a chaque instant, moi qui les ai tenus tous trois aujourd'hui au bout de ma carabine. Ah! si j'avais su, si j'avais su... mais les miserables ne perdent rien pour attendre".

Attenousse avait ete pour lui un ami et un protecteur.

Il me raconta ensuite qu'il avait surpris une conversation entre les trois bandits, que ses compagnons n'avaient pu comprendre parce qu'ils parlaient dans en langue iroquoise a laquelle ceux-ci etaient etrangers.

Bien qu'il n'eut pu saisir qu'imparfaitement, ce qu'ils se disaient, il avait vu qu'il s'agissait d'un projet d'enlevement; mais que l'entreprise qu'ils se proposaient devait etre entouree de grands perils, car c'est a qui des trois ne l'executerait pas. Apres avoir longtemps delibere il fut facile a Baptiste de conclure, par les mots qu'il pouvait entendre quoiqu'ils ne fissent que des phrases decousues qu'ils etaient decides de mettre leur projet a execution le plus tot possible. Ils etaient poussees par l'espoir d'une rancon que le chef paierait pour delivrer son enfant d'adoption.

On peut concevoir l'impression que me fit cette revelation. C'était a n'en pas douter mon Adala qu'ils voulaient me ravir; peut-etre meme etaient-ils deja en marche. Ils avaient neanmoins compte sans leur hote et, malheureusement pour eux, la partie etait trop forte, ils ne devaient pas en recueillir le gain.

Nous concertames nos plans de defense, Baptiste et ses deux amis devaient surveiller toutes les demarches des brigands et m'avertir quand ils les verraient tenter quelque chose de suspect. La surveillance de Baptiste meritait consideration surtout, lorsqu'il etait guide par la reconnaissance comme dans cette occasion; ses compagnons par amitie pour lui s'etaient lies de tout coeur a moi et me juraient fidelite. Ils etaient guides par l'esprit des aventures d'abord, puis par le courage que met tout honnete homme a prevenir un crime, et en prevenir ceux qui devaient en etre les auteurs. C'était pour eux un stimulant plus que suffisant.

Comptant donc sur ces auxiliaires, je pris le chemin de ma demeure bien decide a verser jusqu'a la derniere goutte de mon sang pour defendre mes proteges.

En arrivant dans le village, j'informai les habitants que j'etais sur les traces de ceux qui avaient jete la consternation parmi eux. Je leur fis connaitre la tentative qu'ils devaient faire pour enlever Adala. Il n'y eut qu'un cri d'indignation parmi ces braves gens; tous s'offrirent de me preter main forte et nous nous separames apres avoir convenu de faire bonne garde et de donner l'eveil dans le cas ou un des trois miserables serait apercu rodant dans les environs.

Quinze jours se passerent dans une parfaite tranquillite et sans que j'eusse de renseignements sur mes nouveaux allies. Je connaissais trop la perspicacite et le devouement de Baptiste pour douter un instant qu'il ne remplit scrupuleusement le role important que je lui avais confie.

Cependant ce calme apparent etait bien loin de me faire prendre le change. J'etais trop au fait des habitudes sauvages pour ne pas voir dans ce repos une ruse afin de mieux nous surprendre plus tard, aussi avais-je pris mes precautions en consequence.

Enfin le soir de la vingtieme journee, j'etais assis sur le seuil de la porte lorsque le cri du merle siffleur se fit entendre; c'était le signal convenu. Je tressaillis involontairement. J'ordonnai a la vieille de fermer les contrevents, de barricader les portes et de n'ouvrir qu'a ma voix; puis je me dirigeai precipitamment vers l'endroit d'ou etait parti le cri. Je ne m'etais pas trompe, ce signal venait d'un des compagnons de Baptiste. C'était le gascon qu'il m'expediait. Il m'informa que les trois bandits s'etaient occupes de chasse et de peche, ils avaient, fume les viandes et les poissons comme s'ils se fussent prepares a un long voyage. Ils avaient de plus confectionne un leger canot d'ecorce sur la riviere St. Jean avaient depose des provisions de distance en distance en descendant vers le village de Ste. Anne. Baptiste me faisait dire de plus qu'ils avaient prepare une hotte dont la destination etait evidente, il etait d'opinion que cette nuit meme, ils frapperaient le coup decisif; puisqu'ils n'etaient qu'a deux lieues a peine des habitations. Je devais donc me tenir sur mes gardes pendant qu'eux-memes ne seraient pas loin.

Je fis prevenir six des hommes les plus determines et intelligents de mon voisinage et les disposai de maniere que leur presence fut parfaitement dissimulee. D'apres mes instructions, ils ne devaient tirer qu'au premier commandement.

J'oubliai par malheur de faire la meme recommandation au gascon eloigne d'environ trois cents verges de la maison ou je m'etais embusque.

## TENTATIVE ET ATTAQUE.

Une nuit des plus sombres enveloppa bientot la demeure et tous les alentours. Un silence parfaitregnait dans toute la campagne. Le temps etait a l'orage; parfois un eclair illuminait la nue et venait en serpentant se perdre dans un endroit desert: Le tonnerre grondait dans le lointain et ses roulements nous arrivaient comme les detonations de meches de canons.

Vers onze heures, le craquement d'une branche comme si elle eut ete brisee sous les pas d'un homme retentit a mon oreille.

Deux carabines bien chargees etaient aupres de moi; j'en saisis une et me tins pret a tout evenement. Je m'assurai aussi que mon couteau jouait parfaitement dans sa gaine.

Mon oeil bien qu'exerce a l'obscurite dans les chasses a l'affut que je faisais la nuit, ne pouvait cependant percer les tenebres qui m'environnaient.

Heureusement qu'un eclair brilla un instant. Il disparut tres vite, mais neanmoins j'eus le temps de remarquer une touffe d'arbrisseaux qui se trouvait a trois arpents a peu pres de la maison et qui n'y etait certainement pas lorsque j'avais fait l'inspection des lieux.

Dix minutes apres, un nouvel eclair apparut au firmament.

J'avais toujours l'oeil fixe vers l'endroit ou je venais de voir le buisson. Pendant ce laps de temps, il s'etait considerablement rapproche. Il ne devait pas etre a plus de vingt pieds du gascon.

Instruit par Baptiste des ruses des indiens, ce dernier n'ignorait pas qu'il y avait embuche et que l'ennemi s'avancait. En meme temps, son chien qu'il ne retenait qu'avec peine reussit a s'echapper et s'elanca dans la direction du buisson en poussant d'affreux hurlements.

A peine y fut-il arrive que ses furieux aboiements se changerent en cris plaintifs. Le bouillant gascon n'y put tenir plus longtemps. En deux bonds, il fut a l'endroit ou les bandits abrites par le buisson s'avancaient vers ma demeure. Un detonation se fit entendre, un blaspheme affreux y repondit et le craquement de branches qu'on ne cherchait plus a dissimuler nous avertit que quelqu'un s'echappait.

Pendant ce temps le francais faisait un bruit d'enfer. Les \_sandedious\_ les \_cadedis\_, je te tiens \_couquin\_, etaient montes au plus fort diapason.

Des torches que nous avions preparees furent allumees et nous accourumes. Le compagnon de Paulo avait rendu l'ame, la balle lui avait traverse le coeur. Le blaspheme avait ete son dernier adieu a la terre.

Quant au gascon en apercevant son chien qui perdait son sang par une large blessure a la poitrine il se mit a l'embrasser pleurant et lui prodiguant les epithetes les plus tendres tandis que les \_couchons\_, les \_voleurs\_, les \_canaillles\_, lui sortaient de la bouche par torrents a l'adresse de l'homme mort.

Sur ces entrefaites, Baptiste arriva avec le Normand et les villageois. Tous avaient fait feu mais sans effet pensaient-ils.

Le cadavre du brigand fut identifie par les chasseurs comme celui d'un des compagnons de Paulo. Sa figure etait hideuse. Une hotte qui devait servir a transporter Adala etait aupres de lui.

Cependant ce dernier acte d'audace avait mis le comble a la terreur des habitants. Eveilles par nos coups de feu tous etaient accourus pour nous secourir; les uns armes du haches, les autres de fourches, etc., etc., tant on craignait que nous eussions affaire a une bande plus considerable. On n'avait laisse aux maisons que le nombre d'hommes necessaires en cas d'attaque.

Nous decidames de suite de faire une nouvelle battue. Au point du jour le lendemain, nous devions nous mettre en marche pour fouiller avec le plus grand soin les bois, d'alentour. Nous esperions qu'un des malfaiteurs, peut-etre tous les deux, auraient pu etre atteints par les balles et auraient ete dans l'impossibilite de fuir bien loin.

Une semaine de recherches minutieuses et dont le cercle etait chaque jour agrandi ne put nous faire decouvrir d'autre trace qu'une ou deux gouttes de sang dans un fourre ou bien probablement Paulo et compagnie s'etaient arretes.

Ces demarches infructueuses mettaient Baptiste au desespero a cause de l'interet extraordinaire qu'il portait a l'enfant d'Angeline et d'Attenousse.

Le gascon de son cote etait inconsolable de la perte de son chien: il n'en parlait qu'en jurant comme un païen. Il aurait voulu etre le diable en personne pour faire griller le \_couquin\_, tant il redoutait la reconnaissance de sa Majeste Fourchue en faveur d'un miserable qui l'avait toujours si bien servi de son vivant.

Le normand lui accusait piteusement son peu de chance de ce qu'il etait ne un vendredi et sous une mauvaise etoile.

Cependant j'etais devore d'inquietude. Je connaissait trop bien la sceleratesse de Paulo, son caractere haineux et vindicatif pour ne pas etre assure que tot ou tard, il tenterait une revanche eclatante.

Je n'osais donc plus m'eloigner de la maison et laisser Adala d'un seul pas. Je la conduisais par la main dans mes courses journalieres. Si je sortais en voiture, je la faisais asseoir a cote de moi; La nuit, son petit lit etait place tout pres du mien. Je passais des heures entieres a la regarder dormir essayant a deviner, chacune de ses pensees. Quand je voyais ses levres roses s'agiter et laisser echapper un sourire, je me demandais si elle ne causait en songe avec sa mere ou avec les anges

ses petits freres. J'ajustais ses couvertures de crainte qu'elle ne prit du froid et doucement bien doucement, j'embrassais son couvre-pieds pour ne pas l'eveiller par le contact de ma bouche.

Elle avait a peine plus de quatre ans et j'admirais avec quelle rapidite son intelligence se developpait. Tous ceux qui la connaissaient etaient aussi surpris de son etonnante precocite. Sa grand'mere et une bonne vigoureuse servante que j'avais engagee, l'aimaient presque autant que moi.

L'hiver qui suivit se passa dans une parfaite tranquillite. On n'avait pas entendu parler de Paulo ni de son complice, les vols et les rapines avaient cesse.

Tout le monde se felicitaient de l'idee qu'ils etaient pour toujours disparus, seul probablement je n'ajoutais pas foi a cette croyance devenue generale.

Toutefois, une chose me rassurait, c'est que si je n'entendais rien dire de Baptiste et de ses braves compagnons, j'etais certain qu'ils surveillaient notre homme de pres et feraient tout en leur pouvoir pour detourner les projets malicieux que le traître et son complice tenteraient contre moi ou plutot contre Adala. Ce a quoi mes associes et surtout Baptiste tenaient le plus, c'etait de les prendre tous les deux vivants peut-etre auraient-ils recrute quelques autres sauvages et ils jouissaient d'avance du plaisir de les livrer a la justice. Baptiste etait ruse, mais il avait affaire a forte partie: Paulo de son cote ne manquait pas de finesse. Son intelligence naturelle, l'instinct de la conservation l'avertissaient qu'il etait poursuivi. Aussi, comme je l'appris plus tard; fallait-il faire de rudes marches pour ne pas perdre sa piste. La route qu'ils suivaient etait toujours directe et tendait evidemment a un but... mais n'anticipons pas les evenements.

## LA CAVERNE DES FEES

Ceux qui ont visite Ste. Anne de la Grande Anse n'ont pu s'empecher de remarquer une montagne allongee de douze a quinze arpents qui se trouve a une petite distance du fleuve. Son dos s'arrondit mollement en se prolongeant; elle n'est pas tres elevee, mais assez pour que, du haut de son sommet, la vue domine le paysage magnifique qui l'entourne.

Rien de plus agreable que de contempler son versant nord, boise d'arbres varies et magnifiques. Des cretes de rochers qui partent du haut et viennent jusqu'au bas vous representent les cotes d'un immense cetace dont la montagne a d'ailleurs l'apparence. L'une de ces cretes presente vers le milieu un aspect plus apre, plus herisse. Elle a un pic qui domine les beaux arbres bordant les flancs de la montagne. Ce pic est aride et denude. Vers la partie ouest, il est coupe perpendiculairement. Il forme un contraste saisissant avec les autres bandes de rochers paralleles qui sont a demi cache par une luxuriante vegetation.

Depuis longtemps, les habitants de l'endroit m'assuraient qu'une caverne profonde, creusee dans ce pic presentait dans son interieur des dispositions tout a fait extraordinaires. Quelques-uns memes affirmaient, mais ceux-la, je suppose, n'etaient pas les plus hardis,

que souvent des bruits étranges s'y faisaient entendre.

Je décidai un jour d'aller en faire l'examen. Je pris avec moi un de ceux qui l'avait déjà visitée et qui lui prêtait dans son imagination le caractère le plus féerique.

On y parvenait en gravissant une pente très abrupte. De grands arbres repandaient leur ombrage sur l'entrée spacieuse de la caverne. La chambre principale se trouvait éclairée par fissures de la voûte par lesquelles filtrait une douce lumière.

Au centre, une énorme pierre carrée à surface unie semblait représenter une table. Cinq ou six pierres échappées de la voûte étaient disposées autour à la manière de tabourets. À deux pas plus loin une colonne de pierre, toute d'une pièce, s'élevait droite et perçait la voûte. Elle avait la forme des cheminées de nos habitations de campagne.

Cette caverne était divisée en plusieurs compartiments. Deux dans le fond étaient éclairés par les rayons du soleil qui y pénétraient par des ouvertures naturelles. Cette lumière donnait la vie aux petites fleurs qui en tapissaient les parois. Quelques vignes sauvages grimpaient le long des rochers, montaient jusqu'aux interstices et s'échappaient au dehors comme pour aller demander plus de sève au soleil.

À gauche, se trouvait un alcove éclairé seulement par l'entrée. Au fond de cet alcove et à angle droit on voyait un antre obscur, où il y avait un trou profond, circulaire, s'enfonçant tellement dans la montagne que j'essayai à le sonder avec une perche de dix-huit pieds sans aucun résultat. En approchant mon oreille de l'ouverture, j'entendis comme le bruit d'une forte chute d'eau.

Quelques années plus tard, lorsque je visitai la caverne, avec mon Adala à qui j'en avais parlé, l'intérieur en était complètement changé.

Des tremblements de terre avaient fait tomber une partie de la voûte. Ce n'était plus qu'une ruine de ce que j'avais vu.

Un jour, il y eut grand émoi dans le village. Deux hommes, en longeant le sentier au pied de la montagne, y avaient aperçu des flammes et une fumée qui s'en échappaient. On avait même vu deux ou trois ombres sur le sommet du rocher et ce ne pouvaient être des hommes. La frayeur était à son comble.

Des voisins vinrent le soir veiller chez moi, suivant leur habitude, et me racontèrent ce qui faisait le sujet de toutes les conversations.

Tous ceux qui fréquentaient ma maison étaient de braves gens doués d'un esprit sain et de la plus grande honnêteté, de plus d'un courage éprouvé.

Mais ce soir-là parmi eux se trouvait un autre homme qui, depuis trois à quatre jours, sous un prétexte ou sous un autre, venait me faire des visites fréquentes et fort assidues. Il habitait une cabane à quelque distance de chez moi. Elle était située sur la lisière immédiate des bois et aux pieds de ce qu'on appelait la Montagne Ronde.

Cette montagne est ainsi nommée parce qu'elle ressemble à un pain de sucre dont le sommet aurait été arrondi.

La renommée de cet individu était rien moins que recommandable. Les gens du lieu se disaient tout bas qu'il avait incendié plusieurs granges et qu'il ne vivait que de vols. À vrai dire, sa figure ne prévenait pas en sa faveur. Il avait un front bas et fuyant, d'épais sourcils ou se joignaient ensemble et semblaient tirer au cordeau. Ses yeux étaient louches, ternes et sournois. Ils s'illuminaient quelquefois et jetaient alors un éclat fauve. Son nez aquilin se recourbait sur une bouche dont les lèvres étaient tellement minces qu'on les eût dites coupées comme une incision faite dans une feuille de papier. Lorsqu'il parlait, on pouvait voir quelques dents rares mais aiguës comme celle d'un serpent. Les muscles de la mâchoire inférieure présentaient à son angle un gonflement tel qu'en possède le tigre et tous les animaux féroces.

Ce soir-là, il était en belle humeur et nous amusait par le récit d'un événement qui s'était passé chez lui dans la journée: Un fou était entré dans sa maison, y avait fait toutes les perquisitions possibles sous prétexte de chercher une poule qu'il disait avoir été dérobée et qui devait s'y trouver. Il s'était parait-il, livré à mille extravagances tout en cherchant cette fameuse poule. Les excentricités du pauvre insensé telles que le "louche," ainsi nommerai-je l'individu, les rapportait, faisaient tordre de rire mes voisins.

Il en était au beau milieu de sa narration, lorsque la porte s'ouvrit. Un mendiant entra. Il se dirigea d'un pas délibéré vers la table, s'assit auprès, puis, tout en regardant l'assistance d'un air hébété, il demanda à manger en frappant du pied.

J'appelai la vieille indienne qui lui apporta de la nourriture. Il mangea avec avidité sans regarder personne. Lorsqu'il fut rassasié, il tira de sa poche une sale bouteille et alla en offrir un coup au louché, son plus proche voisin. Il y mit même beaucoup de persistance en le regardant fixement. Comme pour la forme seulement il vint à moi, la bouteille à la main, fit mine de me la présenter et se plaça de manière que la lumière se refléta sur sa figure, tout en tournant le dos aux autres, et mit un doigt sur sa bouche et me fit un clin d'œil.

Je tressaillis malgré moi; si je l'avais pu je lui aurais sauté au cou. C'était mon brave ami, mon fidèle Baptiste pour moi seulement, pour les autres c'était le fou dont le louché nous entretenait à son arrivée.

Désappointé et comme insulté de ce que personne ne voulait prendre part à ses libations, il retourna auprès de la table et avala le contenu de sa bouteille. Dix minutes après, il était étendu sur le plancher tout auprès du louché et ronflait profondément.

Par complaisance je lui mis un oreiller sous la tête. Il ouvrit son œil intelligent; me fit un nouveau clin d'œil en même temps qu'un signe imperceptible aux autres, d'observer le louché.

La conversation de ce dernier continuait intarissable sur le compte du fou.

Je compris que Baptiste nous menageait quelque surprise. Effectivement pendant que le narrateur en était au plus beau de son récit, l'ivrogne, comme dans le milieu d'un rêve, d'une voix profondément avinée laissa échapper ces paroles: "J'ai vu l'ombre de ceux que j'ai tués, malheur!"

À ces mots le louché s'arrêta et l'examina, mais le mendiant ronflait déjà. Sa narration continua avec moins d'entrain.



Neanmoins dix minutes apres, de nouveaux souvenirs lui revenant, il recommenca a parler et a rapporter encore des actions du fou lorsqu'un nom que celui-ci prononca attira son attention: "Paulo est mort, c'etait mon complice." A ce nom, le louche, je ne savais pourquoi, fit un soubresaut comme s'il eut ete pique par une vipere. Je le vis palir et frissonner imperceptiblement, mais se remettant bientot, d'un air degage, il alla prendre la chandelle sur la table et, tout en s'excusant, il l'approcha du mendiant et le regarda longtemps.

Celui-ci dormait du plus profond sommeil, un peu d'ecume meme lui sortait de la bouche. "Je pensais, dit-il, en posant la lumiere a sa place, que le malheureux etait malade, j'avais cru l'entendre se plaindre."

Je remarquai toutefois que des ce moment, le louche devint taciturne. Bien que l'heure ne fut pas tres avance, il nous souhaita le bonsoir et partit. Peu d'instantes apres son depart, le mendiant se leva et se trainant apres les meubles, le jarret pliant, d'un pas titubant; il se dirigea vers la porte que je fus oblige de lui ouvrir tant il n'y voyait rien. A peine etait-il dehors qu'on entendit le cri du merle siffleur. Bientot apres, le fou rentra en trebuchant, se recoucha, en peu d'instant ses ronflements sonores recommencerent.

Mes voisins se retirerent en nous disant bonne nuit a la vieille mere et a moi. Tout en allant les reconduire, je fermai les contrevents, pendant que ma vieille indienne Aglaousse, eteignait les lumieres trop vives. Elle aussi avait reconnu Baptiste, mais moi seul avait pu le remarquer sur sa figure.

Quand je rentrai, une entiere transformation s'etait faite chez le fou apparent. Il avait ote sa perruque, fait disparaitre une partie de ses haillons; il causait familièrement avec l'Indienne et n'etait pas plus ivres qu'un homme qui n'a bu que de l'eau. C'etait aussi ce que contenait la bouteille.

Nous tombames dans les bras l'un de l'autre et apres quelques informations, Baptiste s'empessa de me dire qu'il n'y avait aucun danger pour Adala du moins pour quelques jours.

Il me raconta le resultat de sa chasse a l'homme.

Depuis au-dela de huit mois qu'ils poursuivaient Paulo et son digne acolyte, il n'y avait eu que ruses et embuches des deux cotes. C'etait a qui surprendrait et ne serait pas surpris.

Les deux scelerats avaient pris tous les moyens possibles pour que leurs traces ne fussent pas reconnues. Afin de faire perdre leurs pistes, ils avaient souvent monte et redescendu dans le cours des ruisseaux des distances considerables. Aussi les chasseurs eurent-ils bien du mal avant que de pouvoir les retrouver.

Enfin un jour, les sauvages se croyant a l'abri de toute poursuite avaient fait halte dans un endroit ecarte pour prendre quelque nourriture, sans meme avoir la precaution de dissimuler toute trace de passage.

Les francais et un trappeur canadien, qu'ils s'etaient adjoints, reconnaissaient par l'habitude de l'observation la piste d'un homme

fut-il sauvage ou blanc.

D'ailleurs Paulo, qui avait, perdu le gros doigt du pied gauche, imprimait sur le sol humide des marais une empreinte caractéristique.

Mes amis, en arrivant dans le lieu où le repas avait été pris, reconnurent d'une manière facile et certaine quels étaient ceux qui y avaient séjourné.

Des ce moment, ils pouvaient les suivre plus aisément, connaissant la direction de leurs pas qu'ils ne prenaient plus même la peine de cacher.

Ils se dirigeaient évidemment vers un campement composé de sept sauvages renégats chassés de leurs tribus pour leur mauvaise conduite.

Il eût été difficile de trouver un homme plus énergique et plus déterminé que Baptiste. Les trois hommes de cœur qui l'accompagnaient étaient aussi braves que rusés. Leur nouvel associé s'appelait Bidoune.

Enfin, après une assez longue marche, ils arrivèrent auprès de ce campement et ils purent se convaincre que Paulo et son ami y étaient installés. Comme ils étaient sans défiance, Baptiste, avec des précautions infinies réussit à s'approcher tout auprès et put saisir quelques mots de leur conversation.

Ils discutaient vivement un projet d'enlèvement analogue au premier. Paulo leur avait fait entrevoir quelle forte rançon le chef paierait pour le rachat de son enfant. Leur plan était tout mûri: À un moment donné, ils devaient se rejoindre chez le louché où des armes étaient déposées. C'est d'après ces renseignements que Baptiste avait cru devoir prendre le prétexte d'une poule perdue pour y faire des perquisitions.

Comme l'enlèvement était plus facile par le fleuve, un canot serait mis dans le voisinage dans lequel on embarquerait l'enfant pendant qu'une bande ferait en sorte d'attirer les poursuivants vers les bois.

Leur intention était de se diriger vers les îles de Kamouraska où ils se tiendraient cachés pendant une quinzaine de jours pour détourner les soupçons, puis ils se rejoindraient à l'Islet aux Massacres.

Ils devaient de plus incendier la demeure d'Helika, saisir la vieille et le chef à qui, d'après les conventions, ils ne feraient aucun mal, les lier fortement tous les deux de manière à les mettre hors d'état de donner l'alarme.

Au récit de ce diabolique projet je voyais les yeux de l'indienne briller comme des tisons ardents à l'idée des outrages que sa petite fille pourrait endurer parmi de tels brigands. Pour moi des transports de rage indicible me saisirent, d'un rude coup de poing je fis voler la table en éclats. Ah! oui je sentais bien alors le sang de ma jeunesse se réveiller. Je voulais prendre mon fusil, courir au devant d'eux et les tuer comme de misérables chiens enragés. La vieille mère aussi s'offrait de s'armer d'une carabine et de venir avec moi à leur rencontre. Tous les deux nous étions exaspérés, mais Baptiste plus calme réussit à nous tranquilliser.

Je lui demandai l'explication du cri du merle siffleur que nous avons entendu pendant sa sortie de la soirée. Vous en saurez quelque chose demain matin, dit-il, l'invention n'est pas de moi, elle est du gascon

et du normand. Soyez sans aucune inquietude, nous veillons sur vous tous.

L'etoile du matin allait, paraître quand Baptiste, apres nous avoir serre la main, se glissa sans bruit dans l'ombre comme s'il en eut ete le genie.

Quelque temps apres son depart et avant que le bedeau vint sonner l'angelus, vous eussiez pu voir un homme agenouille sur les degres du perron de l'eglise attendant en grande hate qu'elle fut ouverte pour y entrer. Cet homme etait tout defait. Sa figure etait pale et cadavereuse. Il regardait de tous cotes d'un oeil inquiet et inquisiteur. Lorsque le cure entra dans la sacristie pour dire la messe, il le supplia de vouloir bien le confesser.

C'est qu'en se rendant chez lui le soir, le louche, car c'etait lui, avait vu et entendu des choses bien terribles.

Dans le sentier qu'il devait parcourir pour gagner son habitation, il passait a travers de grands arbres sombres et pousses entre deux rochers. Tout a coup, une boule de feu vint tomber a ses pieds. Il s'arreta stupefait, ses cheveux se dresserent d'epouvante. A deux pas en face de lui un etre etrange, diabolique, ayant des yeux rouges, une bouche ouverte qui laissait apercevoir des dents de la longueur du doigt, etait immobile au milieu du chemin. Il avait, en guise de mains des pattes ressemblant a celles d'un ours avec des griffes beaucoup plus longues qui s'etendaient vers lui. Il put voir cette apparition a la lueur que jetait le globe de feu.

La tete du monstre etait, surmontee de deux cornes enormes.

Il entendit en meme temps un bruit de chaines. Il se tourna dans l'intention de rebrousser chemin, mais une seconde boule, de feu tombait en arriere de lui. Un autre diable plus terrible encore, s'il etait possible, que le premier, dont la bouche lancait des flammes, lui barrait le passage. Dans sa main, il tenait une fourche enorme tandis qu'au-dessus de sa tete, un troisieme globe de feu roulait dans les airs eu sifflant et laissait tomber sur lui une pluie d'etincelles.

Le louche, dit le premier diable, dont la voix caverneuse ressemblait a s'y meprendre a celle des enfants des bords de la Garonne, "Cadedious, mon bon, nous venons te chercher au nom de Satan. Tu as fait assez, de mal comme cela, tu nous appartiens corps et ame". L'autre voix en arriere reprenait: "Nous allons t'amener rejoindre Paulo en enfer, depuis une heure nous l'y avons conduit." On entendait une autre voix avec un rire sec qui disait: "Nous allons en faire un fricot avec vous tous." Puis les deux autres diables s'approchaient de lui pendant que la boule de feu venait lui roussir les cheveux. Il allait s'affaisser lorsqu'il eu ressentit la chaleur. Se signant a la hate, il s'elanca d'un bond prodigieux en avant d'un des diables qui effraye sans doute par le signe de croix lui avait, livre passage.

Il prit sa course, mais une course plus rapide que celle du meilleur levrier, malheureusement les diables eux aussi courent fort vite et les boules de feu l'eurent bientot rejoint, tantot le precedant et le suivant. Pour les eviter, il faisait des sauts de belier, poursuivi toujours par le meme bruit de chaines et les memes ricanements. Hors d'haleine, sentant ses jambes flechir sous lui, il arriva enfin a sa cabane; mais a sa grande stupeur, elle etait toute reduite en cendres.

Il s'arreta terrifie. Une detonation venant d'en haut lui fit lever les yeux. Il apercut des globes de feu enormes et de toutes les couleurs qui menacaient de lui tomber sur la tete. A cette vue, il reprit sa course desesperee poursuivi et toujours par les memes fanfares infernales.

Enfin a force de se signer et de recommander son ame a Dieu, il put faire disparaitre tous les diables. Il gagna le village toujours en courant et alla se refugier, comme on l'a vu, sur le perron de l'eglise.

Telle fut l'histoire qu'il raconta au bedeau et dont je donne ici le resume.

Celui qui eut visite la caverne des fees le jours precedent aurait ete etonne de voir le genre d'occupation auquel trois hommes se livraient.

Deux cousaient ensemble des morceaux d'ecorce de bouleau perces de trous a l'endroit des yeux, de la bouche et ornes d'un nez enorme. De temps en temps, ils s'ajustaient ces masques sur la figure en riant de bon coeur a l'apparence qu'ils leur donnaient.

Bidoune, d'un autre cote, (car le lecteur a sans doute reconnu que la mascarade qui avait cause une si grande terreur au louche, etait une pure invention du gascon et de son ami pour debarrasser la paroisse de cet homme traître et mechant) adaptait au bout d'une perche un paquet d'etoupe. Des boules enduites de terebenthine etaient a cote de lui.

Tout en travaillant, on se distribuait les roles. Bidoune devait grimper dans le haut d'un arbre pour lancer a point nomme la seconde boule prealablement enflammee. La premiere etait reservee au gascon qui la pousserait a coups de pieds en avant du louche pendant que Bidoune l'empêchait de retourner en arriere avec la sienne en poussant des rires homeriques que le pauvre malheureux prenait pour des ricanements infernaux.

Il est inutile de dire que l'etoupe que Bidoune faisait jouer au bout de sa perche et qui laissait tomber des etincelles constituait le globe de feu venant des airs. Une simple figure avait produit la detonation.

La cabane avait ete incendiee parce que Baptiste dans la recherche de sa poule y avait decouvert les armes et les provisions necessaires a l'enlevement. Le canot, soigneusement cache dans les branches, les avirons, la hotte et des cordes y avaient ete transportes et le tout avait brule ensemble.

Leur plan avait reussi, jamais la louche ne reparut dans ces endroits.

Les trois ombres de la Caverne des fees qui avaient cause tant d'effroi aux braves habitants de Ste. Anne, sont maintenant expliquees.

## L'HOPITAL GENERAL

La guerre entre Paulo et mon Adala allait donc se continuer avec plus d'acharnement que jamais. J'avais espere vainement que la lecon qu'il avait recue, lors de sa premiere tentative d'enlevement, lui aurait profite; mais puisqu'il redoublait de rage, c'etait a moi de pourvoir

au salut de mon enfant et de la mettre hors des atteintes de ce tigre a face humaine.

Je dois l'avouer, si j'avais use de menagement envers lui, c'est c'est que je me sentais coupable des mauvais exemples que je lui avais donnees et dont il n'avait que trop profite; je lui avais fait dire, combien je regrettais mon fatal passe; je lui avais meme envoye de l'argent pour qu'il put vivre honnetement et abandonner le sentier du crime. Il parut accepter ces conditions et garda la somme d'argent qu'il depensa en orgies crapuleuses et a preparer des plans diaboliques.

Le lendemain soir, Baptiste revint chez moi pendant que nous etions seuls, je lui fis part du plan que j'avais concu de mettre Adala et sa grand'mere on surete et de donner ensuite la chasse aux bandits. Il m'approuva du tout coeur.

Ce qui me faisait hater d'avantage c'est que la rumeur rapportait qu'un meurtre atroce avait ete commis a une douzaine de lieues de l'endroit que j'habitais.

En voici les details: Deux sauvages etaient entres dans la maison d'un riche et honnete cultivateur. C'etait un Dimanche, et tout le monde assistait au service divin. La mere de famille etait restee seule avec deux petits enfants dont l'aine pouvait avoir sept ans et le plus jeune cinq.

Cette jeune femme etait tres hospitaliere et tres charitable, aussi accorda-t-elle volontiers la nourriture que les deux sauvages avaient demandee en entrant.

Lorsqu'ils eurent pris un copieux repas, ils exigerent de l'argent.

La pauvre mere comprit alors qu'elle avait affaire a des scelerats et qu'elle pouvait redouter les derniers outrages. Elle chercha a gagner du temps esperant qu'on reviendrait bientot de l'Eglise lui porter secours.

Par malheur pour elle, la messe avait ete beaucoup retardee, le cure ayant ete oblige d'aller administrer les derniers sacrements a un homme mourant.

C'est alors que Paulo, saisissant son tomahawk en assena un coup terrible sur la tete de l'infortunee qui tomba assommee. Deux crimes affreux furent accomplis ensuite.

Les infames firent des recherches dans tous les coins de la maison et decouvrirent une somme d'argent considerable qu'ils separerent entre eux puis ils disparurent.

Les enfants avaient ete enfermes dans un cabinet pendant l'accomplissement de ce drame odieux. Le complice de Paulo les avait menaces de sa hache avec des imprecations effroyables et jurait de leur fendre la tete s'ils proferaient une parole ou essayaient de sortir.

Les pauvres petits s'etaient blottis l'un pres de l'autre demi-morts de terreur, n'osant pas pleurer et retenant leur respiration.

Lorsque le bruit eut cesse, le plus age se decida a s'avancer tout doucement vers la fenetre. Il apercut les deux bandits qui fuyaient dans la direction du bois. Ils sortirent alors de leur cachette ouvrirent

la porte de l'appartement ou ils avaient vu leur mere pour la derniere fois. Une mare de sang inondait le plancher. Helas! la pauvre femme n'etait plus qu'un cadavre.

Je renonce a peindre la scene dechirante qui s'en suivit, les larmes et les cris de desespoir des malheureux enfants.

Enfin la messe etait terminee et le pere revenait tout joyeux avec les autres personnes de la famille, lorsqu'ils rencontrerent dans l'avenue les deux enfants qui couraient eplores en criant: "papa, papa, viens donc vite, maman est morte, il y a des hommes mechants qui l'ont tuee." Le pere en ouvrant la porte ne connut que trop la triste verite.

Cette nouvelle que je rapportai a Baptiste fut confirmee le lendemain par des document officiels et certains.

Par la designation que firent les enfants, je reconnus mon ancien complice.

Ce recit expliqua a Baptiste pourquoi a pareille date, il avait perdu les brigands de vue, pendant plusieurs jours. C'etait pour depister leurs poursuivants qu'ils etaient revenus sur leurs pas jusqu'au lieu ou ils avaient commis ce meurtre.

Il n'y avait donc plus de temps a perdre. J'envoyai de suite Baptiste louer une barque et le meme soir a neuf heures, Adala, Aglaousse et moi, nous voguions sur le fleuve poussees par un bon vent. Douze heures apres, nous entrons dans la riviere St. Charles et débarquons pres de l'Hopital General de Quebec.

Baptiste et ses amis devaient rester dans ma maison pendant mon absence et se tenir prêts a tout evenement.

Revenons a notre voyage. Nous allames frapper a la porte du parloir du couvent. Une jeune soeur vint au guichet. J'avais tant hate de savoir si mon enfant y trouverait asile et confort que sans autre preambule je demandai la permission de visiter les salles, pretextant qu'il devait y avoir une de mes connaissances qui etait la depuis plusieurs annees.

Sans m'en douter, je disais bien vrai. Une religieuse vint me conduire. Je tenais Adala par la main, la vieille indienne nous suivait. Tout en causant j'admirais l'ordre parfait et le bien-etre qui y regnait. En approchant d'un lit ou etait etendue une vieille malade, je m'arretai malgre moi. Ses traits quoique portant les traces de l'idiotisme me frappent. Ils me rappelaient quelque vague souvenir de ma jeunesse.

Ou l'avais-je vu?

Je ne pouvais m'en rendre compte. J'essayai a l'interroger mais elle ne me repondit que par quelques paroles incoherentes..

Depuis deux ans, me dit la religieuse, la pauvre vieille a perdu toute intelligence. Je lui demandai de vouloir bien s'eloigner un instant, la bonne soeur acceda volontiers a mon desir.

Je m'approchai du lit de l'octogenaire. Rosalie lui dis-je. Elle fit un soubresaut, me regarda d'un oeil etonne et quelque peu lumineux, puis son regard redevint terne. Je prononcai mon nom a son oreille; elle parut se reveiller et me regarda fixement, puis elle retomba dans son

etat d'hebetement.

La religieuse vint nous rejoindre. Elle nous avait observes attentivement. "Vraiment chef, dit-elle en souriant; je vous crois un peu sorcier; car depuis deux ans, la pauvre vieille n'a pas donne de pareils signes de connaissance."

Mes pressentiments ne m'avaient pas trompes, cette vieille fille etait l'ancienne servante qui demeurait chez mon pere lorsque je desertai la maison paternelle.

Nous continuames la visite des salles ou j'admirai, comme je l'ai dit plus haut, l'ordre parfait qui y regnait. Je fus ensuite conduit au parloir ou m'attendaient la superieure et la depositaire qu'on avait fait prevenir. Je leur exposai le plan que j'avais forme de mettre Adala entre leurs mains pour qu'elle completat son education. Je leur dis de plus a quels dangers elle etait exposee. Pour attirer davantage leur sympathie en faveur de l'enfant et afin qu'elles ne la missent pas en evidence, je leur fis connaitre son persecuteur. C'etait l'accusateur de son pere et l'assassin de l'homme pour lequel celui-ci avait subi le dernier supplice.

Jusque la, les deux religieuses n'avaient pas dit un seul mot. En levant les yeux sur elles, je m'aperçus que toutes deux pleuraient.

Elles m'adresserent tour a tour la parole. Au lieu de leur repondre, je me mis a les regarder fixement. Je me retrouvais sous la meme impression ou j'avais ete au sujet de la vieille en visitant les salles.

Etai-je donc cette journee-la sous l'effet d'une hallucination? Je ne pouvais m'expliquer ce que je ressentais, mais plus j'analysais chacun des traits des deux religieuses et plus je me convainquais que je les avais vues quelque part.

Ma conduite les surprit sans doute, car la superieure, apres un silence de quelques minutes, me dit en souriant: "Vous vous croyez, sans doute, chef au milieu des grands bois, a l'affut de quelque gibier. En effet depuis un quart d'heure que nous vous interrogeons, au lieu de nous repondre, vous nous examinez comme si vous etiez indecis sur laquelle de nous vous allez diriger votre coup de fusil."

Ces paroles me ramenerent a la realite. Pour un instant, j'avais vecu dans les reves dores de mon enfance et les figures sereines des bonnes religieuses me rappelaient quelques traits des soeurs cheries que je croyais mortes et a qui j'avais cause tant de chagrin. Ces souvenirs me rendaient tout reveur.

--Pardon, madame, lui repondis-je, mais il me semblait retrouver en vos personnes deux soeurs que j'ai perdues bien jeunes. Vos traits me les rappelaient. C'est ce qui m'impressionnait si fortement.

--Helas! dit la superieure, nous avons nous aussi un frere qui a deserte le toit paternel pousse par le desespero et nous n'en avons jamais eu de nouvelles.

A ces paroles, je me levai brusquement et m'approchai d'elles. Elles se reculerent instinctivement.--"N'etes-vous pas, leur dis-je, du village de.....--" Elle parurent tres surprises et me regarderent toutes deux fixement.

J'ai oublie de dire que je portais le costume et le tatouage d'un chef sauvage de premier ordre.

Elles me repondirent affirmativement.--Encore une question, mesdames, s'il vous plait. Votre nom n'est-il pas Helene et Marguerite D....?

Oui, repondirent-elles en me regardant d'un air stupefait--O Mon Dieu, m'ecriai-je alors dans un elan de reconnaissance, Helene et Marguerite! mes deux soeurs! je suis votre frere et je leur tendis les bras.

Je crus reellement qu'elles allaient defaillir toutes deux a ces paroles.

--Mais, firent-elles, d'une voix tremblante, notre frere n'etait pas indien.

En deux mots, je leur rappelai quelques circonstances de notre enfance et nous tombames dans les bras les uns des autres. Elles riaient, pleuraient, me pressaient de questions et quand elles se furent calmees, vous pensez bien avec quel empressement je demandai des details sur mes bons parents.

Elles me racontèrent que mon pere, apres s'etre epuise en recherches de toutes sortes, avait fini par croire fermement a ma mort; mais ma mere, la bonne et sainte femme, assurait que je reviendrais. Tous les soirs, une priere se faisait en commun pour mon retour et dans la journee, ma mere allait s'enfermer dans ma chambre ou rien n'avait ete change depuis mon depart et la elle pria et pleura des heures entieres.

Elles me dirent de plus comment Marguerite avait reconnu son enfant et comment on m'avait soupconne d'etre l'auteur de l'enlevement, ce que peu de personnes avaient cru. Elles ajouterent que la vieille etait notre ancienne Rosalie, qui aussi avait pleure sur mon sort.

Enfin apres plusieurs heures d'une intime causerie, je leur fis les adieux les plus touchants et je pris conge d'elles. Je leur donnai mes dernieres instructions et leur laissai une forte somme d'argent pour pourvoir a la pension et aux besoins d'Adala. Je pressai cette derniere dans mes bras, embrassai la vieille, lui faisant un part de la somme qui me restait entre les mains pour l'aider a vivre pendant les annees d'absence que je croyais necessaires pour terminer l'education de mon enfant. Elle avait decide d'aller demeurer chez le hurons a Lorette, se reservant toutefois le privilege de venir embrasser sa petite fille tres souvent.

Il fallut bien me decider a partir. Avant de gagner mon embarcation, je fus chez un notaire des plus respectables et fis mon testament en cas de mort, car je ne me dissimulais pas que la poursuite que nous allions entreprendre contre Paulo allait etre pleine de perils. J'etais fermement decide de debarrasser la societe d'un tel monstre et de delivrer Adala des dangers qui la menaceraient tant que le miserable existerait.

J'instituai Adala ma legatrice universelle, lui nommai un homme de bien comme curateur, donnai une pension plus que suffisante a la vieille. Je laissai pour l'enfant une lettre que la superieure lui donnerait si je ne revenais pas. Je lui recommandai de prendre bien soin de sa grand'mere et de ne pas oublier dans ses prieres celui qui l'avait aimee autant qu'un pere.



Je me munis auprès des autorités de tous les papiers nécessaires me permettant de m'emparer de Paulo et de ses complices au nom de la loi, et de les mettre à mort s'il le fallait.

Tous ces devoirs remplis, je m'embarquai pour redescendre.

## LA CHASSE A L'HOMME

Tout en dirigeant ma barque vers l'endroit où je devais rencontrer mes amis, je suivis tristement le sillon qu'elle traçait et me représentais combien étaient heureuses ces vagues qui paraissaient remonter, de se rapprocher des êtres chers que je venais de quitter, pendant que je m'en éloignais peut-être pour toujours.

C'était avec peine que je refoulais au fond de mon âme, les pleurs qui voulaient s'échapper de mes yeux au souvenir des adieux et de la séparation, séparation qui devait être bien longue.

Pourtant après ces quelques instants d'attendrissement, mon énergie et ma force morale me revinrent.

Ma détermination d'en finir pour toujours avec Paulo se fixa plus inexorable que jamais dans mon esprit. Mes compagnons, j'en étais sûr ne me mettraient pas moins d'acharnement que moi à leur poursuite. Plus je songeais à leurs affreux forfaits et plus je sentais un désir implacable de m'emparer d'eux vivants ou de les faire disparaître. Ce fut dans cette disposition d'esprit que j'abordai à Ste. Anne, à l'extrémité ouest du Cap Martin, dans une petite anse qui se trouvait vis-à-vis de ma demeure. J'allai frapper à la porte et me fit reconnaître. Tout le monde était sur pied, certes mes amis faisaient bonne garde; ils avaient entendu mes pas.

Nous passâmes le reste de la nuit à faire nos préparatifs de départ, pendant que je leur racontais les incidents de mon voyage. Il avait été convenu entre Baptiste et moi que nous commencerions notre chasse immédiatement après mon arrivée.

Tout le monde dans le village savait quelle était la nature de l'expédition que nous allions entreprendre; aussi, connaissant à quels dangers nous allions être exposés, faisait-on des vœux pour notre succès, tant les bandits inspiraient du terreur. Des prières étaient faites chaque soir dans les familles, pour que Dieu, nous ramènât sains et saufs.

Cependant la vue de la barque avait appris mon arrivée à mes bons amis, qui connaissaient le but de mon voyage, sans savoir en quel lieu j'avais laissé mon enfant; le curé seul en était informé. À bonne heure le lendemain matin, une douzaine des habitants les plus aisés et les plus respectables, ayant le bon prêtre en tête vinrent et nous offrirent tout ce qu'ils croyaient nous être nécessaire pour notre excursion, provisions, habillements et munitions. Mais nous étions amplement pourvus de tout cela. Nous les remercîames avec effusion et nous prîmes le chemin des bois accompagnés de leurs souhaits et de leurs vœux.

Il était facile au calme et à la détermination de nos figures de voir combien nous allions mettre de persévérance et de fermeté dans la chasse que nous entreprenions, bien que ceux que nous allions combattre fussent presque deux fois plus nombreux que notre parti, puisque Paulo et son ami avaient recruté les sept autres sauvages.

J'avais pris le commandement de l'expédition.

Un mot personnel sur ma petite troupe.

Bidoune était un homme du six pieds trois pouces, brave et infatigable comme l'étaient les canadiens trappeurs de ce temps-là. Sa force était herculeenne. Quand une fois il était sorti de sa placidité ordinaire, il devenait furieux et indomptable comme un taureau blessé. Une fois déjà pris par cinq sauvages, il s'était vu attaché au poteau du bucher et grâce à sa force musculaire, il avait rompu ses liens, saisi une hache, engagé contre tous les cinq une lutte désespérée ou trois étaient tombés sous ses coups, le quatrième mortellement blessé et le dernier avait pris la fuite. Ce qui lui donnait encore plus de désir de se joindre à nous c'est que ceux qui s'étaient emparés de lui et qui voulaient le brûler, faisaient partie de la bande où Paulo avait recruté ses nouveaux complices. Lorsque je lui avais communiqué mon plan d'attaque, Bidoune s'était frotté les mains avec délices.

Les deux français eux aussi étaient de puissants et fermes auxiliaires. C'était deux hommes aux muscles d'acier, au cœur franc et loyal, braves et rusés, qui avaient été formés à l'école de Baptiste. Il m'est inutile de parler de ce dernier, le lecteur le connaît déjà.

Avec de tels hommes, je pouvais tout tenter. Le point que j'avais décidé d'explorer était le lieu qui leur servait de repaire, lorsque Baptiste avait poursuivi Paulo.

Plus nous avançons dans les bois et approchions de cet endroit, plus nous nous convainquons que nous ne nous étions pas trompés dans nos prévisions, car les traces de leur passage devenaient de plus en plus évidentes.

Quand nous fûmes peu éloignés du campement où nous esperions les surprendre et leur livrer assaut, nous décidâmes de nous séparer en deux bandes. Nous eûmes aussi la précaution de nous mettre sous le vent, de crainte que les chiens ne sentissent notre approche et qu'ils ne leur donnassent l'éveil. De leur côté, nos ennemis avaient bien pris leurs mesures pour prévenir toute surprise, ils comprenaient que si leur plan d'enlèvement avait été ainsi déjoué, c'est qu'il y avait eu trahison de la part du louche ou qu'ils avaient affaire à quelqu'un d'aussi rusé qu'eux.

Nous pûmes approcher jusqu'à portée de fusil de leur cabane en nous glissant, et en rampant de broussailles ou broussailles.

Malheureusement un chien éventra la meche. Un coup de feu partit d'une sentinelle embusquée derrière un arbre et une balle vint frapper Bidoune à la jambe. La carabine de celui-ci retentit à son tour, le Peau Rouge fit un soubresaut et retomba inerte. Ces coups de feu avaient jeté l'alarme dans le camp. La flamme qui brillait au milieu de leur wigwam fut en un instant dispersée.

En même temps, trois coups partirent dans la direction d'où était venu

celui qui avait blessé Bidonne. Les deux français tirèrent eux aussi du côté d'où venaient ces derniers, puis nous entendîmes des plaintes sourdes et des craquements de branches, comme en peuvent faire les bêtes fauves en fuite dans les bois.

Il n'eût certes pas été prudent de nous avancer plus loin, cette nuit-là, car nos ennemis auraient pu s'être cachés et nous envoyer leurs balles à l'abri des rochers. Nous décidâmes donc d'attendre le jour pour juger de l'effet de nos coups.

Lorsque l'aube parut, Baptiste se chargea d'aller faire la reconnaissance pour voir ce qu'était devenu nos ennemis. Il choisit le Gascon pour l'accompagner. C'était un trappeur consommé en fait d'adresse, de ressources et de ruse. Ils revinrent deux heures après et nous informèrent qu'ils avaient relevé les pistes des fuyards et que Paulo formait l'arrière garde. Ils étaient encore six, nous le savions déjà, car nous avions examiné l'effet du premier coup qui avait été tiré par Bidonne. La balle avait traversé le cœur du sauvage. Quant aux autres coups tirés par les français, bien qu'au juger, ils avaient eux aussi parfaitement atteint leur but. L'un avait été tué instantanément, l'autre gisait mortellement blessé.

Bien nous en prit de ne nous approcher qu'avec la plus grande précaution, car malgré le sang qu'il avait perdu, le blessé avait appuyé son fusil sur une pierre et de son œil mourant cherchait encore s'il ne pourrait pas envoyer une balle dans le cœur d'un ennemi. Je lui en exemptai la peine, j'ajustai mon coup sur le canon de son arme et tirai; son fusil vola en éclats loin de lui; nous nous avancâmes alors en toute sûreté.

Il était le chef des sept nouveaux associés de Paulo. Il me lança un regard de défi lorsque je fus près de lui, croyant que j'allais le torturer, dans ses derniers moments, comme il n'eût pas manqué de le faire si nous fussions tombés entre ses mains. Aussi manifesta-t-il quelque surprise lorsque je lui demandai s'il voulait boire. Il me fit un signe affirmatif, le Normand alla lui chercher de l'eau.

J'examinai alors sa blessure, la balle lui était entrée dans le dos obliquement et lui ressortait dans la partie interne de la cuisse opposée. Elle avait donc traversé les intestins; sa mort était certaine.

Pendant la demi-heure qu'il survécut, nous essayâmes de soulager ses souffrances et lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, nous creusâmes une fosse commune où nous déposâmes les trois cadavres. Nous les recouvriâmes de terre et même de pierres pour les protéger des atteintes des bêtes.

Nous incendiâmes ensuite leur cabane et après un repos de quelques instants, nous nous mîmes à la poursuite des autres bandits qui avaient sur nous une avance de plus de trois heures. C'était là que commençaient les difficultés de la tâche que nous avions entreprise.

Maintenant, l'éveil leur était donné. Sans doute qu'ils allaient employer toutes les ruses possibles pour nous surprendre à leur tour.

Je comprenais toutefois qu'ils ne pouvaient marcher longtemps ensemble. L'attaque avait été si inattendue et leur fuite si précipitée qu'ils n'avaient pas eu le temps de prendre des provisions. Ils devaient donc se séparer avant que d'avoir fait bien du chemin et c'était justement en ce que je voulais empêcher.

Nous etions presque en nombre egal, il n'etait donc pas prudent pour nous de rester tous ensemble, car ils pourraient nous surprendre a l'entree ou a la sortie d'un defile et nous tirer a l'affut comme gibier de passage, aussi nous separames-nous. Je pris avec Bidonne, l'avant garde, pour servir d'eclaireurs, pour que nous ne nous eloignames pas trop les uns des autres, afin de nous preter un secours mutuel en cas de surprise.

Nous etions en route depuis deux jours, lorsque nous decouvrimes des traces toutes fraiches de leurs pas. Comme dans la chasse que Baptiste avait donnee a Paulo, ils avaient encore cette fois pris toutes les peines du monde pour effacer les vestiges de leur passage. Ils avaient monte et redescendu les ruisseaux, choisi les terrains pierreux, fait un grand nombre de tours et de detours afin de nous donner le change, mais j'etais trop habitue A toutes ces ruses pour me laisser tromper. En partant de l'endroit ou nous les avons surpris, ils s'etaient diriges vers le sud puis marchant dans le cours d'un ruisseau, ils etaient revenus plusieurs milles en arriere.

Nous pumes constater qu'evidemment Paulo conduisait le parti.

Enfin la nuit de la seconde journee, il faisait un clair de lune magnifique. Nous etions disperses, les uns des autres, l'oeil et l'oreille au guet, lorsque tout a coup, une modulation d'abord, puis le cri du merle siffleur s'elevant a une petite distance arriva a mes oreilles. C'etait le signal de ralliement, l'ennemi devait etre en vue de quelqu'un de notre bande.

Nous nous glissames avec des precautions infinies vers le lieu d'ou etait parti le cri. Nous apercumes effectivement dans un cran de rochers deux points lumineux et le canon d'une carabine qui brillait au rayon de la lune. J'abaissai mon arme et fit feu. Deux balles d'un autre cote vinrent siffler aupres de moi. Trois autres coups partis des notes repondirent aux deux premiers.

J'avais bien recommande a mes hommes de se tenir a l'abri des arbres et de se coucher a plat ventre sitot qu'ils auraient tire. C'est ce qu'ils firent. Ils durent a cette precaution de n'etre pas atteints par les balles.

Quelques secondes apres, Je reconnu le son de la grosse carabine de Baptiste et j'aperçus en meme temps un sauvage qui degradingolait du haut du rocher.

A l'assaut m'ecriai-je, sans leur donner le temps de recharger et le couteau aux dents, nous nous precipitames sur eux. Paulo comprit alors qu'il n'y avait plus de salut pour lui que dans une lutte desesperee dont il sortirait victorieux. D'ailleurs les hommes qu'il commandait etaient bien propres a lui inspirer de la confiance. C'etaient des gens determines et dont les forces devaient etre decuplees par l'idee que s'ils tombaient vivants entre nos mains, la potence les attendaient.

Le coup de fusil de Baptiste seul avait porte, le mien avait fait voler en eclats la crosse de la carabine de la sentinelle.

Nous etions cinq contre cinq, la partie etait egale. Ce fut la crosse de nos armes qui nous servit d'abord de massues, mais les bandits etaient exerces a parer les coups. Les crosses volerent en eclats et la lutte au

couteau s'en suivit.

Elle fut terrible et sanglante. Qu'il me suffise de dire qu'une heure après, le plateau qui nous avait servi de champ de bataille était inondé de sang. Trois hommes gisaient se tordant dans les convulsions de l'agonie. Deux autres blessés étaient un peu plus loin, mais ceux-là fortement liés. Trois de mes malheureux compagnons dont Baptiste et moi pansions les malheureuses blessures, nageaient dans leur sang. Le Normand, le Gascon, Bidoune étaient blessés plus sévèrement que nos ennemis qui se trouvaient être Paulo et son complice. Bidoune avait reçu un coup de couteau en pleine poitrine.

Après avoir pansé les blessures du mieux que nous pûmes, Baptiste et moi qui n'avions reçu que de légères égratignures, nous nous mîmes à faire un abri, car il ne fallait pas songer à se mettre en route pour gagner les habitations dans l'état où étaient nos amis.

Lorsque le soleil du lendemain éclaira le lieu du carnage, je ne pus voir sans fremir les cadavres de ces hommes forts et braves, dont la vigueur et la jeunesse auraient pu être si utiles, si elles eussent été tournées au bien.

Nos ennemis que nous n'avions pu lier que grâce à la perte de sang qui avait diminué leurs forces, conservaient sur leurs figures palies, l'expression d'une sauvage férocité.

Cependant notre pauvre canadien s'affaiblissait visiblement. Le nombre de blessés et de pansements que j'avais vus dans nos guerres m'avait donné quelque idée de chirurgie et quelques connaissances pratiques de médecine. Je ne me faisais donc pas d'illusions sur le résultat de la blessure; lui-même de son côté pressentait sa fin prochaine. Cette blessure, il l'avait reçue après le combat de la manière la plus traiteuse.

Comme je l'ai dit, Paulo avait été blessé grièvement sans toutefois l'avoir été dangereusement. Par compassion, on lui avait laissé un bras libre. Pendant que j'étais occupé à donner des soins à mes chers blessés, il me fit demander par Bidoune de vouloir bien aller le trouver, prétextant qu'il avait quelque chose d'important à me communiquer. Je lui fis répondre que je n'avais pas le temps de me rendre auprès de lui pour le moment. Le canadien lui porta ma réponse, il le supplia de lui donner à boire, ce que celui-ci fit volontiers. Mais Paulo se prétendait trop faible pour pouvoir lever la tête, alors ce brave homme se mit à genoux auprès de lui, lui souleva la tête d'une main tandis que de l'autre il lui présentait de l'eau fraîche mêlée à quelques gouttes d'eau de vie qu'il avait tirées de sa gourde. Tout occupé à cet acte de charité, il ne remarqua pas le mouvement de Paulo. Il avait glissé sa main libre sous lui, avait saisi son poignard et l'avait enfoncé dans la poitrine de son bienfaiteur. Il allait redoubler, mais le canadien avait eu la force de se mettre hors de ses atteintes. Ce forfait avait été commis en moins de temps que je ne mets à le rapporter.

Baptiste avait tout vu, aussi poussa-t-il un rugissement terrible et saisissant son casse-tête il aurait fendu le crâne du misérable si je ne me fusse trouvé là, pour arrêter son bras. J'eus toutes les peines du monde à le détourner de son projet de tuer immédiatement le lâche assassin. Il ne céda qu'après que je lui eusse expliqué combien plus terrible serait sa punition d'agoniser dans les chaînes d'un cachot, en

attendant le jour de son proces ou le moment de son execution.

Tout en lui parlant ainsi, j'avais retire le poignard de la blessure et pratiquai une saignee qui arreta le sang, mais la respiration continua a devenir de plus en plus haletante et difficile, Enfin, lorsque malgre nos soins tout espoir fut perdu et que lui-meme m'eut avoue qu'il se sentait mourir et comprenait qu'il n'en avait plus pour longtemps, il nous fit approcher, nous chargea de ses derniers embrassements aupres de sa vieille mere. Il nous fit detacher une ceinture remplie de grosses pieces d'or qu'il nous pria de lui remettre et me recommanda de ne pas l'abandonner dans le cas ou elle aurait besoin.

Il me demanda ensuite de faire une priere qu'il recita apres moi d'une voix ralante et entrecoupee, fit une acte de contrition et recommanda son ame a Dieu puis, degageant sa main des miennes, il eut la force de faire le signe de la croix, montra le ciel du doigt et expira.

Le croirait-on, les deux scelerats pendant ce triste spectacle riaient d'un rire satanique?

Le lendemain, nous le deposames dans sa biere. Elle etait formee au tronc d'un pin enorme dont l'age avait tellement creuse le centre que nous pumes facilement y placer le cadavre. Les reste rendus a la terre, nous dressames sur sa tombe un petit mausolee de pierre brute et nous le fimes surmonter d'une croix de bois. Son nom y fut grave avec ces trois mots "repose en paix".

Nous creusames aussi une tombe commune a quelque distance de celle du canadien, aux quatre bandits, les associes et les complices de Paulo. Les miserables avaient conserve jusqu'au moment ou la terre les recouvrit leur air de defi et de ferocite tel que nous l'avons decrit deja plus haut.

Il nous fallut passer au dela d'un mois dans les bois pour permettre a nos blesses de se guerir et de reprendre quelques forces avant que de nous mettre en route. Paulo et son digne seide etaient l'objet de notre part d'une extreme surveillance. Quatre a cinq fois, jour et nuit, leurs liens etaient minutieusement examines et bien nous en prit, car plus d'une fois nous pumes constater qu'il faisaient des efforts surhumains pour s'en delivrer. Quoique entierement en notre pouvoir, jamais il ne perdaient une occasion de nous accabler de leurs insultes les plus ignobles, soit que nous leur donnassions a manger ou que nous pansassions leurs plaies.

Enfin l'etat des malades devint des plus satisfaisant, les blessures se guerirent comme par enchantement tant le mal avait peu de prise sur ces charpentes granitiques.

Un mois apres cette lutte gigantesque, ou nous nous etions pris corps a corps avec de veritables lions pour la force et de vrais tigres pour la ferocite, nous decidames de nous mettre en route.

Avant que de partir, nous allames nous agenouiller sur la tombe de notre malheureux ami, puis nous fimes nos preparatifs de voyage et nous primes le chemin des habitations.

Baptiste ouvrait la marche avec le Normand, Paulo et son complice, lies de maniere a ce qu'ils ne pussent s'echapper ni faire aucune de leurs tentatives diaboliques contre nous, formait le centre avec le Gascon,

j'etais a l'arriere-garde.

Nous mimes six jours avant de pouvoir atteindre le village de Ste. Anne, la faiblesse des blesses ne nous permettait pas d'avancer plus vite. Enfin lorsque nous debouchames du bois, toute la paroisse etait accourue pour nous recevoir.

Ils avaient appris notre arrivee par un chasseur que nous avions rencontre et qui avait pris les devants. Les remerciements pleins de gratitude et d'effusion que ces braves gens nous firent sont encore presents a ma memoire. Leurs yeux se mouillerent de larmes fil entendant le recit de la mort de notre malheureux ami et les circonstances dans lesquelles il avait recu le coup fatal.

Les victimes des deux monstres les identifierent parfaitement et ce fut en fremissant qu'elles s'approcherent d'eux pour les reconnaitre. Comment ne pas frissonner, pour des femmes de se trouver pres de ces etres a figures patibulaires, pleines de defi et d'effronterie, leur adressant encore des propos cyniques et immondes.

Nous confiames nos prisonniers a la garde, de cinq hommes robustes et determines, puis nous acceptames le repas et l'hospitalite qui nous furent donnees par les citoyens.

C'etait a qui nous entoureraient de plus de soins et de prevenances.

Nous primes une bonne nuit de repos dont le Gascon et le Normand avaient surtout besoin. Nous transportames les prisonniers a bord de la meme barque que j'avais louee pour mon voyage precedent. Ils refuserent de marcher, il fallut donc les y porter, une fois qu'ils y furent installes, nous fumes obliges de leur lier de nouveau les jambes pour nous mettre a l'abri de leur coup de pieds et de les attacher solidement au fond de la barque pour qu'ils se se jetassent pas a l'eau.

Dans la journee du lendemain, nous les remimes entre les mains des autorites et ils furent enchaines dans un meme cachot. Lorsque nous primes conge d'eux, ils nous accablerent des plus affreuses maledictions. Nul doute que s'ils eussent pu briser leurs chaines, ils se fussent precipites sur nous avec une rage infernale pour essayer a nous devorer a belles dents.

Cependant ce ne fut pas sans emotion que je jetai sur Paulo un dernier regard et lui dit qu'il n'avait plus rien a esperer de la clemence des hommes et qu'il devait se preparer par le repentir a comparaitre devant un juge plus redoutable que ceux de la terre. Il me repondit par d'affreux blasphemes et d'abominables imprecations.

Tels furent ses adieux, je ne devais plus le revoir.

Une fois hors de la prison, je sentis interieurement un soulagement indicible, ma vie jusqu'alors si tourmentee allait enfin prendre un cours plus calme, plus tranquille.

DERNIERS JOURS DE PAULO ET RODINUS

Je suis seul dans la profondeur des bois, la lune envoie quelques rayons faibles qui percent à peine le dôme de feuillage jauni que la brise d'automne éparpille à mes pieds.

Depuis deux mois, me demandai-je, pourquoi cette inquiétude, ce malaise dont je ne puis me débarrasser? En allant conduire Paulo et son complice à la prison de Québec je n'ai pas voulu aller voir mes sœurs, j'ai résisté au plaisir de revoir mon Adala et sa pauvre vieille mère. Et pourtant, j'aurais été heureux d'embrasser ma chère enfant et de donner une bonne poignée de mains à mes sœurs ainsi qu'à Aglaousse. J'ai cru devoir en faire le sacrifice.

Adala sous leurs soins maternels doit avoir retrouvé une partie de toutes les jouissances qu'elle n'avait pas connues dans les bras de sa mère. Peut-être une prière qu'elle m'eût adressée de revenir auprès d'elle, sa vue, son sourire, m'eussent-ils trouvé assez faible pour accéder à son désir.

En agissant ainsi, j'ai cédé à la raison et au devoir.

Il y a trois jours, j'étais agenouillé au pied d'une croix que j'ai fait ériger sur les bords du lac à la Truite.

Le temps était sombre et triste, le soleil brillait par intervalles au travers des nuages que le vent faisait entrechoquer dans l'espace. Dans leur chaos, leurs courses désordonnées, il me semblait revoir toutes les mauvaises passions qui m'avaient empêché comme tant d'autres de voir le flambeau religieux qui nous éclaire, et que nous n'apercevons que lorsque le mal qui obscurcit notre intelligence, lui laisse un espace pour se montrer.

Il y a trois jours, ai-je dit, je priais avec ferveur au pied de cette croix et je pleurais. Je pleurais sur un passé dont chaque mauvaise action doit être enregistrée dans le livre de vie, mais je pleurais aussi parce que l'aiguille de ma montre marquait onze heures et que demain à cette heure deux grands criminels vont du haut d'un gibet être lancés dans l'éternité. Et dans quel état paraîtront-ils devant le juge suprême?

La journée s'est passée dans de tristes réflexions. L'âme de Paulo et celle de son complice seront jugées. Mon Dieu vont-elles trouver grâce auprès de vous et vont-elles dans leurs derniers moments implorer un regard de votre divine miséricorde.

C'est dans cette disposition d'esprit que je me jette sur mon lit de sapin, je me retourne en tous sens, mais plonge dans mes pensées, je ne puis fermer l'œil.

Demain, j'en suis certain, je serai tiré de ma poignante anxiété. Mon brave Baptiste est monté à Québec et doit me donner des nouvelles des derniers instants des malheureux, mais surtout m'apporter une lettre de mon Adala et de mes sœurs. Combien la journée et la nuit vont être longues.

8 heures P. M. Non la journée n'a pas été aussi longue que je le craignais. Un chasseur est venu frapper à la porte de ma cabane et m'a demandé l'hospitalité. Je lui presse la main et l'attire au dedans de mon wigwam. Je l'aurais embrassé, tant la solitude me pesait, car ce frère inconnu venait peupler mon désert. Tout en partageant mon repas,



il me raconte son histoire et celle de sa famille.

C'est un malheureux Acadien. Il habitait le village des Mines. Il y possédait une belle propriété et vivait heureux au milieu des joies du foyer, lorsque la guerre éclata entre l'Angleterre et la France. Il s'était enrôlé volontaire, et après dix mois de guerre, quand l'ennemi avait été repoussé et poursuivi jusque dans son propre territoire, il était revenu tout joyeux. Hélas! ses champs avaient été dévastés, sa maison incendiée par les barbares envahisseurs. Sa pauvre femme et ses deux petits enfants avaient péri au milieu des flammes. À peine avait-il pu recueillir parmi les décombres quelques os calcinés de ces êtres chers. Tel était le résumé de sa narration; à chaque phrase de cette triste et lamentable épopée, je sentais des pleurs inonder ma figure...

Il est onze heures du soir, le chasseur est parti. Il est un homme déterminé et fort intelligent; il jouit d'une grande confiance de la part des autorités, car il est chargé de remettre au gouverneur de Québec d'importants documents. Il a pris la route des bois, c'est la plus courte et la plus sûre.

Cet homme qui se montra si énergique après de tels malheurs, a stimulé mon courage. Il m'a exprimé une profonde gratitude de mon hospitalité et remercié des provisions dont j'ai rempli son havresac. Entre lui et moi, désormais, c'est pour la vie que nous conserverons une réciproque amitié. Son nom est Marquette.

À la montre marque cinq heures du matin, mon sommeil, contre mon attente, a été assez paisible. Je rêve quelques instants, mais bientôt il me semble entendre des aboiements, mes chiens répondent. Je m'élançais hors de mon lit, le chien de Baptiste vient de faire irruption dans ma hutte.

Mon bon et tendre ami ne saurait être loin avec ses deux braves et dévoués compagnons. Ils ont reçu ordre de se rendre tous les trois à Québec pour donner leur témoignage dans le procès de Paulo et de son complice. Je les ai priés d'attendre jusqu'après l'exécution et de se mettre en rapport avec monsieur Odillon qui doit leur remettre certains papiers pour moi.

Pendant que je m'habille à la hâte, des pas se rapprochent, c'est Baptiste avec le Gascon et le Normand. Je cours à leur rencontre et nous nous embrassons avec effusion. Mes amis sont exténués de fatigue. Heureusement, j'ai préparé pour eux la veille au soir, un copieux repas et j'ai renouvelé le sapin des lits.

Je refuse d'écouter les détails des derniers jours et de l'exécution dont ils ont été témoins, parce que je veux les avoir succincts et bien minutieux.

Chers amis, comment reconnaître leur dévouement? Ils n'ont pas perdu une seule minute pour que je recusse au plus vite les lettres dont ils étaient porteurs. Je n'ose leur parler pendant leur repas, tant ils devaient les aliments avec avidité. Quand leur faim fut un peu apaisée, ils me raconteront qu'ils étaient partis à cinq heures du soir dans un canot et quand leurs bras étaient trop fatigués pour faire glisser le canot sur les ondes, ils ont demandé du secours à leurs jambes et ont pris les chemins des bois. Ils ont devancé de beaucoup le postillon, ils avaient tant hâte de me revoir et de se distraire du spectacle horrible auquel ils avaient assisté.

Mon brave Baptiste en nie donnant ces quelques details feint d'etre etouffe par ses bouchees qui, pretend-il, lui font venir les larmes aux yeux, ce qui lui fournit un pretexte de les essayer. Le Gascon a besoin, parait-il, d'une eau plus fraiche et prend de la occasion de sortir, pour le Normand, il m'avoue que son excessive fatigue lui fait couler des sueurs qui se repandent sur ses joues. Ces sueurs ne sont pourtant que des larmes.

Nobles coeurs qui pleurent au souvenir de cette triste fin et sur le sort d'hommes qui les auraient massacres s'ils en avaient trouve l'occasion.

Je vais leur en epargner le recit, car Baptiste m'a remis deux lettres et un cahier; l'un est du geolier, l'autre de monsieur Odillon.

Avant que de partir de Quebec, j'avais paye le geolier liberalement pour qu'il donnat un acces aussi libre que possible au venerable pretre que j'ai prie instamment, par une lettre de se rendre aupres des prisonniers et de veiller au salut de leurs ames. De Paulo surtout que je n'ai malheureusement que trop contribue a perdre. C'est une legere reparation et un dernier effort que je veux tenter pour le ramener au bien.

Mon bon ami m'a repondu qu'il se mettait de suite en route et qu'il me tiendrait au courant de ce qui se passerait dans la prison jusqu'au jour de l'execution, suivant le desir que je lui en avais exprime. En attendant son arrivee, le geolier s'etait engage a me rendre un compte exact de la conduite et des dispositions des condammes.

Le repas termine, j'invite mes amis a s'etendre sur leurs lits. Peu de minutes apres le Gascon et le Normand ronflaient a pleins poumons, tandis que Baptiste se tourne de mon cote et semble se consulter interieurement. Il a certainement quelque chose d'important a me dire, car il me regarde en pleine figure et balbutie quelques paroles sans suite.

Enfin il se decide a s'approcher de moi en disant: "Ne me grondez pas trop fort, Pere Helika, mais avant que de revenir j'ai ete LA voir et ELLE m'a reconnu. Oh! la chere enfant qu'elle est belle et comme elle ma demande avec empressement de vos nouvelles. Puis sans me laisser le temps d'ajouter un mot! Et les bonnes religieuses, et la mere d'Attenousse qui se trouvait la, avec quelle anxiete elles se sont informees de vous! Nom d'un nom! Je ne suis pourtant pas une Madeleine, mais vrai, j'ai ete trop bete pour leur repondre. J'etais, comment vous dirai-je, tenez aussi incapable de parler que quand ma pauvre mere me dit dans ses derniers moments en m'embrassant: Baptiste, je vois te laisser pour toujours, mais Dieu prendra soin de toi. Sois honnete et religieux avant tout. Je ne pus dire un seul mot. A travers mes larmes, je voyais tout danser et tourbillonner autour de moi. Je m'agenouillai seulement pour recevoir sa benediction. Le lendemain la sainte femme n'etait plus. Elle etait morte sans que j'aie pu lui donner l'assurance que je suivrais a la lettre ses dernieres recommandations. Maintenant, je vous avouerai que, c'est ainsi que je me suis trouve en entendant les belles paroles que la Dame Superieure et l'Assistante me disaient. Stupide et pleurnichant comme une vieille femme, je sortis ne sachant ou donner la tete. Un homme m'attendait a la porte et est venu me reconduire jusqu'au canot. Il avait sous le bras un gros sac qu'on vous envoyait sans doute."

Baptiste a ces mots me presente ce sac que j'ouvre en sa presence. Il contenait des provisions que mes bonnes soeurs lui ont fait remettre pour leur descente. Il y a de plus une enveloppe dans laquelle il doit y avoir une charmante petite lettre. Elle est si mignonne et si gentille.

--En effet, ajouta-il en se frappant le front, l'homme de l'hopital, rendu au canot, m'a dit, ce sac est pour vous, la lettre pour le grand Chef, et je me rappelle a present que pendant que je parlais avec les religieuses la petite avait dit: Je vais ecrire a mon pere Helika.

--Ne m'en voulez pas, je l'aime moi aussi et je voulais savoir si elle etait heureuse. Maintenant me pardonnez-vous?

Je l'embrasse a ces paroles et je lui presse la main. C'etait la, seule marque de reconnaissance que je pouvais lui donner. J'etais si emu de ces temoignages d'amitie. J'insistai pour qu'il prit quelque repos, il s'etendit sur son lit et ne tarda pas a s'endormir.

Je vais de suite m'installer au pied d'un arbre touffu que les rayons du soleil ne caressent que mollement avant que d'arriver a moi. J'ouvre le cahier et je lis le rapport et la lettre du geolier: La voici.

Monsieur,

"En reponse a la demande que vous m'en avez faite, je vous rends compte aujourd'hui de la maniere dont les prisonniers se sont conduits depuis leur condamnation. Apres le prononce de leur jugement et l'assurance que la cour leur donna qu'ils n'avaient aucune misericorde a esperer des hommes et qu'ils devaient se preparer a paraitre devant Dieu le 20 du courant, ils ont echange ensemble quelques mots de fureur que nous n'avons pu saisir parce qu'ils etaient dits dans une langue que personne ne comprend".

"Du 12 au 13, ils ont passe une nuit affreuse de meme que tous leurs jours et nuits depuis leur retour a la prison. Ils ont cherche a s'elancer l'un contre l'autre dans des transports indicibles de rage; un gardien de la prison s'est approche d'eux pour essayer a les apaiser, mais ils se sont precipites sur lui avec la ferocite de tigres alteres de sang. Malheureusement il etait a portee de leurs atteintes et sans le prompt secours d'autres gardiens, il eut ete impitoyablement massacre par ces deux monstres. Leurs chaines sont solides, Dieu merci, il ne peuvent s'atteindre, car ils s'eventreraient, tant grande est la fureur qui les anime l'un contre l'autre. Je regrette d'avoir a ajouter que leur conduite loin de s'ameliorer parait augmenter en ferocite d'un instant a l'autre. L'aumonier de la prison est venu plusieurs fois tenter tout les efforts possibles pour les calmer. Il a essaye a leur faire entendre des paroles de paix, mais ils lui ont repondu par d'epouvantables imprecations. Le pretre en est sorti chaque fois de plus en plus contriste."

"Enfin, ce soir, le 14, le venerable abbe dont vous m'avez parle, est arrive et de suite il s'est installe aupres des prisonniers. Il m'a prie de le laisser seul avec eux. Quelle figure imposante, quelle douceur se reflete sur chacun de ses traits! Sa voix est douce et pleine d'une onction a laquelle il est difficile de resister. Il s'est approche d'eux en leur tendant la main avec bonte et en leur adressant a chacun des paroles de consolation, mais les monstres, au lieu d'embrasser avec veneration la main que ce saint apotre leur tendait, se sont rues sur lui et l'ont envoye rouler sur la muraille ou sa tete a ete se heurter.

Il s'est relevé avec calme, a tiré son mouchoir de sa poche et a essuyé le sang qui ruisselait de son front sur sa figure par la blessure qu'il s'était fait en tombant. Pendant ce temps, les deux scelerats poussaient d'horribles ricanements. Nous comprimés de suite, en les entendant qu'ils devaient avoir commis une action diabolique. Nous sommes tous accourus à son aide, mais avec une douce autorité il nous a priés de nous retirer, puis tournant vers les deux bandits un regard chargé de larmes il leur a adressé à tous deux dans leur langue des paroles d'une douceur ineffable, mais les démons ne voulurent seulement pas l'entendre. Alors le saint prêtre s'est agenouillé et a longtemps prié pour eux. Cette prière du juste devait monter vers le ciel comme un parfum céleste, ils avaient comblé sans doute la mesure de leurs crimes car Dieu a paru leur refuser les trésors de sa miséricorde".

"Voilà, Chef, ce que j'ai à vous raconter de ce qui s'est passé jusqu'à l'arrivée de Mr. Odillon. Il m'a annoncé qu'il était chargé de continuer le journal que j'ai commencé. Il ne me reste plus qu'à ajouter que l'air de plus en plus abattu et découragé du saint homme, me fait augurer très mal du résultat de sa divine mission."

"Si je ne craignais de vous contrister davantage vu que vous semblez leur porter de l'intérêt, qu'ils sont loin de mériter, je vous l'assure, je vous avouerais que les gardiens et moi qui sommes préposés à la garde de malfaiteurs, meurtriers, de bandits de toute espèce, nous n'avons rien rencontré qui peut approcher de la méchanceté et de la scélératesse de ces deux brigands."

"Agréez, Chef, l'assurance de la haute considération avec laquelle, je suis votre dévoué."

GASPARD

Géolier de la prison de Québec.

(Québec, 14 Septembre.)

Bien que je n'aie passé que peu de temps à causer avec le géolier, j'ai reconnu en lui le type de l'honnête homme qui bien qu'énergique et ami de son devoir, sait tempérer les rigueurs de la prison par tous les moyens dont il peut disposer. Je le sais doué, de plus, d'un sens droit, d'un esprit expérimenté et observateur.

Je ne puis donc me défendre d'un frémissement en songeant au dénouement du drame sinistre qui va se dérouler, et dont j'entrevois la fin affreuse; aussi est-ce en tremblant que je prends le journal de monsieur Odillon. Je lis d'abord la lettre qu'il m'adresse le jour de l'exécution.

Septembre 20, À midi

"Mon cher frère,

"Enfin le drame est terminé! Il y a une heure, je voyais disparaître dans un coin reculé du cimetière, les restes mortels du malheureux Paulo et de son complice. C'est la mort dans l'âme et encore tout rempli

d'horreur de ce que j'ai vu et entendu dans les derniers jours qui ont precede l'execution et au moment ou leur ame devait paraitre devant le juge supreme, que je remplis la promesse que je vous ai faite. Croyez-le, mon frere, il y a de tristes moments dans la vie. Dieu arrose quelquefois de larmes bien ameres la carriere de ses ministres."

"Jamais peut-etre dans une vie qui compte aujourd'hui pres de quarante cinq ans d'apostolat, je n'ai eu autant d'angoisses et de decouragement que pendant ces quelques jours. Mon Dieu je ne m'en plains pas puisque telle a ete votre volonte. Non je ne me plains pas des pleurs que j'ai verses pour les souffrances morales que j'ai endurees, mais ce qui m'afflige profondement et jetterait peut-etre le desespoir dans mon ame, si ma conscience ne me disait pas que j'ai fait mon devoir, c'est que tous mes efforts ont ete infructueux et inutiles pour faire germer au coeur des deux grands pecheurs, une pensee ou un sentiment de repentir."

"J'incline mon neant devant les insondables decrets du Tres-Haut. Qui sait peut-etre au moment ou ils allaient etre lances dans l'eternite, un \_peccavi\_ que la corde ne leur a pas permis d'articuler, s'est-il eleve du fond de leur ame."

"Frere, prions pour eux qu'ils aient trouve grace, priez aussi pour ce pauvre pretre afin que Dieu rende son travail efficace, lorsqu'il tentera de ramener a lui des ames egarees."

"Je suis avec estime, votre bien sincere ami."

P. S.

"ODILLON ptré."

"J'oubliais de vous remercier de l'envoi genereux que vous m'avez fait. Cet argent sera distribue aux pauvres, et c'est sur votre tete et sur celles de ceux qui vous sont chers, que retomberont les benedictions qu'ils demanderont au ciel, en reconnaissance de vos bienfaits."

"ODILLON ptré."

Septembre 17. "Je suis entre dans leur cachot vers six heures pour passer la nuit aupres des malheureux et essayer a verser dans leur coeur un peu de calme et de repentir. Ils etaient dans un etat d'exasperation epouvantable. Leurs yeux etaient hors de tete, leurs figures sinistres et empreintes d'une haine indicible. Leurs mains etaient couvertes du sang qui s'echappait des blessures que les fers leur avaient faites en essayant a s'elancer l'un sur l'autre pour se frapper et se déchirer. De leurs bouches s'echappaient une ecume sanglante et d'affreux blasphemes. Ma vue loin de les apaiser ne fit plutot que redoubler leur rage. Ils parurent meme la concentrer sur ma personne, car comme je m'approchais pour les calmer, ils se sont tous deux precipite sur moi et m'ont violemment repousse. Toute la nuit s'est ainsi passee dans des paroxysmes de fureur sans que j'aie pu leur faire entendre une parole de raison."

"La cause de cette haine frenetique qu'ils se portent, vient de ce que tous deux ont tente de se rendre temoins du roi, avec l'assurance qu'ils voulaient faire donner aux autorites qu'on leur laisserait la vie sauve. A cette condition, ils auraient tout avoue."

"Ces demarches, ils les avaient faites a l'insu l'un de l'autre et elles leur avaient ete revelees le jour de leur proces. Or de tous les hommes celui que les sauvages abhorrent le plus et auquel ils ne pardonnent jamais, c'est au delateur et au traître; aussi lorsqu'ils le tiennent en leur pouvoir, il est toujours soumis aux plus horribles tortures."

Sep: 18. "La journee ne s'est pas annoncee sous de meilleurs auspices. Je suis entre dans leur cachot au moment ou ils prenaient leur dejeuner. Mon arrivee n'a fait aucune autre effet sur eux que de m'attirer a peine un coup d'oeil charge de mepris, Tout en mangeant ils se sont lance des regards farouches et pleins de menaces. Comment donc reussirai-je a faire entendre une parole de religion a ces hommes dont le coeur est si profondement gangrene par les plus execrables passions?"

"Je les laisse; il est onze heures et demi du soir. J'ai le coeur navre de tristesse. Mon Dieu, encore une journee et une partie de la nuit de perdues! Mes peines, mes supplications ne paraissent avoir d'autres resultats que de redoubler leur rage et leurs imprecations. Peut-etre la Providence m'inspirera-t-elle demain de nouveaux moyens pour parvenir au but auquel j'aspire si ardemment. Le seul espoir que j'entretienne est de les ramener dans la voie du repentir et d'adoucir leur derniers jours qui fuient l'un apres l'autre avec une incroyable rapidite et qui sont pour moi si pleins d'amertume."

"Dans deux jours leur ame sera devant Dieu et je n'ai encore rien pu obtenir des coupables. Pourtant, je le sais, la justice des hommes sera inflexible, inexorable, ils n'ont plus de merci a attendre ici bas. Deux jours seulement, c'est si peu pour se preparer a paraitre devant le redoutable tribunal du Souverain Juge; devant ce regard inquisiteur qui fait dire au roi prophete dans un saint tremblement; \_Ante faciem frigoris ejus quis sustinebit!!\_ Je vais prier, la priere est un baume divin, peut-etre m'inspirera-t-elle de nouvelles idees."

Sept: 19. "Mon cher frere, je suis entre un peu plus tard dans la cellule aujourd'hui. J'ai des le matin fait demander audience dans les maisons ou l'on prie pour le salut de tous. Monseigneur l'Eveque de Quebec, m'a offert ses services d'une maniere spontanee. Il doit aller les visiter pendant que de mon cote j'implorerai les prieres des ames charitables en faveur des malheureux qui vont mourir demain, sur la potence, car pour le condamne, les jours qui suivent la condamnation sont toujours la veille du supplice."

"Tous m'ont promis leur concours et j'espere encore les retrouver dans de meilleures dispositions."

"Je vous écris ces pages de ma chambre et maintenant il me semble que ce poids enorme ne pese pas sur mes seules epaules, On m'a promis partout que des prieres seraient offertes a Dieu. Elles seront dites et repetees dans chaque communaute et par toutes les personnes pieuses."

"Je me trouve dans une disposition d'esprit bien differente des jours precedents. Je m'accuse d'avoir peut-etre exprime des paroles d'aigreur devant ces hommes qui pourraient etre plus malheureux et ignorants que coupables. Je dirige mes pas vers la prison bien decide a leur en demander pardon. Je pourrais prendre Dieu a temoin, que si je les ai offenses, c'est bien involontairement car je donnerais de grand coeur

jusqu'a la derniere goutte de mon sang pour leur etre utile."

"Je marche d'un pas plus léger, plus alerte car l'esperance a fait renaître mon courage. A peine ai-je franchi les derniers degrés de la prison que je rencontre le saint Eveque. Il me tend la main, je la porte a mes levres avec respect, mais lui m'embrasse avec tendresse. Je n'ai pas le courage de l'interroger, son serrement de mains m'indique qu'a lui aussi etait departie la part d'amertume comme aux bons autres pretres qui ont tour a tour, mais en vain essaye d'obtenir d'eux une parole ou un signe de repentir."

"Mon Dieu, j'ai pourtant bien prie dans les deux jours qui sont passes, je vais prier encore davantage mais je ne puis continuer D'ecrire."

19 Sept, 11 heures P. M.

"Pardonnez a mon ecriture, ma main est tremblante et peut-etre aurez-vous de la peine a deciffrer le pauvre griffonnage que je fais. A peine quelques heures vont-elles s'ecouler avant que la justice des hommes soit satisfaite, et je n'ai pu rien obtenir. La derniere nuit est epouvantable."

"Quand la reponse a leur demande d'un sursis leur a ete apportee, hier soir, et que l'expression formelle du refus leur a ete signifiée, jamais scene plus dechirante n'a ete vue."

"D'abord, ils ont prelude aux apprets de leur mort d'une maniere differente, l'un par des chants ferores et sauvages, l'autre par d'execrables obscenites, puis a minuit sonnante, comme par un accord mutuel, les deux prisonniers se sont tus. Rodinus le complice s'est enveloppe la tete de sa couverture et s'est mis a moduler un chant bizarre mais empreint d'une telle ferocite que je ne pouvais m'empecher de sentir un frisson qui parcourait tout mon etre. Paulo au contraire est tombe dans un etat d'inertie et d'abattement dont il n'a pas pu etre releve. Le premier a continue son chant etrange jusqu'au moment de l'execution. Il ne s'y melait presque plus d'accents humains. Helas! cet homme etait plus miserable encore que je ne pensais. Il n'etait pas meme idolatre, il etait Athee."

"Je compris dans son chant qu'il etait heureux du rendre a la matiere ce que la matiere lui avait donne, le desir de jouissances materielles, et trouver les moyens de se les procurer, fussent-ils des plus odieux. Tel avait ete le but de toute sa vie."

"Je cherchai a reveiller chez l'un et l'autre, chez Paulo surtout d'autres sentiments, mais ce fut en vain, ils ne daignerent seulement pas me repondre. Je les conjurai, je les suppliai, je leur presentai un crucifix qu'ils outragerent par leurs crachats comme de nouveaux Judas."

"Enfin Paulo vers lequel je tentai une derniere esperance, me fit peur, je l'avoue. Quand je le secouai de sa torpeur, le malheureux etait dans un delire complet, mais un de ces delires qui ne s'exprime pas par d'energieux transports, mais par des paroles incoherentes, ou le cynisme de la pensee le dispute a l'obscenite de la parole."

"Il exprimait dans un odieux langage les plaisirs charnels de son passe, il en parlait avec un horrible ricanement. Parfois aussi un calme se faisait. J'essayai bien des fois a en profiter pour me faire entendre. Et alors c'etait plus affreux encore. Il sortait de sa tranquillite

apparente et voyait le bourreau disait-il. Il l'apercevait qui attendait a la porte du cachot que l'heure du supplice fut arrivee. Il croyait voir ses gestes d'impatience parce que le moment ne venait pas assez vite. Il decrivait les plis et replis de la corde qui devait l'etrangler et qu'il croyait deja avoir autour du cou. Il se representait les vociferations de la foule rendue furieuse par le nombre et l'enormite de ses forfaits. Puis un instant apres, il elevait la voix, mais alors sur un ton de supplication il conjurait cette meme foule d'attendre au moins que la brise imprimat a cette masse inerte, a ce cadavre et a ces membres pantelants, un balancement qui les ferait se heurter sur les poteaux du gibet comme en mesure, aux accords des fanfares infernales."

5 heures A. M. "Rodinus continue sa melopee inconnue. A quelle divinite adresse-t-il ce chant? Oh! si c'etait a ce Dieu qu'il affecte de ne pas connaitre, au moins conserverais-je une lueur d'espoir sur son avenir, mais non c'est une glorification de ses forfaits. Il les passe en revue dans sa memoire et regrette de ne pouvoir en savourer les delices plus longtemps."

10 1/2 heures A. M. "Rien n'est change dans l'attitude de Rodinus. Paulo a eu un acces de frenesie epouvantable. Il se croyait poursuivi par ses victimes. Il leur demandait pitie, misericorde, comme elles-memes ont du le faire lorsqu'ils les outrageait ou les mettait a mort. Ses cheveux se dressaient d'epouvante, il attendait, disait-il des ricanements d'enfer et les cris de joie des demons qui le conviaient a leur horrible fete. Il entrevoyait les tortures des damnes, il repetait leurs lamentations et leurs gemissements. Son oeil etait hagard, il tremblait de tous ses membres. Son grincement de dents augmente encore l'horreur de tous les temoins de cette epouvantable scene. C'est bien la la peinture que l'ecriture nous fait de la mort du pecheur impenitent. *\_Dentibus suis fremet et labescet\_*. Puis il est tombe dans un etat de torpeur, il n'est plus qu'une masse inerte."

"Le silence du cachot n'est trouble que par le bruit de sa respiration stertoreuse et par le chant de son compagnon plus strident et plus saccade. C'est la ronde du jongleur qui evoque les esprits infernaux. Oh! mon Dieu je n'y puis rien faire!....."

"La porte du cachot s'ouvre, c'est le bourreau et ses aides qui entrent suivis des officiers de justice."

"Je me precipite au devant d'eux, je les supplie d'accorder encore dix minutes de repit. Un des officiers tire sa montre et dit en secouant tristement la tete qu'il a deja differe l'execution de quelques minutes et qu'il ne peut m'accorder un seul instant. Cet instant comment l'eussent-ils employe? Eussent-ils enfin dans ce moment supreme, tourne un regard de repentir et de supplication vers Dieu? Helas! je n'ose plus rien esperer que dans l'immense misericorde de la Divine Providence."

"La seule chose que j'ai pu obtenir a ete l'aveu complet que Paulo m'a fait, et dont je ne doutais pas, qu'il etait avec ses deux complices les meurtriers du malheureux compagnon d'Attenousse pour lequel celui-ci avait subi le dernier supplice. Paulo seul avait ourdi cette trame diabolique pour se venger de l'horreur qu'Angeline ressentait pour lui. Les deux autres bandits l'avaient aide dans l'execution."

"Pendant qu'on preside aux funebres apprets du supplice, je vais de l'un a l'autre, je les exhorte en pleurant a se preparer a paraitre devant Dieu en exprimant dans leur coeur au moins une parole de contrition."



"Mais Paulo ne m'entend plus, toute vie intellectuelle est éteinte. Son oeil est vitreux et fixe. Il n'y a plus que sa respiration ou plutôt un râlement qui vit chez lui. Il ne voit rien, il n'entend rien, il ne peut plus se mouvoir."

"Rodinus détourne la tête avec dégoût quand je lui présente pour la seconde fois l'image du Dieu crucifié. Il l'aurait même souillé de nouveau par un crachat si je ne me fusse empressé de le retirer."

"Enfin la toilette est terminée, leurs chaînes leur ont été enlevées, ils ont la corde au cou et les mains liées derrière le dos."

"Le cortège se met en marche. Quatre aides portent Paulo toujours insensible et le déposent sur la trappe fatale, Rodinus l'a précédé. Il a toute la stoïque férocité du sauvage. La tête haute il jette d'abord un regard de défi sur la foule et regarde avec indifférence le bourreau qui passe l'extrémité de la corde dans le crochet. Il ne veut pas permettre qu'on rabatte le bonnet sur ses yeux comme on vient de le faire à Paulo."

"La foule est à genoux et prie. Moi, la figure prosternée sur le gibet, j'entends le bruit sourd qui m'avertit que la trappe est ouverte et que deux âmes viennent de paraître devant le tribunal suprême, et quelles sont jugées!!!... Ah! puissent-ils avoir trouvé miséricorde auprès de Dieu!!!!!!!"

"Voilà, mon cher frère, les détails aussi exacts que possible, voilà aussi la fin déplorable de ces deux grands coupables. Pourtant, malgré toute l'apparence de l'inutilité de nos prières, redoublons cependant nos instances auprès du Très-Haut. Qui sait?"

Je ferme en frissonnant ce journal, il m'échappe des mains. J'essuie les sueurs glacées qui inondent mon front.

J'oublie l'univers entier et me transporte en esprit dans ce monde invisible et inconnu dont ces deux hommes ont franchi la barrière. Ma pensée se noie dans l'horreur du sort qui vraisemblablement les y attendait.

Je ne sais combien d'heures j'ai passé dans ces pénibles réflexions mais tout à coup mes idées prennent un autre cours. Une figure angélique vient faire contraste avec les leurs que je crois entrevoir parmi celles des démons. Cette figure est celle d'Angeline, de la mère d'Adala. Il me semble entendre cette voix qui n'avait plus rien de terrestre à me dire, au moment où son âme allait s'envoler vers le ciel et après la confession que je lui avait faite: "Père viens m'embrasser. Je te confie mon enfant, mon Adala."

Ce dernier nom a un effet magique. Il m'éveille comme d'un affreux cauchemar et la chère petite lettre d'Adala est là devant moi qui semble me sourire et m'inviter à l'ouvrir.

Je la saisis avec émotion, je la tourne et retourne en tout sens avant que d'en faire sauter le cachet. J'embrasse ce papier que sa main a touché. Il faut que j'attende quelques instants avant que de pouvoir distinguer l'écriture, tant les larmes obscurcissent mes yeux.

"Mon Bon et cher grand papa, me dit-elle, voila deja plus de quatre mois que je ne t'ai vu et pourtant je n'ai pas passe un seul instant sans penser a toi. Je me suis bien ennuyee et je m'ennuie encore beaucoup de ne pouvoir plus m'asseoir sur tes genoux et t'embrasser."

"Je n'ai pas non plus oublie toutes les belles histoires que tu me racontais. Il y en avait de tristes si tu t'en souviens qui me faisaient pleurer, mais quand tu me voyais toute en larmes, tu m'en disais de si droles que j'en ris encore rien qu'a y penser."

"Mais ce que je ne comprenais pas et ne comprends pas encore aujourd'hui, c'est que quand tu me voyais si folle, tes yeux se mouillaient de larmes. J'avais bien peur que ce ne fut quelque chagrin que je te causais et tu etais trop bon pour me dire en quoi je t'affligeais. Je suis aujourd'hui bien plus raisonnable que je ne l'etais alors et j'ai bien hate de te revoir pour te demander pardon."

"J'espere, mon bon grand papa, que tu prends toujours un bon soin de ta sante car si j'apprenais que tu es malade ou qu'il te fut arrive quelque malheur, je crois bien j'en mourrais."

"Je me propose quand je te reverrai de te gronder bien fort de ce que tu ne m'ecris pas."

"Je suis a present une grande fille. Les bonnes religieuses me disent qu'elles sont tres contentes de mes succes. Elles ont pour moi toute espece de bontes."

"La mere superieure et l'assistante me font souvent venir dans leurs chambres. Elles m'embrassent, me chargent de bonbons, mais je ne sais pourquoi elles ont l'air triste elles aussi quand elles me parlent. Je n'ai pas besoin de rien demander, elles previennent mes moindres desirs et me disent que c'est toi qui leur a donne l'argent pour y pourvoir."

"Je t'embrasse beaucoup pour te remercier de toutes tes prevenances et je vais m'appliquer bien fort pour finir mes etudes au plus vite et aller te rejoindre. Tu dois toi aussi t'ennuyer un peu de ta petite fille."

"Depuis huit jours nous prions pour deux criminels qui ont ete pendus ce matin. Toutes les bonnes religieuses etaient tristes nous aussi nous l'etions. C'est si terrible de penser que deux hommes vont etre pendus, mais c'est plus affreux encore de songer qu'ils vont mourir sans s'etre reconcilies avec Dieu. A dix heures trois quarts ce matin les glas des deux malheureux ont commence a sonner. J'en fremis encore. Nous nous sommes rendues a la chapelle pour prier pour eux. Je n'ai pas ose demander s'ils ont fait leur paix avec Dieu."

"Tu peux t'imaginer comme j'ai ete contente de revoir mon ami Baptiste, aussi je l'ai embrasse bien fort."

"Grand'mere vient me voir toutes les semaines. Elle m'apporte de ces beaux petits ouvrages en broderie sur ecorce comme elle sait en faire. Elle y joint de plus de jolies corbeilles remplies de toute espece de fruits. J'aurais voulu que ma tante superieure lui donna de l'argent, j'avais tant peur qu'elle souffrit de la faim; mais elle m'a embrassee en me disant que tu lui en donnes plus qu'elle n'en a besoin. Je t'en aimerais encore plus fort pour cela si j'en etais capable."

"A present je vais te dire un tout petit secret. Ce n'est, pas moi qui écris, je ne suis pas assez savante, c'est une de mes compagnes qui le fais pour moi, mais c'est moi qui dicte."

"Mes bonnes tantes disent que dans quelques mois je pourrai écrire une lettre seule. Juges si je vais travailler."

"Je t'embrasse mille et mille fois,

Ta petite fille,"

ADALA

20 Septembre.

La lecture de cette lettre me fit un plaisir ineffable que je me plus a savourer quelque temps. Il fallut pourtant me tirer de cette délicieuse reverie et retourner dans ma cabane.

Mes amis étaient éveillés. Je me fis raconter les derniers jours des bandits dans les plus grandes minuties. Ils avaient été plus diaboliques encore dans leurs actions que le bon prêtre ne me l'avait dit.

Un jour un d'eux lui avait presque coupé un doigt avec ses dents pendant qu'il lui présentait à boire, comme il le lui avait demandé.

Un autre jour, Rodinus l'assommait presque avec ses menottes pendant qu'il avait le dos tourné.

Il n'y avait pas d'avaries, d'injures, de blasphèmes, d'obscénités de toutes sortes que ce saint prêtre n'eût entendus de leurs bouches et souffert avec une patience et une douceur angéliques.

Mais je tire le rideau sur ce hideux tableau pour revenir au plus vite à ma chère enfant.

## VIE INTIME

Quoiqu'il m'en coûtât beaucoup d'être pour plusieurs années séparé d'Adala, il me fallait en faire le sacrifice. Aussi, autant par goût que par un besoin de distraction et de mouvement, je repris avec mes amis la vie de coureur des bois.

J'étais parfaitement tranquille au sujet de ma fille chérie, je savais qu'elle trouverait, auprès de mes bonnes sœurs tout le bonheur possible. Pour lui éviter des chagrins que ma vue aurait pu lui causer, je résolus de ne l'aller voir que dans trois ans, mais je me proposai de lui écrire deux fois par année quoique je fusse convaincu qu'elle était incapable de m'oublier.

Nos préparatifs de départ ne furent pas longs et nous partîmes bien décidés à ne plus nous séparer et à partager à chaque retour au poste

les profits de notre chasse.

Il est inutile de vous raconter cette vie de coureur des bois que tout le monde connaît. Qu'il me suffise de dire que nos chasses furent assez fructueuses et que je passai les cinq années qui suivirent dans un calme et une tranquillité d'esprit que je n'avais pas encore connus.

Le spectacle continu de la nature dans toute sa beauté primitive, les courses dans les bois et la préparation de nos pelleteries faisaient le charme de nos journées. Puis le soir arrivait nous nous trouvions réunis autour d'un bon feu et les histoires et la gaieté intarissable du Normand et du Gascon, embellissaient nos soirées.

Les trois années que je m'étais condamné à passer sans embrasser Adala, étaient écoulées, je résolus de me rendre à Québec. Grande fut la joie de mes sœurs et de la petite en me voyant.

L'enfant s'était admirablement développée, et avait considérablement grandi. Elle ne savait que faire pour me témoigner son bonheur. Elle riait, pleurait, dansait, venait sauter sur mes genoux et m'embrassait. Combien j'étais heureux de tous ces témoignages d'amour. Non je ne les eus pas changés pour tous les trésors de la terre.

Je passai une semaine auprès d'elle, lui faisant visiter la ville et ses environs. Je jouissais du plaisir qu'elle éprouvait de voir tant de merveilles et de beautés qu'elle ne connaissait que par oui dire.

Il va sans dire que nous allâmes aussi chercher la grand-mère et l'installâmes auprès de nous pour qu'elle prit part à la joie commune.

Ces huit jours furent de courte durée. Si la voix de la raison n'eût cédé à celle de mon cœur, sans aucun doute, elle fut revenue avec moi. La vie de réclusion s'accordait peu avec le caractère d'Adala. Ce qu'il fallait à cette chère enfant c'était la vie libre et indépendante, indispensable au sang indien. Instinctivement aussi elle ressentait un entraînement véritable pour la vie demi sauvage. Mais il me fallut céder devant le devoir.

Après l'avoir pressée plusieurs fois dans mes bras, je me séparai d'elle. Je lui promis que dans deux ans je viendrais la chercher et qu'alors nous demeurerions ensemble jusqu'à la mort de l'un de nous. Aglaousse, de son côté, promit de venir nous rejoindre et de la visiter plus souvent encore d'ici à ce temps-là.

Je dis adieu à mes sœurs, leur recommandant de nouveau l'enfant. Ces recommandations étaient bien superflues.

Ce fut un grand sacrifice, que je fis en m'éloignant d'elles, et aussi longtemps que je le pus, je me retournais pour jeter un regard sur le toit qui recouvrait des êtres qui m'étaient plus chers que la vie.

Jamais de ma vie, je n'ai éprouvé autant d'ennui que pendant les premiers mois qui suivirent cette séparation.

Enfin je rejoignis les compagnons qui m'attendaient à un endroit désigné et nous reprîmes la vie active.

Pendant la courte visite que j'avais faite à Adala, je lui avais souvent parlé du campement que nous avions établi auprès du Lac à la Truite. Je

lui avais decrit le paysage si beau et les jouissances qu'on y trouvait. L'enfant avait ecoute ces details avec des larmes de plaisir. Elle me fit promettre en la laissant d'y construire un logement et que ce serait la que desormais nous habiterions.

Ses desirs etaient pour moi des ordres imperieux, aussi vers la fin de la seconde annee, nous construisimes ces cabanes que je ne changerais pas pour le plus somptueux des palais.

Enfin, depuis sept ans que nous y sommes installes, nous goutons un bonheur presque sans nuages. Le seul chagrin qui soit venu assombrir notre ciel, a ete la mort de mes deux soeurs qu'une epidemie a emportees successivement dans l'espace de deux mois Cheres saintes femmes, elles se sont eteintes comme elles ont vecu, dans la paix du seigneur, apres une carriere bien remplie d'annees, mais encore plus de bonnes oeuvres.

Vous ferai-je maintenant une description de la maniere dont nous passons notre temps. Peut-etre pourrait-elle vous interesser.

Le chant des oiseaux nous eveille des le matin et souvent a ce chant s'en joint un autre mille fois plus suave, plus agreable a mon oreille, c'est celui de mon Adala qui semble leur repondre. Elle a, pour ainsi dire, apprivoise ces chers petits enfants des bois, car elle charme tout ce qui l'entoure.

La culture des plantes, les broderies sur ecorce, la couture et la lecture constituent ses occupations de la journee.

Rien de plus charmant que de la voir dans les beaux soirs d'ete conduire son leger canot avec une adresse merveilleuse, sur les eaux tranquilles du lac. Puis quand tout est silencieux dans la nature, sa voix s'eleve pure et argentine pour chanter un de ces, cantiques si touchants par leur naive beaute, et qui sont une priere, une invocation.

C'est alors que les echos des montagnes saisissent ces notes si fraiches, qu'ils les repetent et se les renvoient les uns aux autres comme s'ils voulaient se les graver profondement dans leur memoire.

Parfois aussi je l'amene a des expeditions de chasse, mais ces jours-la, je suis presque toujours certain de faire buisson creux. Il ne faut pas tirer sur ce pauvre lievre qui ne nous fait aucun mal, dit-elle, n'abattez pas cette mere perdrix qui peut-etre laisserait des enfants orphelins et personne alors pourvoit a leur nourriture.

Mais si un loup ou n'importe quel autre animal carnassier se presente, oh! alors malheur a lui, car elle tire avec la plus grande precision. Elle aime beaucoup la legere carabine que je lui ai achetee et qui est du plus beau fini. Elle ne perd pas une occasion d'en faire admirer le merite.

Lorsqu'elle se promene sur les bords du lac, elle est suivi d'une marmotte devenue l'hote de sa maison et sa compagne inseparable. Plusieurs couvees de canards sauvages qu'elle a reussi a apprivoiser et qui viennent manger tour a tour dans sa main, en poussant des cris assourdissants, lui font cortege.

Rien de ses pas, de ces demarches, ni de ses actions, n'echappe aux regards ravis de sa grand'mere et des miens, nous en examinons tous les details pour y trouver de nouveaux charmes, nous l'aimons tant.

Son caractere est quelque peu fantasque et aventureux, mais d'apres mes recommandations elle ne s'eloigne jamais seule de la maison. Deux dogues enormes, qui sauraient la proteger dans le cas d'une mauvaise rencontre, sont les gardes les plus surs.

Le temps de chaque journee est ainsi regle et les heures fuient avec une rapidite sans egale. Nous sommes loin de trouver le temps monotone et de vivre dans l'isolement. Chaque jour un chasseur ou un amateur de peche vient nous demander un gite. Nous avons aussi des nouvelles de tous cotes, car jamais ici le pain et l'hospitalite ne sont refuses.

Bien souvent il y a surcroit de vie et de gaité dans l'habitation, c'est qu'alors Baptiste et ses deux inseparables compagnons sont venus nous visiter et se reposer de leurs fatigues.

Oh! ce sont ces jours-la de vrais diners de Gamache ou de Sardanapale. Tout ce que la foret peut offrir de gibier a plumes ou a poil est mis a contribution. Quelle folle gaité preside au repas, le Gascon et le Normand ont eu de quinze jours a un mois pour renouveler leur approvisionnement d'histoire incroyables et fantastiques. Adala rit aux larmes, la grand'mere et moi rions de la voir rire et a ce concert d'eclats de rire se joint comme basse la grosse voix de Baptiste.

Des histoires on passe au chant, du chant a la danse, c'est Baptiste qui fait la musique. Il imite avec sa voix toute espece d'instruments. Ses poings jouent du tambour sur n'importe quel meuble, ses pieds marquent la mesure et les deux francais executent des cabrioles, des pas, des sauts impossibles tels qu'ils les ont vus faire, assurent-ils dans tel ou tel pays ou il n'ont pourtant jamais ete, la petite de se tordre de rire et nous, ma foi, de l'imiter. Ces fetes se prolongent deux a trois jours.

Mais quand les froids d'hiver commencent a nous menacer, nous descendons au village pour laisser passer les mois les plus rigoureux.

La cabane reste alors sous les soins de la vieille Aglaousse qui s'obstine a ne pas vouloir nous suivre. Nous ne la laissons jamais seule, Baptiste et ses deux compagnons hivernent avec elle. J'ai soin avant de les laisser de pourvoir a tous leurs besoins. Nous leur faisons aussi de frequentes visites dans le cours de l'hiver.

Nous allons habiter des appartements confortables aupres de l'eglise du hameau. Quelques bons voisins viennent frequemment nous visiter. Dans la journee nous faisons des courses de traineau et le soir le cure vient s'asseoir au coin du feu et nous rejouir par une intime et charmante causerie.

Telle est la vie que nous menons depuis sept annees. Helas! elles ont ete bien courtes comparees a celles du passe, mais aujourd'hui un nuage de tristesse vient troubler mon bonheur, c'est une inquietude bien naturelle, car je sens d'un jour a l'autre le poids des ans qui s'appesantit sur moi.

J'eprouve aujourd'hui dans les marches les plus courtes, que mon pied qui gravissait lestement autrefois les pentes les plus rapides, ne se traîne plus que peniblement meme sur un terrain uni.

Ma pauvre Aglaousse elle aussi se fait vieille et je songe avec

tristesse que quand tous les deux nous aurons quitte la terre, ce qui ne saurait tarder, qui donc prendra soin de ma chere petite fille?

Je dissimule autant que je le puis les traces de ma decrepitude, mais Adala semble s'en etre apercue, elle m'entoure de plus de soins, de prevenances s'il est possible. Elle ne me laisse plus un seul instant, elle parait inquiete. Elle me regardait l'autre jour avec un oeil plein de tristesse, tout a coup une larme est venue glisser sur ses joues, elle s'est empressée de la faire disparaître et de me sourire. Je lui en ai demande la cause. C'est une vilaine poussiere m'a-t-elle repondu!

Depuis trois jours, je n'ai pu sortir, je me sens faible, abattu. Je voudrais bien avoir Monsieur Fameux, mais Baptiste et ses compagnons n'y sont pas.

Les deux francais sont partis pour une longue expedition de chasse. Baptiste a pour ainsi dire abandonne la vie des bois, il s'est mis a la culture et nous ne le voyons plus que rarement.

Mon Dieu, comment pourrai-je faire prevenir Monsieur Fameux de l'etat precaire ou je me trouve.

Je me suis ouvert a lui et lui ai dit que je comptais sur sa protection pour prendre soin d'Adala et de sa grand'mere quand je ne serai plus. Cette mission, il l'a acceptee, car il sait que je n'ai personne autre a qui m'adresser, mais il faudrait pourtant que je le visse avant de mourir.

Adala s'est bien offerte pour aller le chercher.

La vaillante enfant je l'ai refusee. La distance est si grande et je crains que cette course ne soit au-dessus de ses forces, cependant elle a si fortement insiste que j'ai cede a ses instances, car je sens que mes heures sont comptees.

En partant elle est venue m'embrasser en pleurant. Ses larmes sont tombees sur mes joues et m'ont rechauffe le coeur.

Je profite de son absence pour ecrire ces dernieres lignes que ma main tracera:

Que je te remercie, ma chere Adala, d'avoir egaye ma triste vieillesse par ton jeune et candide enjouement. Lorsque je remontais en esprit, le courant d'une vie tourmentee, je me sentais ecrase sous le poids des evenements de mon existence, ta franche gaité est venue m'arracher bien des fois l'amertume qui peut-etre eut fini par s'emparer de moi.

Tu as ete dans la maison la lumiere, la joie et la vie, car tu en etais l'ame benie. Sois donc a jamais heureuse Adala pour tout le bonheur que tu m'as fait.

Que ta vie soit aussi calme que la mienne a ete tourmentee. Que le ciel t'accorde les tresors de jouissances que je n'ai pas connues. Enfin sois heureuse autant que mon coeur le desire.

Aimes toujours ta bonne grande maman et prends en bien soin. Tu sais combien elle s'est devouee pour toi, mais je connais trop bien ton coeur, cette recommandation est superflue. Oui tu l'aimeras autant qu'elle t'a aimee.

Penses aussi quelquefois a ton vieil ami Helika, donnes-lui un souvenir et quand ta voix se melera, le soir, a la priere des anges, demandes misericorde pour lui!!!!

Adieu, Adieu...

HELIKA.

Ici se terminait le manuscrit.

Monsieur D'Olbigny ajouta: C'est le meme jour que nous fimes rencontre de cette charmante enfant a la decharge du Lac.

Monsieur d'Olbigny demeura pensif quelques instants. Aux dernieres phrases du manuscrit sa voix nous avait paru profondement emue. Nous respectames sa reverie. Du revers de sa main il essuya une larme, puis avec un doux sourire il nous dit; si vous le voulez bien, Messieurs, nous allons dejeuner.

Effectivement l'aurore paraissait, la nuit etait passee sans que nous nous en fussions apercus, tant ce recit nous avait interesse.

Et la jeune fille, demandames-nous tous ensemble, qu'est-elle devenue?

Son histoire est bien trop longue pour que j'entreprenne de vous la raconter aujourd'hui. Elle se rattache de plus a bien des souvenirs de ma vie qu'il me serait penible de rappeler en ce moment.

Si cette narration vous a presente quelqu'interet, je vous reserve l'autre partie pour l'occasion ou j'aurai le plaisir de vous revoir.

Permettez-moi, charmantes lectrices, de vous en dire autant.

C. DeGUISE.

End of the Project Gutenberg EBook of Helika, by Charles DeGuise

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK HELIKA \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 13149.txt or 13149.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/3/1/4/13149/>

Produced by Renald Levesque and La bibliotheque Nationale du Quebec

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to



copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE  
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site ([www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

## Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaf.org>.

## Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email [business@pglaf.org](mailto:business@pglaf.org). Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby  
Chief Executive and Director  
[gbnewby@pglaf.org](mailto:gbnewby@pglaf.org)

## Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)